This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

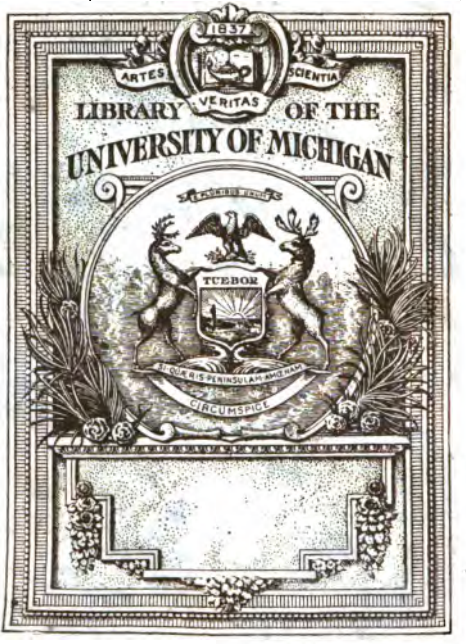
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

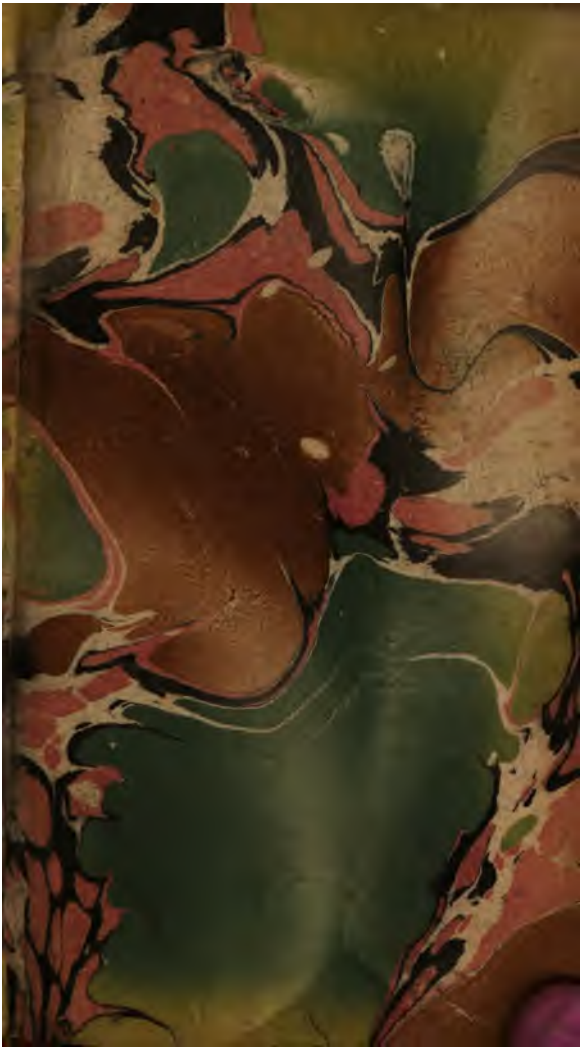
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



A-9-4a
848
R854m
v.3

LES MOIS,

POËME.

LES MOIS,

POËME,

EN

DOUZE CHANTS:

PAR M. ROUCHER.

Per Duodena regit mundum Sol aureus Astra.
(VIRG.)

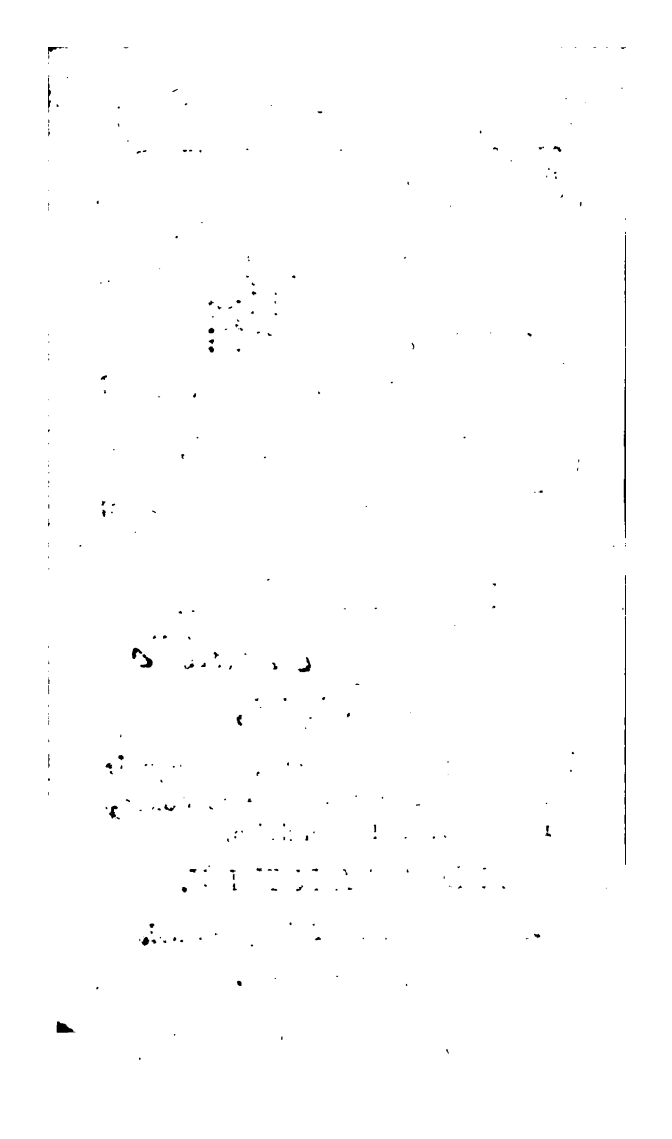
TOME III.

A PARIS;

De l'Imprimerie de QUILLAU, Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince DE CONTI, rue du Fouare, à l'Annonciation.

MDCCLXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



LES MOIS

DE L'AUTOMNE.

SEPTEMBRE,

CHANT SEPTIEME.

PERMETS, Reine des fleurs, qu'en ton riant domaine
Pour la dernière fois ma Muſe ſe promène.
Tu m'exauces : déjà tes parfums raviſſans
Des beaux lieux que je cherche avertiſſent mes ſens.

Lentement j'y pénètre ; & ma vue enchantée
Fixe la Tubéreuſe à la feuille argentée ;
Que ſon baume eſt flatteur, mais qu'il eſt dangereux !
Ainſi toujours du Sort les décrets rigoureux
Mêlent quelqu'amertume aux plaiſirs de la terre.

Volons aux autres fleurs qui peuplent ce parterre.
Fière de ſes longs jours, au Zéphyr inconſtant

347392

L'Amaranthe a livré ſon panache éclatant.
J'avance ; & mes regards, de dédale en dédale ;
Pourſuivent les attraits de la Pyramidale ;
Par étages fleuris je la vois s'élever.
Sous le berceau voiſin, ne puis-je encor trouver
Et le Roſier ſorti des boſquets de Mélinde,
Et l'éclat de l'Œillet, ſuperbe enfant de l'Inde ?
Non qu'amoureux de lui, je le veuille cueillir.
Son front d'une couronne a beau s'enorgueillir ;
Trop ſouvent ici-bas l'apparence eſt trompeuſe :
Sous les riches dehors d'une couleur pompeuſe,
Le perfide a caché ſes eſprits malfaiſans.

Je puis encor prétendre à de plus doux préſens.
Reine de ce boſquet, la tendre Balzamine
Sur l'humble Marguerite avec grace domine.
Là, j'admire l'émail du riant Tricolor ;
Ici, ſur le Bouton je vois reſplendir l'or ;
Et Clythie a penché ſa tête radieuſe.
Oh ! que de ſon Amant l'inconſtance odieuſe,
Soit aux rayons du jour, ſoit dans l'ombre des nuits,
La nourrira long-tems d'amertume & d'ennuis !

Je conçois ſon chagrin. Si trahiſſant ma flamme,
Zilla, comme Myrthé, pour un autre s'enflamme;
Je me connois : mes jours, flétris par la douleur,
Expireroient bientôt deſſéchés dans leur fleur.
Mais non, non; dans les nœuds d'un amour légitime
Je repoſe ſans crainte, appuyé ſur l'eſtime :
Myrthé, comme Zilla, ne m'a jamais aimé.
C'eſt pour moi qu'aux doux feux du Printems ranimé
Zilla treſſe en feſtons les richeſſes de Flore;
Pour moi, dans les jardins que Vertumne colore,
Aujourd'hui frédonnant une douce chanſon,
Elle va de nos fruits recueillir la moiſſon.

A payer ſon tribut chaque arbuſte eſt fidèle :
Chaque arbuſte à l'envi s'inclinant autour d'elle,
A la main de Zilla veut s'offrir le premier.
Les globes ſuſpendus aux rameaux du Pommier,
Ceux, de qui l'enveloppe & fraiche & veloutée
Recèle une liqueur des Perſans redoutée,
Ceux qui du Grenadier étalant les rubis,
En mêlent l'incarnat au verd de ſes habits,
Mille autres colorés par la ſaiſon ardente,

Et la Prune mielleuſe & la Poire fondante
De Zilla qui balance appellent l'œil ravi.
Son choix va ſe fixer ſur le brillant Pavi ;
Mais l'Orange a montré l'or pur qui la décore ;
Et flottante en ſon choix, Zilla balance encore.
Quand ſoudain plus heureux, l'arbre dont l'ornement
Fut des premiers humains le premier vêtement,
Lui qui des vents du Nord trop aiſément s'offenſe,
Et qui pourtant, facile aux jeux de mon enfance,
Dans les champs paternels me pardonnoit l'affront,
Dont mes bras pétulans déshonoroient ſon front,
Le Figuier ſe préſente, & ſa tige effeuillée
Eſt enfin, par Zilla, de ſes fruits dépouillée.

Zilla ſort ; elle vole aux champs, où le Noyer
En immenſes rameaux aime à ſe déployer :
Et moi, d'une forêt je perce la retraite.
Dieux ! Avec quel plaiſir je vois ſous la Coudrette
Bergères & Paſteurs raſſemblés deux à deux !
Ils ébranlent l'arbuſte ; & l'arbuſte autour d'eux,
Dégageant ſon fruit mûr de ſa coſſe briſée,
Verſe ſur les gazons ſa richeſſe bronzée.

Mille cris d'allégresse alors frappent les airs,
Et volent répétés par l'écho des déserts.
Alors un doux tumulte égare l'assemblée ;
L'Amant a plus d'audace, & l'Amante troublée
Laisse égarer ses pas sous des berceaux touffus :
Là, de sa voix éteinte expirent les refus.

Amour, puissant Amour, ainsi tu viens encore
Regner sur les beaux jours que Vertumne décore !
Peu content toutefois d'embraser les humains,
Le feu réparateur qui brûle dans tes mains,
A travers les forêts, en flèche dévorante
Vole, & des Cerfs jaloux poursuit la horde errante.

Surpris dans tous ses nerfs d'un profond tremblement,
L'animal orgueilleux te résiste en bramant,
Se plonge dans les eaux, se roule sur l'arène ;
Mais contraint de fléchir sous ta main souveraine,
Par-tout semant le trouble & donnant le trépas,
Il court : le sable à peine est marqué de ses pas.
Que je plains le mortel, qui dépouillant la crainte
Des forêts aujourd'hui parcourt le labyrinthe !

Que je le plains ſur-tout, ſi le Cerf furieux
Par lui ſe voit fixé d'un regard curieux!
Indigné que ſa honte au grand jour expoſée,
De l'Homme, ſon tyran, excite la riſée,
Il pourſuit de ſes feux le témoin indiſcret,
Et dans des flots de ſang veut noyer leur ſecret.
Trop heureux ce mortel, ſi la froide épouvante
N'enchaîne point ſes pas dans l'arène mouvante!
Trop heureux ſi le tronc d'un Chêne protecteur
Préſente au fugitif ſa tranquille hauteur!
O forêt de Compiegne! Ainſi ſous ton ombrage,
Pourſuivi par un Cerf je ſus tromper ſa rage.

La nuit de ſes rideaux voiloit le firmament;
Et cependant Phébé verſoit paiſiblement,
A travers les rameaux humides de roſée,
Ce pâle demi-jour qui blanchit l'Eliſée.
Guidé par ſon flambeau, je perce, audacieux,
Du Monarque des bois le ſéjour ſpacieux:
Je l'avoûrai. Bientôt une terreur ſecrette
Étonna, ſuſpendit mon audace indiſcrette.
Ces arbres au tronc noir, ce déſert étendu,

Ce silence, où le Cerf étoit seul entendu,
Frappèrent tous mes sens d'un respect taciturne.
Alors je vis pourquoi, sous leur dôme nocturne,
Les bois furent long-tems pour nos grossiers ayeux
Le temple, où se cachoit le majesté des Dieux.

Mon audace renaît; & poursuivant ma route,
J'arrive aux piés d'un roc, où se courboient en voûte
Cent Cormiers l'un dans l'autre enlaçans leur rameaux:
Ce lieu, m'avoit-on dit dans les prochains hameaux,
Ce lieu sert de théâtre aux scènes valeureuses,
Qui signalent du Cerf les fureurs amoureuses.
Je ne fus point trompé. Du roc, en bondissant,
Un Cerf impétueux d'un pié léger descend;
Au milieu de l'arène il s'élance, & s'arrête,
Dresse le bois rameux qui couronne sa tête,
Garde un profond silence, & de ses yeux hagards
Par-tout aux environs promène les regards.
Pour moi, l'oreille ouverte & la vue attentive,
Je retenois sur lui mon haleine captive;
Quand un souffle imprudent de ma bouche échappé,
Décèle ma présence au Cerf qu'il a frappé.

Soudain il vole à moi, je me livre à la fuite ;
Et bientôt sur mes pas ramenant sa poursuite,
Au cirque de nouveau je rentre le premier,
Et triomphant, m'élève au faîte d'un Cormier.

Plus ardent, après moi mon ennemi s'élance ;
Mais de son vain courroux me riant en silence,
Sur sa trace vingt fois je le vis retourner,
Dans les taillis voisins vingt fois se promener.
Lorsqu'enfin assuré que d'un effor rapide
Je trompois, en fuyant, son audace intrépide,
Dans l'arène déserte il revient orgueilleux.
Un feu rouge de sang étincelle en ses yeux ;
Tous ses nerfs sont tendus ; sa narrine enflammée
Le couvre tout entier d'une épaisse fumée :
Il brame, & ce long cri par les monts répété,
De l'Olympe, en roulant, remplit l'immensité.

De Biches, à sa voix, une légère troupe
Sur la cime des monts paroît, & de leur croupe
Dans le cirque à l'instant descendue à grands pas,
En cercle autour du Cerf étale ses appas.

Que ce brillant eſſaim me plût ! A ſa préſence,
Je me crus introduit au Palais de Byzance,
Dans ces rians jardins, où cent jeunes Beautés,
A la fraicheur du ſoir, viennent de tous côtés
Careſſer les deſirs du Maître de l'Aſie.
Dirai-je qu'au milieu de ſa Cour réunie,
L'œil fièrement ouvert, le Monarque des bois
Suſpendit quelque tems la faveur de ſon choix?

A la plus jeune enfin ſon hommage s'adreſſe ;
Quand d'un fougueux rival la jalouſe tendreſſe
Vient de ſang altérée au combat l'appeller.
Je les vis à l'inſtant l'un ſur l'autre voler,
L'un l'autre ſe couvrir de larges cicatrices ;
Cependant qu'auprès d'eux, tranquilles ſpectatrices,
Les Biches attendoient ſilencieuſement
De ce combat d'amour le fatal dénoûment.
Mais long-tems dans ce choc la Victoire en balance
N'oſa d'aucun rival couronner la vaillance.
Il m'en ſouvient encor : le ſang de tous les deux
A gros bouillons fumans ruiſſeloit autour d'eux ;
Ses flots, même à travers l'épaiſſeur du feuillage,

Deux fois en jailliſſant ſouillèrent mon viſage.

Déja l'obſcure nuit fuyoit, & le deſtin
Sur eux tenoit encor le ſuccès incertain,
Lorſqu'épuiſés de ſang & de force & d'haleine,
Meurtriers l'un de l'autre, ils tombent ſur la plaine;
Ils tombent : & leur voix, par un dernier effort
Pouſſant & prolongeant le ſoupir de la mort,
Attriſte les Echos dans leurs grottes plaintives,
Et diſperſe l'eſſaim des Biches fugitives.

De mon aſyle alors librement deſcendu,
Et penché ſur le couple à mes piés étendu,
Je contemplai ce bois, dont la haute ramure
Faiſoit de ces rivaux l'ornement & l'armure,
Cette taille élégante, & le vaſte contour
De ce fanon pendant, qu'avoit gonflé l'amour.
Combien ſurtout, combien j'aurois voulu connoître
Quel pouvoir dans le Cerf tous les ans fait renaître
Ces brûlantes fureurs, ces tourmens du deſir,
Qui dévorant ſon corps, l'affament de plaiſir!
Pour éclairer la nuit qui voile ce myſtère,

Envain, dans la forêt rêveur & ſolitaire,
De l'immortel Buffon j'empruntai le flambeau;
En vain Pline, à ma voix, ſortit de ſon tombeau;
L'Ariſtote de Rome & celui de la France
Ne pûrent m'arracher à ma triſte ignorance.
Mon orgueil s'en plaignit; mais enfin, par dégrés
La raiſon ramenant mes eſprits égarés,
Me dit que l'Homme encor n'avoit pu tout comprendre.

Eh! quel Homme en effet, quel Homme peut m'apprendre
Pourquoi dans ces déſerts, chez les Muſes fameux,
Où Vaucluſe en Eté roule à flots écumeux,
Pourquoi circule à peine une onde languiſſante,
Quand du ſeptième Mois la clarté renaiſſante
Des fleuves deſſéchés reverdit les roſeaux,
Et rend à leurs baſſins le luxe de leurs eaux?

Ah! loin de m'égarer dans cette vaine étude,
Que ne puis-je aujourd'hui goûter ta ſolitude,
O Vaucluſe! O ſéjour que j'ai tant deſiré,
Et que les Dieux jaloux ne m'ont jamais montré!
Sur les rochers pendans, dont la chaîne t'embraſſe,

De Pétrarque amoureux j'irois chercher la trace ;
Mes piés y fouleroient ces verdoyans gazons,
Où Pétrarque, oubliant la rigueur des saisons,
N'appelloit, ne voyoit, ne respiroit que Laure.
Ici, dirois-je ; ici, des beaux présens de Flore
Cent fois il couronna le front qu'il adoroit ;
Là, dans l'enfoncement de cet antre secret,
Il marioit sa voix à sa lyre plaintive ;
Sur le sable mouvant de cette eau fugitive,
Sur ces troncs, respectés du souffle des chaleurs,
Gravant le nom de Laure, il l'arrosoit de pleurs.
A ce doux souvenir, j'en répandrois moi-même,
Et mon cœur me diroit : ainsi ma Zilla m'aime.
Douces émotions, qui sauriez me charmer
Dans ces lieux, où notre ame est toujours près d'aimer ;
Ah ! ne me quittez point, quand je vais aux campagnes ;
Soyez alors, soyez mes fidèles compagnes :
Vous seules, vous pouvez ajouter aux plaisirs,
Que l'Automne riant promet à mes loisirs.

Il vient, il a paru. Dans la plaine éthérée
Je vois flotter les plis de sa robe pourprée,

Le pampre ſur ſa tête en feſtons ſerpenter,
Et le vin bouillonnant à ſes pieds fermenter.
Accourez tous à lui, vous, de qui l'opulence
Sous le toit des Cités s'endort dans l'indolence ;
Venez aux champs ; venez ſous des bereeaux épais
Retrouver les Vertus, la Nature & la Paix :
Vous les connoiſſez peu dans vos Villes profanes.
Un vallon, traverſé de ruiſſeaux diaphanes,
Une grotte mouſſeuſe, un côteau verdoyant,
D'un bocage touffu le ſentier tournoyant ;
Voilà, voilà les lieux où ſe plaît la Nature.
Là, vos yeux & vos pas errans à l'avanture,
Par un charme innocent tout-à-coup arrêtés,
Flotteront ſuſpendus entre mille beautés.
Vous verrez des troupeaux les courſes incertaines ;
Vous boirez cet air pur, exhalé des fontaines ;
Votre oreille charmée écoutera le chant
Du Laboureur joyeux, qui ſillonne ſon champ :
Les couleurs de ſon front par le hâle noircies,
Ses vénérables mains dans les travaux durcies,
Vous forceront peut-être à reſpecter un Art
Qui n'obtenoit de vous qu'un dédaigneux regard.

Eh ! pourquoi ce mépris ? Parlez, hommes de fange;
Car il eſt tems enfin que la raiſon ſe venge ;
Parlez : de ce mépris quel eſt le fondement ?
Croyez-vous qu'aux humains fournir leur aliment,
Soit moins grand, ſoit moins beau que de tramer des brigues;
De ramper à la Cour dans de lâches intrigues ;
De s'engraiſſer des biens, qu'un peuple infortuné
Vous apporte, à la voix d'un mortel couronné ;
D'aller, ſous les drapeaux d'un conquérant ſauvage,
Egorger l'habitant d'un tranquille rivage ?
Les voilà donc connus vos chimériques droits,
Les combats, la richeſſe, & la faveur des Rois ;
Beaux titres, en effet dignes qu'on les étale !
Ne voyez-vous donc point qu'à vous-même fatale,
Votre aveugle fierté plonge dans la langueur
Le bras, qui de vos champs ranimoit la vigueur ?

Combien ſur les Français les Romains l'emportèrent!
Fameux déprédateurs, ſans doute ils dévaſtèrent
De trente Nations les paiſibles guérets ;
Mais reſpectant chez eux les travaux de Cérès,
Au ſimple Agriculteur, leurs tribus allarmées

Remirent quelquefois le ſceptre des Armées :
La Terre, fière alors d'un Laboureur guerrier,
Treſſailloit ſous un ſoc couronné de Laurier.

O nuit des préjugés, où la France égarée,
Voiſine du tombeau, languit déshonorée,
Quand te verrai-je enfin, cédant à la raiſon,
Du bonheur de la terre agrandir l'horiſon ;
Permettre que des champs la culture ennoblie,
Dans ſes antiques droits ſoit enfin rétablie ;
Et que les Rois eux-même, échappés à l'erreur,
Couronnent tous leurs noms du nom de Laboureur ?

Ah ! ſi ces vers, enfans de mon foible génie,
Juſqu'au trône des Rois portés par l'harmonie,
Leur inſpiroient un jour le projet glorieux
De préférer le ſoc au fer victorieux ;
Qu'alors, au lieu d'encens, de fleurs & d'hécatombe,
La main d'un Laboureur écrive ſur ma tombe :
« Il aima la campagne, & ſut la faire aimer. »

Que ſon ſéjour me plaît ! Comme il ſait me charmer !
C'eſt toi que j'en atteſte, Automne riche Automne

Que de fois, ombragé du pampre d'une tonne,
J'ai fixé de mes yeux doucement attendris
Les champs, où s'égaroit la timide Perdrix !
Lorſque Veſper les dore, ou l'Aube les argente,
Que j'aime à voir les Airs & leur ſcène changeante !

La Balance, au milieu du céleſte ſéjour,
Suſpend également & la nuit & le jour.
Paiſible Souverain, le Soleil ſe couronne
De rayons tempérés; le calme l'environne :
Quel ſilence ! A ſes piés tous les Vents ennemis,
Liés par le reſpect, repoſent endormis.
Et l'Homme, qui pleurant ſa vigueur défaillante
Se traînoit ſous le poids de la ſaiſon brûlante,
L'Homme, libre aujourd'hui du fardeau des chaleurs,
Se relève, & déjà renaît avec les fleurs.
Voyez-le s'indigner de ces jours de foibleſſe,
Où ſon mâle génie oubliant ſa nobleſſe
Dans les bras du repos végétoit engourdi ;
Il s'agite, il a pris un eſſor plus hardi.

Qu'il eſt heureux alors, & que la ſolitude

S'embellit à ſes yeux des charmes de l'étude !
Les folles paſſions, leur fauſſe volupté,
Ne valent point pour lui l'auguſte vérité.
Chaque Soleil nouveau, le payant de ſes veilles,
Fait rouler pour ce Sage un cercle de merveilles.
De quel raviſſement, Dieux ! il eſt enyvré,
Si juſqu'au Roi du jour ſon vol a pénétré !
Il revient triomphant, il parle ; & ſon génie
Des Cieux qu'il a franchis révèle l'harmonie,
Marque aux globes errans leur éternel retour,
Et de l'immenſité meſure le contour.

A-t-il ouvert des monts les grottes ſouterreines,
Cherché des minéraux les brillantes arènes,
De leurs riches ſillons parcouru les chemins,
Et ſurpris la Nature, à l'inſtant que ſes mains,
Des ſouffres & des ſels, du nître & du bitume,
Epuroient ſavamment & combinoient l'écume ?
Croyez qu'il n'a point vu ſans les plus doux tranſports,
Dans leurs lits caverneux, ſe former ces tréſors,
Qui bientôt façonnés par l'humaine induſtrie
Doivent, ſervant les Arts, enrichir la Patrie.

Ce gland, ce foible gland dans les bois enfanté,
Et loin d'eux au hazard par les vents emporté,
Aux yeux de l'ignorant à peine humble ſemence,
Eſt déjà pour le Sage une forêt immenſe.
L'inſecte le plus vil, la fange des marais,
Tout devant lui déploie un tréſor de ſecrets.
O noble emploi du tems! O veilles fortunées!
Vous agrandiſſez l'Homme, & charmez ſes années.

Moi-même, en ce moment, de quel feu créateur
Je ſens renouveller mon génie & mon cœur!
Perdu durant l'Eté dans un monde frivole,
Où ſans gloire & ſans fruit le tems léger s'envole,
J'oubliois, endormi ſur mes premiers eſſais,
D'en mériter l'honneur par de nouveaux ſuccès:
Je n'étois plus moi-même. O ſoudaine merveille!
Dans le calme des bois mon ardeur ſe réveille;
Je renais, je revole à la Cour des neuf Sœurs,
Et l'Art des vers encor a pour moi des douceurs.
Oui, mon luth tour-à-tour léger, ſublime & tendre,
Aux autres du Parnaſſe ira ſe faire entendre.
Riche Saiſon des fruits, c'eſt à toi que mes chants

Devront cette énergie & ces accords touchans,
Qui, maîtrisant le cœur par l'oreille enchantée,
Font aimer dans mes vers la Nature imitée.
D'un rocher sourcilleux atteignant la hauteur,
C'est-là que je voudrois, Poëte observateur,
De l'immense Univers embrasser la structure;
Et dans ses profondeurs poursuivant la Nature,
Percer de mes regards sagement indiscrets,
La nuit majestueuse où dorment ses secrets.

Mais à me condamner sans doute déjà prête,
Une fausse vertu va me crier: » Arrête.
» Arrête, téméraire; & bornant ton orgueil,
» Sur l'ouvrage des Dieux ne fixe point ton œil:
» Pour jouir seulement, ces Dieux te firent naître. »
Taisez-vous, imposteurs! l'Homme est fait pour connoître.
Et sans ce noble instinct de curiosité,
Dont un vaste génie est sans cesse agité;
Dites, que serions-nous? Une horde sauvage,
Que la faim chasseroit de rivage en rivage,
De tristes voyageurs, dont le bras tout sanglant
A l'hôte des forêts disputeroit le gland.

Du Printems rajeuni les grâces verdoyantes ;
Sur le front de l'Eté les gerbes ondoyantes ;
L'Automne par Bacchus diapré du rubis,
L'Agneau contre l'Hyver nous prêtant ſes habits,
Ces biens, d'autres encor réſervés pour notre âge,
De l'Homme obſervateur ne ſont-ils pas l'ouvrage ?

Honteux du cercle étroit, où de groſſiers beſoins
Aux premiers jours du monde avoient borné ſes ſoins,
Il le franchit : ſoudain tout prend une autre face.
La Terre de vergers couronne ſa ſurface ;
Le Roc ſort de ſes flancs, & s'élève en palais ;
Le Lin ſur l'Eléphant ſe déploie en filets ;
De la croupe d'un mont roulant dans la vallée
Le Chêne eſt un Navire, il fend l'onde ſalée ;
La Meule tourne, crie, elle écraſe le grain ;
La Flamme, en Dieu tonnant, a transformé l'airain ;
L'Homme, tout l'Univers ſous le pinceau reſpire ;
L'harmonieux Roſeau par ſept bouches ſoupire,
Et le Poiſſon de Tyr rougit l'habit des Rois.

Mais l'Homme, oui, l'Homme encor étend plus loin
ſes droits,

Si des siècles derniers dépouillant les annales,
Je veux nombrer les faits par qui tu te signales,
O Mortel! Quel tableau vaste & prodigieux
Sous des traits plus hardis vient t'offrir à mes yeux!
C'est par toi, qu'affranchi du pouvoir de la terre,
Le Roi brillant du jour n'est plus son tributaire;
Il remonte par toi sur son trône usurpé.
D'un aimant conducteur l'acier enveloppé,
Soit que l'épaisse nuit renaisse ou se retire,
Montre à tes mâts flottans le pôle qui l'attire;
De la Tempête alors je vois le Cap franchi,
Et le flot Indien sous tes poupes blanchi.

Nouveau triomphe encor. Tes efforts plus prospères
Joignent un autre monde au monde de tes pères.
Le commerce aux cent bras les déploie autour d'eux,
Et chargé de trésors, les prodigue à tous deux.
Envain le Nord, caché dans ses antres sauvages,
De montagnes de glace a bordé ses rivages,
Ta proue a sillonné les gouffres qu'il défend,
Et des secrets du Nord te voilà triomphant:
La Terre, sous le pôle à tes yeux étendue;

Sur un axe moins long tourne enfin ſuſpendue.

Hypparque, Pythéas, Conon, Thymocarys,
Vous, premiers Scrutateurs des céleſtes lambris;
N'en ſoyez point jaloux! De nouveaux Zoroaſtres
Ont élargi la Sphère, où gravitent les Aſtres:
Un plus nombreux cortège entoure Jupiter.
D'une verge frappé dans les champs de l'Ether,
Et par elle à nos piés conduit ſans violence,
Le tonnerre captif vient mourir en ſilence.
Le ſable, à la fougère, en de brûlans fourneaux
Se mêle, devient fleuve; & dans mille canaux
Diſtribuant ſon cours, à gros bouillons s'y plonge,
Se courbe, s'arrondit, ſe replie ou s'allonge.
Déjà de Caſſini le tube obſervateur
De la voûte des Cieux a percé la hauteur;
Déjà, l'œil attaché ſur un criſtal fidèle,
Zilla voit ſon image, & ſourit au modèle.
Que de ces Arts puiſſans l'empire eſt étendu!
Du trône du Soleil un rayon deſcendu
Dans les angles du Priſme à peine ſe repoſe;
Le Priſme en ſept couleurs ſoudain le décompoſe.

Et de tant de bienfaits un barbare ennemi
Voudroit que ſans honneur l'Homme encor endormi
Rallentit ſon eſſor ! Non, non ; que plus ardente,
Son ame s'agrandiſſe & vole indépendante :
Tout ce qu'il ne voit pas, il le peut voir un jour.
Il ſaura quel pouvoir au liquide ſéjour
Enlève & rend deux fois, dans la même journée,
L'onde tantôt captive & tantôt déchaînée ;
Comment des vaſtes eaux s'eſt formé le baſſin,
Et les monts dont la terre a hériſſé ſon ſein ;
Pour quel deſſein caché la Comète brûlante
Traîne au loin dans les airs ſa queue étincelante.

Oui, je l'oſe prédire. A ſes yeux plus ſavans,
Les tems dévoileront l'origine des vents ;
Il pourra concevoir quelle eſt de la lumière
La ſource intariſſable & l'eſſence première ;
Soumettre à ſon compas tous les céleſtes Corps,
Leur fuite, leur retour, leur grandeur, leurs accords ;
Pénétrer les reſſorts qui meuvent la matière ;
Saiſir d'un ſeul regard notre ame toute entière,
Et deviner le terme où rompant ſa priſon

L'inſtinct marche, & s'élève au jour de la raiſon

Ah! quand vous brillerez, beaux jours de notre gloire,
Je ne vous verrai point. Le flot de l'onde noire,
Neuf fois autour de moi par la mort replié,
Dans l'éternelle nuit me retiendra lié;
Je ne vous verrai point! Et mon ombre ſenſible
Se plaindra vainement à la Parque inflexible:
Non, je ne ſerai point de la mort rappellé,
Et pour d'autres que moi, tout ſera dévoilé!

Ah! ſi dans l'avenir trop ardent à m'étendre,
A des plaiſirs ſi grands je ne dois point prétendre;
Du moins juſqu'au tombeau, nos Arts conſolateurs
Epancheront ſur moi leurs rayons bienfaiteurs;
Du moins à les chanter je dévoûrai ma Lyre.
L'Automne m'entendra, plein d'un noble délire,
Bénir l'Art innocent qui nourrit les humains;
La ſerpette armera mes poëtiques mains,
Et m'ouvrant des vergers les dédales agreſtes,
Des beaux fruits de l'Eté j'irai cueillir les reſtes.

REMARQUES

REMARQUES

SUR

LE SEPTIEME CHANT.

SEPTEMBRE.

Le nom de PAOPHI que ce Mois portoit chez les Égyptiens, & celui de BROEDROMION que les Grecs lui avoient donné, étoient l'un & l'autre une allégorie de la ſtation du Soleil en ce moment de l'année, c'eſt-à-dire, qu'ils déſignoient l'Équinoxe. Il ſeroit trop long d'en rapporter les preuves; je renvoie à L'HISTOIRE DU CALENDRIER ceux qui ſeroient curieux de les connoître. Ce Mois étoit le ſecond de l'année Égyptienne, & le troiſième dans le Calendrier Athénien. Romulus lui aſſigna une autre place: il en fit le ſeptième Mois des Romains, & lui donna le nom numérique de SEPTEMBER, que CÉSAR lui conſerva, lors même qu'il eut réformé le Calendrier.

LE Sénat & les Empereurs eſſayèrent pluſieurs fois dans la ſuite de changer le nom de ce mois,

comme ils avoient changé ceux de QUINTILIS & de SEXTILIS ; il fut successivement appellé TIBERIUS, du nom de TIBÈRE ; GERMANICUS, en l'honneur de DOMITIEN qui avoit adopté ce surnom ; ANTONINUS, en mémoire D'ANTONIN LE PIEUX ; HERCULES, pour flatter COMMODE qui aimoit à prendre le nom & la parure D'HERCULE ; enfin TACITUS, sous l'Empire de TACITE. Toutes ces tentatives furent inutiles. Les noms de tant de monstres couronnés étoient en horreur ; le seul Antonin méritoit une exception, & on ne la fit pas : tandis que le lâche OCTAVE, parvenu à force de politique à faire oublier le Triumvir, avoit eu l'honneur de placer son nom D'AUGUSTE dans le Calendrier. Que conclure de cette injuste préférence, sinon que la gloire se distribue souvent comme la fortune, au hazard ?

L'ÉGYPTE honoroit en ce Mois la GROSSESSE D'ISIS, grossesse allégorique, qui désignoit les semailles qu'on venoit de confier à la terre. La terre en effet étoit alors pour les Egyptiens grosse de la moisson prochaine.

CE Mois à Rome étoit consacré à Vulcain, Dieu des Forgerons, à qui le Laboureur, dont l'année recommence, est redevable du soc & des autres instrumens nécessaires à l'Agriculture ; de plus, il ne

menoit tous les ans la cérémonie du CLOU SACRÉ que le GRAND-PRÊTRE plantoit au Capitole, dans le Temple de Minerve. Rome Chrétienne renouvelle cette même cérémonie, toutes les fois que le Pape fait l'ouverture de l'Année Sainte, ou d'un Jubilé. Cet uſage remonte à la plus haute antiquité. Pline nous enſeigne que les Romains l'avoient reçu des premiers Habitans de l'Italie, des Volſiniens qui plantoient annuellement un clou dans le Temple de la Déeſſe NORTIA. Je croirois d'autant plus volontiers ce Clou fait dans ſon origine pour marquer le nombre des années, que pluſieurs Nations plaçoient à l'Equinoxe d'Automne la création de l'Univers. Les Romains l'atteſtoient eux-mêmes, puiſqu'au 25 de Septembre, ils célébroient la Fête de Vénus GÉNÉTRICE, de Vénus, le Symbole de la Puiſſance qui crée. Une autre obſervation non moins curieuſe, c'eſt que l'ancien Calendrier de Rome marque au 13 de Septembre le départ des Hirondelles, tandis que dans nos Contrées, bien plus froides que l'Italie, nous voyons aujourd'hui ces oiſeaux plus tardifs à partir.

ENFIN ce qui a rendu fameux le Mois de l'Équinoxe d'Automne, c'eſt qu'à cette même époque la Grèce célébroit tous les ans LES PETITS MISTÈRES, & tous les cinq ans LES GRANDS MISTÈRES

d'Eleusis. Ce seroit ici le lieu de faire connoître en détail tout ce qui concernoit cette association religieuse ; mais cette matière, sur laquelle tant de Savans se sont exercés, est trop vaste pour qu'on puisse en faire le sujet d'une simple note. Il suffira de savoir qu'on y entretenoit les hommes de la vie présente, dont tout le bonheur social est appuyé sur l'Agriculture ; & de la vie future, c'est-à-dire, de l'Unité de Dieu & de l'Immortalité de notre Ame. Cicéron l'atteste expressément, quand il dit qu'on y apprenoit les moyens d'être heureux dans cette vie, & de mourir avec l'espérance d'une vie plus heureuse.

P. 1. . . . . Tes parfums ravissans
Des beaux lieux que je cherche avertissent mes sens.

Quoique nous devions à l'Automne des fleurs aussi parfumées que celles du Printems, comme la Tubéreuse, les Roses Musquées, &c. il faut avouer cependant que l'arrière saison ne donne guères que des fleurs inodores ; on diroit que la terre s'est épuisée, en faveur du Printems, de tous les sucs dont elle compose les parfums. Les principes colorans eux-mêmes sont moins vifs & moins animés. Les rayons affoiblis du Soleil n'auroient-ils plus la force de les mûrir ; & la terre, le pouvoir de les élaborer ?

Nous voyons du moins que les fleurs d'Automne ſont beaucoup moins riches en couleurs que celles du Printems.

J'INSÈRE ici tout entier le Mois de Septembre, tel que je l'avois crayonné, il y a neuf ans.

Dans les détours de ce parterre
Allons encor nous égarer,
Ma Thémire ; allons admirer
Les dernières fleurs, que la terre
Me prodigue pour vous parer.
Là, ſur cette immenſe terraſſe,
Où, non loin d'un triple jet-d'eau,
Le Tilleul d'eſpace en eſpace
Eſt fidèle aux loix du cordeau,
La Tubéreuſe parfumée
Se marie au vif Tricolor ;
La Pyramidale embaumée
Et la Balzamine enflammée
Brillent auprès du Bouton-d'or.
Là, ſur ce tertre, pour éclore
La fleur amante du Soleil

Attend que l'Orient vermeil
Reçoive le Dieu qu'elle adore.
Dans cette fleur, de votre Amant
Vous voyez l'image, ô Thémire !
Si l'Aſtre du jour ſe retire,
Elle ſe ferme triſtement ;
Échappé du liquide empire,
S'il colore le firmament,
Elle s'ouvre amoureuſement
Aux regards du Dieu qui l'attire.

Mais près de nous, dans ce verger,
Se répand un eſſaim folâtre
De Bergères au teint d'albâtre,
Au fin ſourire, au pié léger.
Chacune emplit une corbeille
Des tréſors brillans du Pommier,
Des grappes qu'enfante la Treille,
Et des Bouquets du Noiſetier.
Sans bruit, la jeune Galathée
De ſon Amant vient d'approcher,
Lance une Pêche veloutée

Et fuit ſoudain pour ſe cacher.
Acis la voit, & ſur ſa trace
Vole auſſitôt, l'atteint, l'embraſſe,
L'entraîne ſous des bois touffus;
La Belle envain demande grâce;
Sa beauté mérite un refus.

De quelle bruyante fanfare,
Les airs tout-à-coup ſont émus?
Des ſommets brillans de l'Hémus,
Cyſtre, clairon, tambour, guittare,
Annoncent le divin Bacchus.
Nouveau Conquérant, il arrive,
Non tel que l'Indus autrefois
Le vit, quand ſur ſa double rive
Il châtioit l'orgueil des Rois;
A ſes côtés il vous rallie,
Jeux, Ris, Amours, Plaiſirs divers:
Couronné de feuillages verds,
C'eſt par l'yvreſſe & la folie
Qu'il veut ſoumettre l'Univers.
Que l'allégreſſe ſe réveille,

A l'aſpect de ce doux Vainqueur !
Avec les Nimphes, ſous la treille,
Faunes, Silvains, danſez en chœur.
Viens, ſuis mes pas, viens, ô Buveur !
Remplis les flancs de ta bouteille
D'une pétillante liqueur.
Sous une voûte ſouterreine
Deſcendons : mais quel embarras !
La coupe en main, le vieux Silène
Chancèle & tombe à chaque pas.
On s'arrête : un éclat de rire
Dans la Troupe va circulant ;
Déjà le Faune pétulant,
Secondé du nerveux Satyre,
Emporte le Vieillard tremblant.
O Dieux ! que vois-je ici par terre ?
Tonneaux confuſément épars ;
A leurs côtés, bouteille & verre,
Tout enchante ici les regards.
Redoublons nos cris de louange,
Célébrons le Dieu des Raiſins ;
Dans une cuve la vendange

Arrive des côteaux voiſins.
Une jeuneſſe leſte & prompte
Sous ſes piés la change en nectar ;
On boit, on rit : & ſur ſon char,
Yvre à demi, Bacchus remonte.

Il part ; & des vaſtes forêts
Le Chaſſeur quittant la retraite,
Sur les côteaux, dans les guérets,
Court enfanglanter de ſes traits,
Et la Perdrix & l'Alouette.
O Thémire ! voici les jours
Où, ſous les armes de Bellone,
Tu prétends, nouvelle Amazone,
Effrayer l'eſſaim des Amours.
Vain projet de leur crainte extrême !
Tes yeux les rendent triomphans ;
Tes yeux, en dépit de toi-même,
Rappellent toujours tes enfans.
Charmé de ta guerriere audace,
L'un, du tonnerre de la chaſſe,
Arme ta délicate main,

Et ſous tes coups, l'autre ramène
L'oiſeau craintif, qui ſe promène
A travers le chaume voiſin.

Cependant le flambeau du monde
Rayonne d'un feu moins ardent,
Et des portes de l'Occident,
Rentre plutôt au ſein de l'Onde.
Sous le voile épais des brouillards,
Promenant une eau moins limpide,
Déjà la Seine plus rapide,
La nuit, ſe cache à nos regards.
Ces longues chaînes de Montagnes,
Et ces Forêts & ces Côteaux
Et ces Cités & ces Châteaux
Qui dominoient ſur les Campagnes,
Enſevelis dans la vapeur,
Juſqu'au triomphe de l'Aurore,
Peuvent régler à peine encore
Les pas errans du Voyageur.
Le Soleil enfin ſe rallume;
Ses traits profondément lancés,

Des moites brouillards condenſés ;
Dégagent la plaine qui fume.
Soudain à mon œil étonné,
S'agrandit l'humide prairie.
Le Bœuf aux travaux façonné
Parcourt, loin la métairie,
Le champ à demi ſillonné.

Le vil amant de la fortune
Échappe à la brigue des Cours ;
Dans nos ſolitaires ſéjours,
Fuyant la contrainte importune,
Il cherche à couler d'heureux jours.
Thémis dépoſe ſa balance ;
Son bras vengeur eſt déſarmé :
Et l'âpre diſcorde en ſilence
Déſerte ſon Temple fermé.
Les Hameaux nous offrent l'image
Des jours naiſſans de l'Univers.
Là, ſous des arbres encor verds,
L'Amitié reçoit notre hommage ;
Là, tous les cœurs lui ſont ouverts.

Daigne, tous les ans, ô Déeſſe,
Dans les Hameaux me rappeller !
Veuille la parque m'y filer
Les jours que ſa bonté me laiſſe !
Sans toi, l'objet le plus riant
Trouve mon ame indifférente :
Le jour même, à ſon Orient,
Ne peut fixer ma vue errante.
Par toi, par tes conſeils vainqueurs,
L'Homme devient plus eſtimable :
Tu rends la vertu plus aimable ;
Tu la fais germer dans les cœurs.
Douce Amitié ! quels ſont tes charmes !
Ton ſouvenir délicieux,
De mon deſtin capricieux,
Endort les cuiſantes allarmes.
Vous, qui des plus ſombres couleurs
Formez le tableau de la vie,
Vous exagerez nos malheurs ;
Votre auſtère Philoſophie
Ne fait qu'irriter nos douleurs.
Au deſtin fragile de l'Homme,

Pourquoi donner tant de pitié ?
Le bonheur eſt-il un fantôme ?
Dans les Palais & ſous le chaume,
Il habite avec l'Amitié.
Dans tes labyrinthes agreſtes,
Anel (*) ! je goûtois ce bonheur :
Pour moi, ſous tes lambris modeſtes,
Folâtroient l'Amour & ſa Sœur.
Les Jeux, la Danſe, la Folie,
Les Concerts, les doux entretiens,
Le rire piquant de Thalie,
Tout m'y rendoit chers mes liens ;
Revenez, Jeuneſſe fleurie ;
Pourquoi ſitôt vous envoler ?
Mais rien ne peut vous rappeller.
La plus belle heure de la vie
Eſt la première à s'écouler.

P. 1. . . . . Ma vue enchantée
Fixe la Tubéreuſe à la feuille argentée.

(*) Village à deux lieues de Compiegne, dont M. PANNELIER eſt Seigneur. On verra dans le Chant de Décembre l'uſage que ce vertueux Citoyen a ſu faire de ſes richeſſes.

La Tubéreuse, appellée autrement Jacinte des Indes, parce qu'elle nous a été apportée de ce beau climat, & qu'elle a pluſieurs traits de conformité avec la Jacinthe, eſt ſans contredit la fleur d'Automne la plus fournie de principes odorans. Elle n'en a que trop pour les perſonnes qui nées avec des nerfs délicats ont l'imprudence de l'enfermer dans leur appartement. J'ai vu une femme que le parfum pénétrant de cette fleur fit tomber dans le vertige, & qui m'a depuis avoué que l'uſage immodéré du même parfum l'avoit entiérement privée de l'Odorat.

P. 2, . . Mes regards, de dédale en dédale,
Pourſuivent les attraits de la Pyramidale.

La Pyramidale eſt une eſpèce de Joubarbe qu'on ne cultive que depuis peu dans les Jardins. Son nom déſigne ſa forme. Elle s'élève comme une pyramide, garnie dans ſon pourtour de jolies fleurs, depuis la baſe juſqu'au ſommet.

P. 2. Et l'éclat de l'Œillet, ſuperbe enfant de l'Inde.

C'eſt du Mexique que nous a été apportée originairement la fleur que nous appellons Œillet

d'Inde. Mais autant sa couleur d'or est brillante, autant l'odeur qu'elle exhale est désagréable. On dit cependant qu'on a découvert depuis peu une espèce d'Œillet d'Inde d'un parfum suave, & que les Amateurs des Jardins commencent à la cultiver.

P. 2. Et Clythie a penché sa tête radieuse.

Les Grecs, dont l'imagination brillante convertissoit en fables tous les phénomènes physiques de la Nature, on fait de l'Héliotrope ou Tournesol une Nymphe, qui d'abord aimée du Soleil, & ensuite abandonnée par lui se laissa mourir de faim. Le Dieu, ajoutent-ils, ému de pitié, la changea en une fleur qui toujours fidèle à son Amant, lui présente son disque, & tristement penchée vers lui, le suit dans son cours journalier. Rien de plus ingénieux que cette métamorphose. Le Philosophe Naturaliste explique à moins de frais ce mouvement de nutation commun à la Gaude, à l'Herbe Maure, &c. La tige de ces plantes plus sujettes à une forte transpiration que toutes les autres (car on sait que les végétaux transpirent ainsi que nous), éprouve un raccourcissement de fibres qui la fait pencher nécessairement du côté du Soleil.

P. 3. Ceux, de qui l'enveloppe & fraiche & veloutée
Recèle une liqueur des Persans redoutée.

Je me conforme ici à l'opinion commune, née sans doute du récit trop souvent exagéré des Voyageurs. On répète sans cesse que la Pêche est un poison en Perse, dont elle est originaire. Rien de plus faux que cette assertion. Le fruit du Pêcher n'est nullement malfaisant pour les indigènes qui en usent avec sobriété ; & si les Européens en sont incommodés, c'est qu'ils en mangent immodérément. Il ne sera jamais sage de trop user d'un fruit aussi acerbe que la Pêche dans le climat de la Perse.

P. 3. Ceux, qui du Grenadier étalant les rubis,
En mêlent l'incarnat au verd de ses habits.

M. VALMON DE BOMARE assure dans son Dictionnaire d'Histoire Naturelle que le FRUIT DU GRENADIER est JAUNE INTÉRIEUREMENT. Je puis dire que cette assertion, ainsi prononcée sans aucune restriction, blesse la vérité. J'ignore s'il y a une espèce de Grenadier qui donne des fruits jaunes intérieurement ; mais ce que je sais très-bien, c'est que la Grenade en Languedoc, est remplie de grains dont la couleur est aussi vive que celle du rubis. Le même article contient encore une autre erreur. LE GRENADIER, QUI DONNE LA GRENADE, EST UN PETIT ARBRE : pour moi j'ai vu, il y a quatorze ans, aux portes de Montpellier, une longue suite de Grena-

diers disposés en haie au-tour d'un jardin, qui avoient environ vingt piés de hauteur, & qui tous les ans donnoient des fruits. C'est un fait si incontestable, que le chemin, au bord duquel ils étoient plantés, y porte le nom de CHEMIN DES GRENADIERS.

P. 4. . . . L'Arbre dont l'ornement
Fut des premiers humains le premier vêtement, &c.

« APERTI SUNT OCULI AMBORUM, dit le IIIe. Chap. de la Genèse, en parlant D'ADAM ET D'ÈVE, après leur péché; CUMQUE COGNOVISSENT SE ESSE NUDOS, CONSUERUNT FOLIA FICUS, ET FECERUNT SIBI PERIZOMATA ». Les Commentateurs, qui sur un mot fort de gros Livres, ont écrit longuement pour savoir quel étoit l'arbre désigné par le mot FICUS. Ils ont mis à contribution tous les arbres, toutes les plantes à larges feuilles. Quelques-uns ont soupçonné que le Bananier avoit eu l'honneur de couvrir la nudité de nos premiers Pères; & c'est pour cela qu'ils l'ont appellé FIGUIER D'ADAM. En effet, ce végétal donne des feuilles qui ont six piés de long & deux de large, ensorte que deux de ces feuilles suffisent pour envelopper un homme. La question ne valoit pas tant de recherches. Il falloit s'en tenir tout simplement à la lettre du Texte Sacré, & croire qu'un Figuier vouloit dire un Figuier.

Il y a deux choſes bien dignes de remarque dans l'hiſtoire de ce dernier. 1°. Ses branches ſe couvrent de fruits, ſans les avoir annoncés par aucune fleur apparente ; auſſi l'a-t-on regardé long-tems comme une merveille du règne végétal : mais depuis que la Nature a été mieux obſervée, on a découvert que les fleurs ſe cachoient dans les fruits mêmes. 2°. On connoît la douceur de la Figue. Qui croiroit que ce fruit ſi agréable eſt le produit d'un ſuc amer ? Il eſt même ſi corroſif qu'il enlève la peau, & y laiſſe des tâches long-tems ineffaçables.

Qu'on me pardonne la préférence que je donne dans mes Vers à la Figue ſur tous les autre fruits. Elle offenſe peut-être quelque ſucceſſeur de l'Abbé ROGER SCHABOT, qui ne trouvoit rien de comparable à ſes belles Pêches de Montreuil. Mais nos premières ſenſations ſont les plus durables, & l'amour de la Patrie ſe reproduit dans tous nos goûts. Si je ſuis injuſte, voilà mon excuſe.

P. 4. Zilia ſort : elle vole aux champs, où le Noyer
En immenſes rameaux aime à ſe déployer.

On diroit que l'Homme n'a pas aſſez des maux dont la Nature l'affige ; tant il ſe montre ſoigneux d'en imaginer ! On s'eſt perſuadé que l'ombre du

Noyer eſt pernicieuſe aux hommes & aux animaux. Il s'échappe, dit-on, de ſes feuilles des exhalaiſons qui donnent le vertige. Je puis aſſurer le contraire, parce que j'en ai l'expérience. Je ſuis reſté aſſis quelquefois des heures entières ſous un Noyer, ſans avoir jamais éprouvé aucune incommodité. S'il eſt dangereux de ſe repoſer ſous cet arbre, c'eſt, ſans doute, parce que ſes rameaux, auſſi étendus qu'ils ſont épais, entretiennent à l'entour une exceſſive fraicheur. Il eſt peu d'arbres dans nos climats qui donnent un ombrage auſſi vaſte.

P. 5. Amour, puiſſant Amour! ainſi tu viens encore
Regner ſur les beaux jours que Vertumne décore.

« L'Automne, dit un Hiſtorien Philoſophe, n'eſt pas moins favorable aux amours que le Printems. Si la ſaiſon des fleurs invite les Oiſeaux du Ciel à ſe perpétuer dans les bois; la ſaiſon des Fruits excite peut-être auſſi fortement les Habitans de la Terre à la repeupler ». L'Homme en effet à cette époque s'eſt déjà nourri, ainſi que les Animaux, de tout ce que la Nature a prodigué d'eſprits de vie aux êtres qu'elle deſtine à notre ſubſiſtance. Ces alimens ont créé en nous un ſang nouveau; nous nous ſentons une ſurabondance de vie; elle cherche à ſe répandre au-dehors: l'Amour doit naître de ce beſoin.

P. 5. Le feu réparateur qui brûle dans tes mains ;
A travers les forêrs, en flèche dévorante
Vole, & des Cerfs jaloux pourſuit la horde errante.

Le quinze de Septembre eſt l'époque annuelle des amours du Cerf, appellées communément le Rut. Le tableau que j'en préſente a du moins le mérite de la vérité la plus ſcrupuleuſe. J'ai vu par moi-même, dans la forêt de Compiegne, où j'allai tout exprès paſſer une nuit entière, j'ai vu cette ſcène intéreſſante, où l'animal le plus paiſible transformé preſque tout-à-coup en furieux, donne profondément à penſer ſur les excès d'un beſoin auſſi impérieux qu'il eſt terrible. M. de Buffon s'eſt exercé ſur le même ſujet, & y a répandu les brillantes couleurs qui caractériſent ſon ſtyle. Ceux qui le conſulteront peuvent s'en rapporter d'autant plus volontiers à ſon témoignage, qu'il paroît avoir pris pour guide le Poëme latin de Jacques Savari, Venationis Cervinæ Leges, imprimé à Caen en M. DC. LIX. L'Auteur, parfaitement inſtruit de ſa matière, eſt peu connu dans notre Littérature. Son Poëme renferme cependant des tableaux qui décèlent un talent digne de plus de réputation. Tel eſt celui des amours du Cerf que je rapporte en faveur de ceux qui voudroient connoître un Ouvrage devenu rare parmi nous.

. . . . Nondumque dies æquantur & umbræ,
In liquidum nec adhuc Pomona resolvitur aurum,
Quando redux, pastûs longâ ubertate, sagina(*)
Sollicitat venerem, & tædis socialibus urit
Cervos, sed quorum multos renovata per annos
Inque decem aut plures creverunt cornua ramos.
Tardiùs in venerem proclivis junior ætas(*),
Sed me non tangit cervorum cura minorum.

[*] On trouve dans ces vers l'opinion de M. de Buffon sur la cause qui produit le Rut à une époque fixe; elle ne vient, selon notre célèbre Naturaliste, que de la manière dont les Cerfs se nourrissent. " L'homme & les animaux domestiques qui, tous les jours prennent à peu près une égale quantité de nourriture, souvent même trop abondante, peuvent engendrer en tout tems; le Cerf, au contraire, & la plupart des autres animaux sauvages, qui souffrent pendant l'Hyver une grande disette, n'ont rien de surabondant, & ne sont en état d'engendrer qu'après s'être refaits pendant l'Eté ". Cette explication me paroît vraie jusqu'à un certain point; mais j'ose croire qu'elle est trop générale, comme j'essayerai de le montrer dans les notes suivantes.

[*] En effet les jeunes Cerfs, c'est-à-dire, les DAGUETS, ainsi appellés du bois qui dès la seconde année pousse sur leur tête en forme de deux perches ou DAGUES; & ceux

Qualiter in magnas ſerpunt incendia ſylvas ;
Paſtorum ſcelus aut incuria ; lentaque primùm
In quercus radice , velut ſopita , quieſcunt ;
Et mox per fructices gliſcunt , frondeſque caducas ,
Et tandem in tenues abit omnis ſylva favillas.
Sic ubi concepit ſecretam pectore flammam ,
Cervus it , velutique ſuos meditetur amores ,
Cæcutit ; mediâque die campoſque viaſque
Impavidus peragrat , nullo obice tramite cedens.
Sæpe etiam occurrit non impunitus eunti
Læſus amynteris curvo mucrone viator ,
Nilque innata feris hominum reverentia tangit.
Triſtis ut illa ferum per ſex dementia ſoles
Solivagum tenuit , veneris tum flamma medullas
Acriùs exurens , uxorum inſpirat amorem ;
Quæſitiſque diu nemorum per cognita luſtra

qui parvenus à leur troiſième année ont déjà leurs dagues ou MERRAINS ſemés de deux ANDOUILLERS à chaque perche, & que pour cela on appelle CERFS QUI PORTENT SIX CORS. Les jeunes Cerfs, dis-je, entrent en Rut environ trois ſemaines plus tard que les Vieux. Il n'eſt pas queſtion des FAONS qui ont à peine une boſſe ſur la tête ; ceux-là ne commenceront à ſentir l'amour que l'année d'après, au mois d'Octobre.

Vim facit incurrens ; & ſi quæ cedere tentant,
Impetit, atque diu junctas præcedere cogit,
Donec laſſatæ ſeſe patiantur iniri.

Haud aliter cum paſtor oves ad paſcua ducit,
Plectit aberrantem, & clamoſæ horrore Lyciſcæ,
Continuò grex omnis abit collectus in orbem.

Per medium ſiquæ pateat magis area ſaltum,
Huc Cervas, ni ſponte ſuâ præcurrere curent,
Cervus agit, medioque jubet conſiſtere circo ;
Expectatque pari ſi quis virtute maritas
Auſit ſollicitare procus ; tum protinus ille
Irruit, & multis venit licentia plagis.
Nam non illa levi pretio connubia conſtant :
Urit amor, premit ægra fames, atque improbus urget
Nocte dieque labor ; ſed ſanguine ſæpe paratur
Libertas coitûs. Sed enim generoſa duella,
Sanguineas plagas, & mutua ſæpe procorum
Funera quis neſcit, cum cornibus intermiſta
Cornua conatu nullo potuere reſolvi,
Et nocturnorum ſit paſtus uterque luporum,

Et quis ſylvarum non audiit accola, longos
In caput impacti capitis reſonare fragores?
Quod mirere magis, ſolidi conſtantia cornu
Sæpe iit in binas incurrentum impete partes.
Par equitum, crudis quando decertat in armis,
Diſſilit in varias fragilis ſic lancea partes.

Edere quando volunt certamina ludicra Reges,
Atque omni celebrant Proceres connubia pompâ,
Sic ſucceſſivo certamine ſuſtinet omnes
Unus Eques, pro laude ſuæ qui pugnat amicæ:
Eligitur pariter pugnæ tempuſque locuſque,
Multaque victori merces proponitur uxor,
Et ſpectatorum numerus non deficit ingens.
Ardens concubitûs, natos cum matribus omnes
Impulit annoſus Cervus, Cervoſque minores.
Tum quibus in ſummâ turgent tubercula fronte,
Tum quibus in nudas acuuntur cornua ficcas,
. . . . . .
. . . . Et e medio geminus queis ſtipite prodit
Ramus, adhucque ſuæ qui ſe ſubducere matri
Rejiculus metuit, teſtis venit ille duelli.

Quatuor

Quatuor a medio cum Delius orbe per horas
Declinat, donec tangat lux craſtina nonam,
Illo quotidie renovant ſua tempore Cervi
Prælia, vel victor partis tum gaudet amicis.
Atque ubi vix ullâ patet obſitus arbore lucus,
Athletis ſpatium, ſpectatorique daturus,
Huc veniunt, qui plura trahunt per ſæcula vitam
Grandævi patres; veniunt qui robora ſæpe
Experti, nondumque aliquis virtute probata
. . . . . .
. . . . . In ſpem venit ille triumphi.
Vix cætus magnum circumſtetit omnis in orbem,
In mediam prodit fortis bellator arenam,
Atque videt, proprio confidens robore, num quis
Propoſitas ambire nurus temerarius auſit.
Impetit hunc cornu, paribus procus excipit armis:
Concurrunt, caput expediunt, iterumque recurrunt,
Tuta ſit unius donec victoria fato.
At qui per varias cogetur cedere plagas,
Hanc ignominiam ſolas fugitivus in oras
Concoquet, atque annum cælebs ſine conjuge ducet(*)

[*] L'exil volontaire de ce Cerf, qui honteux de ſa dé-

Aut magè felices petet in connubia ſaltus.
Victor qui plagis aut fato ex hoſte triumphum
Rettulit, ille ſuis ſolus gaudebit amicis
Ad libitum, niſi forte aliquis novus ingruat hoſtis,
Nam licet è numero ſpectantum plurimus alter,
Ante necem ſociive fugam, certaminis in ſpem
Veniſſet, bello tamen abſtinet, atque quietus
Cedit victori, nec amantum gaudia turbat.
Furtivos tantum, perque intervalla, propinquæ
Curtit in amplexus, ſed clam victore, maritæ, &c.

P. 7. Alors je vis pourquoi ſous leurs dômes nocturnes,
Les bois furent long-tems pour nos groſſiers ayeux
Le Temple, où ſe cachoit la Majeſté des Dieux.

JE ne ſuis pas ſurpris que l'Antiquité plus ſenſible que nous, parce qu'elle étoit moins corrompue, ſe

faite paſſera une année entière ſans connoître les plaiſirs de l'amour, a bien l'air d'une imagination purement poëtique. Je n'oſe cependant l'accuſer de fiction. De ſemblables détails ne peuvent être adoptés ni rejettés que d'après l'expérience, & je ſuis loin de pouvoir m'en appuyer. Je ne vois pas même qu'il ſoit facile de ſe procurer un pareil témoignage.

ſoit imaginée que les Dieux avoient choiſi, pour ſe communiquer aux hommes, l'enceinte noire & majeſtueuſe des forêts. L'idée d'un Dieu ne ſe réveille jamais plus vivement dans notre ame, que lorſque nous ſommes ſeuls dans un déſert, & abandonnés à la Nature. Nés pour la ſociété, nous avons horreur d'une ſolitude trop profonde; & ne pouvant la peupler d'êtres animés & viſibles, nous allons lui chercher des habitans dans le monde Intellectuel. Ceux qui veulent juger de l'Homme par ce qu'il eſt dans les Villes, ne conçoivent point cette ſenſibilité extrême de l'imagination, qui émue par de grands objets ſe crée une ſociété chimérique, ne fût-ce que pour ſatisfaire le beſoin de s'attacher. D'ailleurs, autant l'Homme a le ſentiment de ſes forces en ſociété, autant il a celui de ſa foibleſſe dans la ſolitude; il s'en effraye, & cherche de toutes parts un appui. L'idée d'un Dieu vient alors à ſon ſecours. Il embraſſe cette image conſolante; il la multiplie, & s'en environne comme d'un rempart. Qui ſait même ſi tous ces Dieux & toutes ces Déeſſes dont la Fable anima les arbres, les ruiſſeaux, les fontaines, &c. ne furent point dans l'origine les Ombres des perſonnes que l'on avoit aimées pendant leur vie, & que l'Amour, l'Amitié, la Piété Filiale, la Tendreſſe Paternelle reſſuſcitoient pour habiter encore avec elles dans le calme des forêts?

Et qu'on ne diſe pas que cette croyance du ſéjour des Dieux dans les bois naquit de la fourberie des Prêtres. Ils l'ont favoriſée, ils l'ont nourrie, j'en conviens ; mais ils ne l'ont point imaginée. Ce fut un inſtrument tout formé qu'ils trouvèrent, & dont ils eurent l'adreſſe de s'emparer pour affermir leur empire. Leur premier ſoin fut toujours de s'appuyer des ſentimens naturels à l'Homme ; ainſi lorſqu'une fois ils eurent reconnu en lui cette facilité de croire à l'habitation des Dieux dans les forêts, il leur fut aiſé d'y placer des oracles, & de changer même chaque arbre en Prophète. Un vent inviſible, agitant le feuillage des Chênes, des Ormes, &c. ne peut-il point être pris aiſément pour la voix même des arbres ? M. de SAINT-LAMBERT, qui a obſervé la Nature en Philoſophe, a eu raiſon de louer comme très-philoſophique la fiction d'un Poëme Anglois, où un Orcadien, qui n'a jamais vu d'arbre, tranſporté tout-à-coup devant un Poirier chargé de fruits, en mange ; & le voyant enſuite agité par les vents, ſe proſterne & l'adore.

P. 10. . . . . Le vaſte contour
De ce fanon pendant qu'avoit gonflé l'Amour.

LA peau, qui pend ſous la gorge de certains animaux, & qu'on appelle FANON, devient extraor-

dinairement enflée dans les Cerfs, & reste en cet état pendant les trois semaines du Rut. C'est une suite nécessaire de leur genre de vie à cette époque. Mangeant peu, ne dormant pas, courant sans cesse, & bramant nuit & jour, le Cerf éprouve dans l'intérieur de la gorge une irritation brûlante qui gonfle outre mesure les ressorts de cette partie, accoutumés à rester oisifs tout le reste de l'année.

P. 10. Quel pouvoir dans le Cerf tout les ans fait renaître
Ces brûlantes fureurs, ces tourmens du desir,
Qui dévorans son corps, l'affament de plaisir?

J'AI dit que la cause assignée par Savari & M. de Buffon aux amours périodiques du Cerf me paroissoit insuffisante; je soumets mes objections frivoles peut-être, à l'homme de génie que j'ose combattre. Je conviens d'abord que le Cerf, après s'être nourri durant le Printems & l'Été de tous les végétaux que la Nature prodigue à ces deux saisons, doit avoir en lui une surabondance d'esprits vitaux qui le sollicitent à l'amour. Mais je demande pourquoi les Cerfs éprouvent tous à une époque qui n'est jamais ni avancée ni reculée ce violent desir de se reproduire? S'il naissoit uniquement de leur nourriture, ne se feroit-il pas sentir plutôt dans le

années, qui en terminant l'Hyver de bonne heure, ont hâté la renaiſſance des végétaux ; & ne ſeroit-il point plus tardif à ſe montrer, toutes les fois que l'Hyver prolongé juſqu'à la fin d'Avril ou de Mai a retardé le développement des plantes ? Je demande pourquoi les oiſeaux qui ont également ſouffert une horrible diſette dans les Hyvers où la nège & la glace ont couvert la terre pendant pluſieurs mois, pourquoi, dis-je, ils n'ont pas beſoin de ſe refaire comme les Cerfs, avant d'éprouver les chaleurs de l'amour ? Enfin je demande pourquoi les Sangliers qui après la ſtérilité de l'Hyver ſe ſont nourris abondamment, ainſi que les Cerfs, des productions du Printems & de l'Été, n'entrent en amour que trois mois après le Cerf, c'eſt-à-dire, vers le milieu de Décembre, aux approches du Solſtice (*) ? J'avoue que l'impoſſibilité de répondre à ces queſtions me paroît une raiſon ſuffiſante pour ne pas adopter le ſentiment de M. de Buffon. J'ai voulu

[*] Cæperat in medium Sol inclinare Decembrem
Solſtitioque dies ſtabant jam pene propinquo,
Cum per luſtra, ſuis ardens concumbere ſponſis
Turpis amator Aper, longis erroribus illas
Quæſiit, & vehit in cunctas incendia Sylvas.

(Sava. venatio. Aprug. Lib. 1.)

connoître celui de Pline sur le même sujet, & j'ai vu, non sans quelque peine, qu'il n'étoit entré dans aucun détail touchant les amours du Cerf, se contentant d'en marquer l'époque après l'Arcture : CONCEPTUS EARUM (CERVARUM) POST ARCTURI SIDUS.

P. 11. Pourquoi dans ces déserts, chez les Muses fameux,
Où Vaucluse en Été roule à flots écumeux,
Pourquoi circule à peine une onde languissante, &c.

AU Printems, & durant une partie de l'Été, la fontaine de Vaucluse est très-abondante, tandis qu'au mois de Septembre & pendant le reste de l'Automne, elle éprouve une diminution si sensible qu'on voit à découvert les formes bizarres des rochers qui forment son lit. Personne n'ignore que ce lieu est devenu célèbre par les amours de PÉTRARQUE & de LAURE. Ces deux Amans l'ont consacré ; & leur mémoire suffiroit sans doute pour attirer la curiosité des Voyageurs, quand même le Site de ce désert seroit moins pittoresque. L'Auteur de la belle Traduction Française de JUVENAL, M. DUSAULX, le visita en 1764 : il en traça rapidement la description sur les lieux. La lettre où il la consigna m'a été communiquée, & j'use de la permission qu'il m'a donnée d'en enrichir mes Notes. Ceux qui connoîs-

ſent la fontaine de Vaucluſe croiront la voir encore ; ceux qui ne la connoiſſent pas pourront dire à leur tour : je l'ai vue.

« VAUCLUSE eſt un de ces prodiges de la Nature auxquels l'art deſcriptif ne ſauroit atteindre. On entre d'abord dans une gorge de montagnes, ou plutôt de rochers taillés bizarrement. Après avoir fait quelques pas ſur les bords de la rivière limpide & fleurie, qui prend ſa ſource à deux ou trois cens pas, & qu'on appelle SORGUES, on apperçoit un pauvre village compoſé de quinze ou vingt maiſons. Il eſt ſitué au pié d'un rocher qui ſoutient les débris d'un petit château, que la tradition populaire fait paſſer pour la demeure de Pétrarque. Elle dit même que le château de Laure étoit dans les montagnes voiſines, & que les deux Amans s'entretenoient par ſignaux. On prend ſur le village, à gauche, par un ſentier pierreux, qui eſt frayé entre les rochers & la caſcade. On s'avance en tournant, & l'on admire des deux côtés un nombre infini de tuyaux naturels qui fourniſſent aſſez d'eau pour avoir contraint de bâtir un pont à trois cens pas. On croit voir, non pas la ſeule fontaine de Vaucluſe, mais vingt fontaines dont chacune mérite d'avoir ſa Nymphe particuliere. On redouble ſa marche, & tout-à-coup s'offre l'image de l'Averne. Un rocher large

& qui s'élève à plus de cent piés, eſt le ſublime portique de cette ſource merveilleuſe. Quand les eaux ſont hautes, il n'eſt pas poſſible d'approcher auſſi près que nous l'avons fait mon ami & moi. Mais ſi nous avons été privés d'un ſpectacle brillant (*), du moins avons-nous joui d'un genre de beauté impoſant & terrible. Au pié de ce rocher qui reſſemble aſſez à un portail gothique, ſont pluſieurs voûtes concentriques. Le véritable gouffre eſt dans l'endroit le plus bas. La limpidité de l'eau laiſſe entrevoir des ſinuoſités encore plus profondes. Nous étions ſitués pour conſidérer l'abyme à la tête du lit de rochers. Conçoit-on que de ce point, il y a plus de cent piés de profondeur, & que pour que la caſcade ait lieu, il faut que le torrent s'élève à plus de cent cinquante? Quand on a la face tournée vers la fontaine, on lit à gauche une inſcription gravée ſur le roc, qui explique la crue & la diminution des eaux. Ce gouffre, dont on n'a jamais pu conſtater la profondeur, eſt certainement ce qu'il y a de plus curieux. Mais je ne veux point oublier l'arrangement des rochers. Il ſemble que la Nature, ſenſible à la beauté de ſon ouvrage, ſe ſoit épuiſée à le décorer. Des pyramides, des obé-

[*] C'étoit au mois d'Octobre, c'eſt-à-dire, comme je l'ai déjà remarqué, quand la fontaine eſt preſque tarie.

liſques, tout ce que l'Architecture offre de plus rare ſe trouve placé dans un ordre ſublime, & dans une gradation qui ménage le plus de ſurpriſes. Il faudroit paſſer huit jours dans cette grotte, pour en rendre compte d'une manière ſatisfaiſante. Mon ami lui-même, qui n'eſt pas un voyageur actif, fut tellement ſaiſi d'admiration, que dans ſon enthouſiaſme, il me propoſa de gravir le ſommet des montagnes qui nous environnoient. Il oublie que la montagne eſt preſqu'à pic, & que du ſommet juſqu'au fond du gouffre, il n'y a qu'un ſentier large de deux piés, où rien ne pourroit nous retenir, ſi le pié nous manquoit. Le voilà qui gravit; je le ſuis. Au bout de dix minutes, je tourne la tête, il me ſemble que je ſuis au milieu d'un entonnoir dont l'abyme eſt le centre. En effet, les cailloux qui fuyoient ſous nos pas alloient tout droit s'y précipiter. Sur le champ je me retourne tout doucement, je m'aſſieds, & me laiſſe gliſſer juſqu'à mon ſalutaire ſentier que j'arroſai de ma ſueur. Mon ami fit encore de grands efforts pour s'élever plus haut; mais enfin il comprit que la mobilité de ce plan incliné ne lui permettroit jamais d'arriver à ſon but. Il fallut deſcendre; ſans cela j'aurois eu peu-être le déſeſpoir de le voir tomber dans cet horrible gouffre, ainſi que certaines pierres que nous y lançâmes, & que nous appercevions encore pirouetter après quelques minutes.

P. 14. Votre aveugle fierté plonge dans la langueur
Le bras, qui de vos champs ranimoit la vigueur.

SOYONS conséquens avec nous-mêmes : ou cessons de nous plaindre de la mauvaise culture, ou faisons un peu plus d'estime des Cultivateurs. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, qu'une condition dédaignée inspire le courage nécessaire pour la rendre florissante. En vain croit-on que la nécessité de se nourrir, de pourvoir aux besoins d'une famille nombreuse & d'acquitter l'impôt, suffit pour exciter l'industrie : la fausseté de ce calcul est prouvée par l'expérience. Dès qu'il est démontré au Cultivateur que, quelques soins qu'il se donne, il n'en sera ni plus riche, ni plus considéré, son activité se rallentit nécessairement. Pourvu que ses travaux fournissent aux premiers besoins de la nature (& il faut si peu de chose pour les satisfaire), il s'abandonne à la paresse, qui née du mépris & de l'indigence, les produit à son tour.

MAIS la Philosophie plaide en vain la cause de l'humanité. Le mal est dans la racine. Tant que par les loix de sa constitution, un État aura à la tête de toutes ses classes celle qui est la plus inutile, & par là même la plus orgueilleuse, que les Sages n'espèrent jamais de rendre au Cultivateur le

bonheur & la considération qu'il a droit d'exiger. La force de l'épée a tout soumis, jusques à l'opinion, qui n'est pas aussi indépendante qu'on l'assure.

§. 24. Combien sur les Français les Romains l'emportèrent !

Si dans les beaux jours de la République Romaine, l'Agriculture étoit florissante, c'est que loin d'être flétrie par un préjugé barbare, elle faisoit l'occupation de tous les Citoyens. On sait que SERRANUS & CINCINNATUS furent tirés de la charrue pour aller commander les armées, & que revenus victorieux, ils reprirent l'un & l'autre leurs premiers travaux : GAUDENTE TERRA VOMERE LAUREATO ET TRIUMPHALI ARATORE, suivant la noble expression de Pline, quelquefois aussi hardie que la Poésie de Virgile. Et qu'on ne dise point que les Romains ne cultivoient eux-mêmes la terre que parce qu'ils étoient moins alors un Peuple policé, qu'une Horde de Sauvages. Je répondrai que ce fut au moment de sa plus grande gloire, c'est-à-dire, après le sac de Carthage, que Rome accueillit les vingt-huit Livres de MAGON sur l'Agriculture. De toutes les richesses qu'il trouva dans Carthage, SCIPION ne conserva que l'ouvrage de Magon : il le porta au Sénat, qui dans la suite le consulta souvent, & lui rendit même plus d'honneurs qu'aux Livres Sibyllins.

P. 26. La Balance, au milieu du céleſte ſéjour,
Suſpend également & la nuit & le jour.
Paiſible Souverain, le Soleil ſe couronne
De rayons tempérés, &c. . . . .

C'EST pour nous conformer au langage de l'Antiquité, lorſqu'elle impoſa aux douze Signes du Zodiaque les noms qu'ils portent encore aujourd'hui, que nous continuons à placer l'Equinoxe d'Automne à la Conſtellation de la Balance. Il en ſeroit autrement, ſi nous parlions ſelon la vérité Aſtronomique. Nous avons Equinoxe, toutes les fois que le Soleil paroît dans l'endroit du Ciel où ſe coupent l'Équateur & l'Ecliptique; or le mouvement apparent, qui promène toutes les Etoiles d'Occident en Orient autour des Pôles de l'Ecliptique, a éloigné aujourd'hui de ces deux points d'interſection, de trente dégrés, la Conſtellation de la Balance: nous avons donc tort d'y placer l'Equinoxe. Mais il s'y faiſoit, lorſque l'Antiquité donna à cette Conſtellation le nom de Balance, qui peint ſi naturellement l'égalité des nuits & des jours: il s'y fit encore trois cens trente ans avant J C, c'eſt-à-dire, quand les Etoiles ayant achevé leur immenſe période de vingt-cinq mille neuf cens vingt ans, ſe retrouvèrent au point où on les avoit vu

briller lorſqu'elles avoient été nommées. Ainſi donc nous parlons encore le langage de l'Antiquité, & nous faiſons très-ſagement. La préciſion Aſtronomique ſeroit preſque inſenſible dans le calcul de chaque année, puiſqu'il en faut plus de deux mille pour qu'une Etoile avance de trente dégrés.

Du reſte cette douce température que j'attribue au Mois de Septembre, ne peut être commune à toutes les Provinces de la France. Fixé depuis long-tems ſous le Ciel de Paris, c'eſt celui que j'ai dû peindre le plus ſouvent. Je répète ici cette obſervation, pour prévenir les reproches que pourroient me faire nos Méridionaux, s'ils croyoient que j'euſſe voulu repréſenter la température de leur climat. Autant le mois de Septembre eſt pur & paiſible dans les environs de Paris, autant il eſt venteux dans le Bas-Languedoc, ſur-tout dans le voiſinage de la mer. Parlerai-je de l'Italie? qui n'a pas entendu raconter l'INTEMPÉRIE qui l'accable tous les ans depuis le mois de Juillet juſqu'au milieu d'Octobre, & qui au mois de Septembre eſt dans ſa plus grande force? Alors, quoique la ſérénité règne aux Cieux, l'air eſt chargé d'exhalaiſons brûlantes, infectées d'une odeur d'alkali volatil, & preſque palpables ou du moins viſibles au rayons du Soleil. Ce n'eſt point-là que L'HOMME LIBRE DU

POIDS DE LA SAISON BRÛLANTE SE RELÈVE, ET RENAÎT AVEC LES FLEURS. Forcé, comme dit M. Groſley, « de choiſir une habitation fixe, ſoit à la ville, ſoit à la campagne, & de n'en point changer; de coucher toujours dans la même chambre & dans le même lit; de ne pas même changer le lit de ſituation; de ſe tenir clos & couvert au lever & au coucher du Soleil; d'éviter les fatigues du corps; d'écarter de l'eſprit tous les ſujets de tenſion & de chagrin; de prendre un régime humectant, & de manger le ſoir le moins qu'il eſt poſſible, il ſent un mal-aiſe général, qui ſans toutes ces précautions dégénéreroit bientôt en une fièvre meurtrière »

P. 17. Croyez qu'il n'a point vu ſans les plus doux
transports,
Dans leurs lits caverneux ſe former ces tréſors, &c.

C'EST à l'étude de l'Hiſtoire Naturelle & des autres Sciences qui ſont comme les branches principales de ce bel arbre, je veux dire de l'Aſtronomie, de la Phyſique Expérimentale & de la Chymie, que l'eſprit humain doit aujourd'hui ſes plus douces jouiſſances. La Nature a mis dans nos cœurs un violent amour pour la vérité, que prouve même l'empire des préjugés, puiſque nous ne leur

restons si constamment fidèles, que parce que nous les prenons pour la vérité même. Environnés de prodiges, & VIVANS DE MIRACLES (*), nous voulons pénétrer les ressorts qui les opèrent. A peine avons-nous l'usage de la parole que cette noble curiosité se manifeste en nous; nous allons quêtant de tous côtés des réponses qui nous apprennent, d'où nous venons, comment nous avons été formés, &c. Or cette avidité de connoître, que l'âge ne fait qu'irriter dans ceux qui sont dignes de la sentir, qui peut mieux la satisfaire que les Sciences déjà nommées? Elles marchent appuyés sur les faits; avec eux, nous sommes certains que chacun de nos pas est assuré, & qu'un jour, lorsque les recherches de nos descendans en auront fait une collection assez ample, on verra sortir de tous ces matériaux rapprochés par la main d'un homme de génie, le système général de l'Univers. Disons-nous qu'alors les folles erreurs qui abatardissent l'espèce humaine, & la livrent pieds & mains liés à la su-

[*] Cette expression sublime est de M. GARAT, Auteur d'un ELOGE DU CHANCELIER L'HOPITAL, rempli de grandes vues, & enrichi de notes sur les Loix que Montesquieu ne désavoueroit point peut-être. Ces notes nous promettent un homme capable de jetter un nouveau jour sur la Législation. Je ne crains pas d'être démenti par l'événement, si je dis que M. Garat nous tiendra parole.

perſtition, diſons-nous que ces erreurs s'eſuiront pour ne jamais reparoître, & que forcée dans ſes derniers retranchemens, l'impoſture des Charlatans, en tout genre, ne regnera plus par l'épouvante; enfin, & c'eſt ce qui doit nous donner une plus grande ardeur pour ces ſciences, leur étude multiplie les biens de l'Homme, & les fait deſcendre par dégrés dans toutes les claſſes de la Société. Le Commerce, l'Agriculture, la Médecine, tous les Arts ſont leurs tributaires. Plus la Chymie ſurtout analyſera & combinera de corps, & mieux nous ſaurons employer les diverſes productions de la Nature. Qui peut prévoir, par exemple, tout ce qu'on devra un jour à la Platine, ce nouveau métal parfait, que l'Europe ne connoît que depuis 1748, par la relation du voyage de DON ANTONIO DE ULLOA, envoyé au Pérou avec les Académiciens Français pour déterminer la figure de la Terre? Les expériences, que nos Savans Chymiſtes ont multipliées ſur cette production des mines d'Or de l'Amérique Eſpagnole, nous ont prouvé que la Platine étoit auſſi fixe & auſſi indeſtructible que l'Or, auſſi dure & auſſi ſolide que le Fer; qu'elle ne s'altère ni à l'action de l'air, ni à celle de l'eau; que la rouille ne peut la mordre; &c. .... Toutes ces qualités ne ſont-elles pas des raiſons pour croire que la Société lui devra de grands avantages, lorſque le Miniſtère Eſ-

pagnol aura levé la défenſe qu'il a prononcée contre l'uſage de la Platine ?

P. 19. D'un rocher ſourcilleux atteignant la hauteur,
C'eſt-là que je voudrois, Poëte obſervateur,
De l'immenſe Univers embraſſer la ſtructure, &c.

J'ENTENDS dire tous les jours que les Français n'aiment plus les vers. Peut-être ſeroit-il facile de démontrer la fauſſeté de cette accuſation ; mais ſuppoſons-lui de la vérité, & cherchons de bonne foi, les cauſes de ce dégoût. Je m'adreſſe à nos Poëtes, & je leur demande s'ils croyent que la Nation Françaiſe ait perdu cette imagination riante, cette ſenſibilité prompte, qui de l'aveu de l'Europe entière nous faiſoient reſſembler à l'ancien Peuple d'Athènes. Le Français eſt encore aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois. Un rien l'enflamme, un rien l'exalte. Voyez comme au moindre ſuccès public ſa joye paſſe juſqu'à l'enthouſiaſme, j'ai preſque dit juſqu'à la folie. Cette folie, il eſt vrai, ne dure qu'un inſtant, ainſi que tous les autres mouvemens de notre cœur. Mais il n'en faut pas davantage au triomphe de la Poéſie. Des ames profondément paſſionnées ne ſe contenteroient pas des émotions paſſagères qu'elle donne ; tandis qu'elles ſuffiſent à un Peuple qui comme

nous n'a que des ſenſations ?, & une imagination mobile.

DIRA-T-ON ce que des Critiques de mauvaiſe foi répètent depuis vingt ans juſqu'à la ſatiété ; que la Philoſophie a éteint l'imagination & deſſéché la ſenſibilité ? Mais à qui perſuadera-t-on cet étrange paradoxe ? aux Jeunes-Gens qui adoptent tout ſans réfléchir, & dont ce Syſtême favoriſe l'ignorance pareſſeuſe ; aux Fanatiques, qui intéreſſés à perpétuer les vieilles erreurs du genre humain, s'irritent des efforts de la Raiſon ; aux fauteurs du Deſpotiſme, qui ſavent très-bien que l'ignorance affermit l'eſclavage. Mais l'homme équitable publie hautement que plus il s'eſt éclairé, & plus ſon imagination s'eſt étendue, parce qu'il a eu plus d'idées à combiner, plus de rapports à ſaiſir ; il publie que l'étude de la Nature, la connoiſſance des droits & des devoirs de l'Homme ont augmenté en lui la haine pour l'injuſtice & l'amour de la vertu. L'exemple ſeul de M. de Voltaire ſuffiroit pour prouver que la Philoſophie ne nuit point à la Poéſie. Si l'on m'objecte que ce Siècle a vu des Poëtes Philoſophes privés du double avantage dont il eſt ici queſtion, je répondrai que la Nature le leur avoit refuſé en les créant. L'imagination & la ſenſibilité ſont un feu qui ſe montre par-tout où il réſide. D'où je conclus

que s'il ne ſe fait point ſentir dans un Ouvrage, c'eſt qu'il n'a jamais exiſté dans l'Auteur.

Où trouver donc la cauſe du dégoût de la Nation pour les vers ? Oſons-le dire ; dans nos vers eux-mêmes, qui ne préſentent qu'un arrangement harmonieux de mots preſque toujours vides de choſes. Lorſque nous étions moins éclairés, ce mérite pouvoit ſuffire ; les Poëtes étoient au niveau de leur Siècle : mais depuis que les Sciences nous ſont devenus preſque familières,

Un Lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.

Eh quoi ! nous vivons entourés des riches découvertes que les Naturaliſtes, les Phyſiciens, les Chymiſtes, les Aſtronomes ont faites & font tous les jours ; & notre Poéſie reſte indigente ! & nous avons le ſot orgueil de nous plaindre du peu d'eſtime qu'on fait de notre pauvreté (*) ! Ou conſentons à n'a-

[*] " Tout eſt changé, les Dieux, la Nature, la politique, les mœurs, les manières : tant de changemens n'en produiront-ils pas dans nos ouvrages ? Si Homère vivoit préſentement, il feroit des Poëmes admirables, accommodés au ſiècle où il écriroit ". Ainſi St. Evremond parloit, il y a cent ans. Combien plus ſeroit-il autoriſé aujourd'hui à tenir ce langage !

voir d'autre Poéſie que celle du Théâtre, qui ne peut être jamais la Poéſie proprement dite, & à qui les progrès des Sciences ſont indifférens ; ou ſongeons à mettre en œuvre les tréſors que le génie de l'obſervation a recueillis dans l'étude de la Nature Phyſique. Je vois tout-à-la-fois dans ces emprunts & l'agrément & l'utilité.

Le ſeul récit des merveilles de la Nature intéreſſe tous les Hommes. Il excite facilement leur admiration par la nouveauté, la majeſté, la ſimplicité des objets qu'il préſente. Que la Poéſie les embelliſſe de ſon coloris, & l'admiration ſe change en enthouſiaſme. D'ailleurs, ſi les vers vivent d'images, les Poëmes doivent vivre de deſcriptions. On exige à la vérité qu'elles ſoient variées, tantôt ſombres ou riantes, tantôt douces ou ſublimes. Eh ! qui ne voit que la Nature eſt une ſource inépuiſable de pareilles beautés ? Si le nom d'Homère vit depuis trois mille ans, s'il n'eſt prononcé qu'avec reſpect, c'eſt que les ouvrages de ce rare Génie ſont le dépôt de toutes les connoiſſances réunies de ſon ſiècle, & comme une vaſte galerie, où l'art du Peintre a mêlé adroitement le Payſage à l'Hiſtoire. Pourquoi nos Poëtes, au lieu de ſe jetter en foule dans la carrière dramatique, aujourd'hui plus difficile par le nombre de Chefs-d'œuvres qu'elle a pro-

duits, ne reſſuſcitent-ils point, parmi nous, les ARATUS, les EMPÉDOCLE, les EUDOXE (*) &c? Ils recueilleroient d'autant plus de gloire, qu'ils marcheroient par des routes inconnues à la Poéſie Françaiſe, & où le Génie des Sciences les attend pour leur confier le ſoin de célébrer & rendre populaires les découvertes releguées encore parmi les Savans. L'eſpoir que je conçois de ce nouvel emploi de la Poéſie n'eſt point chimérique. Nous avons vu l'accueil favorable que l'on a fait au Poëme de LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE. Pourquoi cette eſpèce de ſuccès atteſté par cinq ou ſix éditions? Faut-il l'attribuer à l'harmonie des vers, à l'élégance du ſtyle, à la beauté des images, à l'enthouſiaſme du Poëte? Non; mais au ſujet du Poëme, qui ſeul a fait adopter cet ouvrage, tout barbare qu'il eſt, dans les Collèges où

[*] Le premier de ces trois Poëtes Grecs naquit en Cilicie environ la CXXIV Olympiade, & écrivit ſur l'Aſtronomie; le ſecond, né à Agrigente en Sicile, environ la LXXXIV Olympiade, fut Diſciple de Pythagore: il compoſa un Poëme ſur les Animaux, au rapport d'ELIEN, & un autre ſur les Elémens. Enfin Eudoxe, dont Gnyde fut la Patrie, & qui eut pour Maître Platon, écrivit en vers ſur les phénomènes de l'Aſtronomie, avant Aratus. Il voyagea en Egypte, & en rapporta dans la Grèce la théorie du mouvement des Planètes qu'on avoit ignorée juſqu'à lui.

l'on veut donner à l'enfance quelque teinture d'Hiſtoire Naturelle. C'eſt ainſi que la Langue des Dieux, ramenée à la nobleſſe de ſon origine, ſerviroit à inſtruire les Hommes.

JE l'ai dit ailleurs : les Poëtes devroient être nos premiers Inſtituteurs. Mais combien peu en avons nous qui ſoient dignes de ce titre ! Les uns, comme Corneille, Racine, &c. n'ont fait parler que les paſſions ; & ce langage eſt, ou inintelligible, ou dangereux à l'enfance : les autres, tels que Boileau, J. B. Rouſſeau n'ont traité que des ſujets trop au-deſſus du premier âge de la raiſon. Il en eſt de leurs ouvrages, comme des Fables de La Fontaine ; il faut être à demi-formé pour commencer à profiter de leur Morale. Les ſeules Poéſies, que je voudrois voir dans les mains des enfans, devroient être ou des Idylles, dont les Acteurs enfans eux-mêmes développeroient, dans une action touchante & avec un langage naïf, les premiers ſentimens de la Nature, la pitié pour l'indigence, l'amour fraternel, le reſpect filial (*) ; ou des

[*] M. Berquin, dont l'ame douce & tendre s'eſt fait connoître par des Idylles & des Romances, où reſpirent la grace, l'harmonie & la naïveté, travaille maintenant à un nouveau Recueil d'Idylles dans le genre que je propoſe. Cet aimable Poëte eſt bien propre à donner les premières leçons de la vertu, & à les faire aimer.

Poëmes, qui quoique d'un ton plus élevé, ne feroient point au-deſſus de leur intelligence, parce qu'il les entretiendroient des objets qui ſont ſans ceſſe ſous leurs yeux. On meubleroit ainſi leurs têtes non de mots, comme on l'a pratiqué juſqu'à ce jour, mais de faits qui ſont la ſeule ſcience véritable. De pareils ouvrages nous accoutumeroient encore inſenſiblement à concevoir des idées plus juſtes de la gloire. Ce ne ſeroit plus les Conquérans, ces deſtructeurs barbares du bonheur des Nations, qui ſeroient célébrés. Les premiers noms que nous apprendrions à prononcer, ſeroient ceux des Bienfaiteurs de l'Humanité, des Inventeurs des choſes utiles; & ces premières impreſſions feroient germer ſans doute un jour, dans le plus grand nombre, le deſir de mériter une gloire auſſi pure. C'eſt ce qui faiſoit dire à Sénéque, avec autant de raiſon que de ſublimité (*): « Que l'Homme eſt une choſe mépriſable, s'il ne s'élève au-deſſus des choſes

[*] O quam contempta res eſt Homo, niſi ſupra humana ſe erexerit... cum petit altum, & in interiorem naturæ ſinum venit, tunc juvat inter ſidera ipſa vagantem divitum pavimenta ridere, & totam cum auro ſuo terram... Nec poteſt ante contemnere porticus, & lacunaria ebore fulgentia, & tonſiles ſilvas, & derivata in domos flumina, quam totum circumeat mundum; & terrarum orbem ſuperne deſpiciens anguſtum, ſibi ipſe ait: hoc eſt illud punctum

humaines.

humaines ! Mais s'il s'élance dans les Cieux (je me ſers de la traduction de M. de LA GRANGE), & pénètre les replis les plus ſecrets de la Nature, alors du haut de la voûte étoilée, il ſe mocque des lambris de l'opulence, & de la terre entière avec ſon or... On n'eſt en droit de mépriſer les Portiques des riches, ces Plafonds éclatans d'ivoire, ces Forêts taillées en jardins, ces Fleuves détournés dans des maiſons particulières, qu'après avoir fait le tour de la Nature entière. Lorſque le Sage laiſſe tomber d'en haut un regard ſur la terre, ſur cette maſſe chétive... il ſe dit à lui-même : Voilà donc le point que tant de Nations ſe diſputent avec le fer & la flamme ! que l'Homme eſt riſible avec

quod inter tot gentes ferro & igni dividitur ? O quam ridiculi ſunt mortalium termini ! Ultra Iſtrum Dacus non exeat; Strymo Thracas includat; Parthis obſtet Euphrates; Danubius Sarmatica & Romana diſterminet; Rhenus Germaniæ modum faciat; Pyrenæus medium inter Gallias & Hiſpanias jugum extollat : inter Ægyptum & Æthiopias arenarum inculta vaſtitas jaceat... cum te in illa verè magna ſuſtuleris; quotiens videbis exercitus ſubtectis ire verillis.., libebit dicere :

It nigrum campis agmen.

Formicarum iſte diſcurſus eſt in anguſto laborantium. (Lib. 1. Senecæ natur. quæſt. in procem.)

ſes frontières & ſes limites ! le Dace ne fran
pas l'Iſter ; le Thrace ſera renfermé par le Strym
l'Euphrate ſervira de barrière aux Parthes ; le
nube coulera entre les États du Sarmate & des
mains ; les Pyrénées éléveront leurs ſommets en
l'Eſpagne & la Gaule, des Landes immenſes s
tendront entre l'Egypte & l'Ethyopie. . . Quand vo
aurez acquis ces connoiſſances vraiment ſublimes, vou
ne pourrez voir une armée ſuivre les drapeaux flottans..
ſans vous écrier avec Virgile : UN BATAILLON TOUT
NOIR SE RÉPAND DANS LES CHAMPS. Tous ces grands
mouvemens ſont des excurſions de Fourmis qui ſe
trouvent trop à l'étroit ».

P. 20. L'harmonieux Roſeau par ſept bouches ſoupire,

ON ſait que la flûte des Anciens étoit compoſée de ſept tuyaux, & que PAN, ſelon la Fable, la forma des roſeaux auxquels SYRINX avoit été changée. Quelques Savans ont penſé que le Dieu Pan, étant pour les Anciens l'emblême du Soleil, ceux-ci, en attribuant à ce Dieu l'invention de la flûte à ſept tuyaux, avoient voulu déſigner l'harmonie des ſept planètes auxquelles le Soleil préſide ; du reſte MACROBE liv. I. c. 22 des SATURNALES, nous dit expreſſément que le Soleil étoit adoré ſous le nom de Pan. « Ce Dieu, dit-il, n'eſt pas

ſimplement le Dieu des forêts, il eſt le maître de la ſubſtance univerſelle des êtres... C'eſt pourquoi les Arcadiens l'ont regardé comme le Soleil » Il eſt vrai que les cornes qu'on donnoit à ce Dieu ſemblent au premier coup d'œil n'avoir aucun rapport avec le Soleil : mais qu'on obſerve que pour déſigner les rayons de lumière qui couronnoient la tête de Moïſe, nous peignons avec des cornes le Légiſlateur des Juifs ; & l'on reconnoîtra dans cette parure de Pan le ſymbole des rayons du Soleil.

P. [illegible]. Et le Poiſſon de Tyr rougit l'habit des Rois.

LES Anciens donnoient indifféremment à ce Poiſſon les noms de BUCCINUM, de MUREX & de PURPURA, quoique ce ſoient trois familles de coquillages bien diſtinguées par les Conchyologiſtes : mais comme toutes les trois ont également un réſervoir propre à donner la teinture de pourpre, il a été permis de les confondre, & de n'en faire qu'une ſeule eſpèce. Le réſervoir d'une ligne de largeur, ſur deux ou trois de longueur, s'étend en ſerpentant depuis la tête de l'animal juſqu'à ſa queue. On conçoit aiſément que cette veine ne contenant qu'une goutte de liqueur colorante, la pourpre devoit être plus chère que l'or, puiſqu'elle étoit plus rare ; une livre de cette liqueur valoit à Rome, du

tems de Pline, cinq cens francs de notre monnoie. De plus, nul autre que l'Empereur ne pouvoit s'en ſervir pour écrire, ſans ſe rendre coupable du crime de Lèze-Majeſté ; attendu que l'Empereur lui-même ne s'en ſervoit que pour ſigner les Édits.

Le Journal des Savans de l'année 1686, rapporte que ſi on ouvre le petit réſervoir de notre Buccinum, & qu'on le gratte pour en avoir la liqueur, le linge ou la ſoie qui en aura été imbibé ſera teint d'abord d'une couleur jaunâtre ; mais que la même étoffe expoſée aux rayons modérés du Soleil du matin paſſe inſenſiblement par pluſieurs couleurs. Le jaune devenu verdâtre ſe transforme en citron ; au citron ſuccède une couleur verte plus vive : ce verd devient très-foncé ; il paſſe au violet, & arrive enfin à la belle couleur pourpre.

P. 21. C'eſt par toi qu'affranchi du pouvoir de la terre,
Le Roi brillant du jour n'eſt plus ſon tributaire ;
Il remonte par toi ſur ſon trône uſurpé.

Les erreurs les plus longues & les plus ridicules ſont celles qui naiſſent de l'amour-propre. N'eſt-il pas riſible en effet de voir l'Homme perſuadé que tout a été fait pour lui ? Cette folie auſſi ancienne que l'Eſpèce humaine, parce que l'amour-propre eſt

né avec elle, lui fit croire que la Terre immobile étoit le centre des mouvemens céleſtes. En vain quelques Philoſophes (*) avoient-ils ſoutenu que la Terre rouloit dans l'eſpace, ſans qu'elle s'en doutât; que c'étoit elle qui ſe levoit & ſe couchoit relativement au Soleil; en vain étoit-il facile de ſe convaincre par l'obſervation que Mercure & Vénus ne ſe meuvent point périodiquement au tour de la Terre; l'inſenſé PTOLOMÉE parut à Alexandrie l'an 130 de J. C. & plus ſoigneux de recueillir les vieilles erreurs, que le peu de vérités répandues ou ſoupçonnées juſqu'à lui, il propoſa, non le ſyſtême du Ciel, mais celui de ſon imagination. La Terre, dit-il, immobile au centre du Monde, voit ſe mouvoir au-tour d'elle d'Occident en Orient la Lune en un mois, Mercure en trois, Vénus en huit, le Soleil en un an, Jupiter en douze & Saturne en trente. L'orgueil adopta facilement un ſyſtême que l'orgueil avoit imaginé. On trouva auſſi doux de penſer que le Ciel étoit fait pour la Terre, qu'il étoit doux de croire que ſur la Terre tout étoit fait pour l'Homme. Telle fut l'opinion générale pendant qua-

(*) Pertinebit hoc excuſſiſe, ut ſciamus, utrùm mundus, terrâ ſtante, circumeat, an mundo ſtante terra vertatur. Fuerunt enim qui dicerent nos eſſe, quos rerum natura neſcientes ferat, nec cœli motu fieri ortus & occaſus, ſed ipſos oriri & occidere. (Senec. natural. quæſt. L. VII. C. 11.)

torze siècles. Mais enfin en 1530, Nicolas Copernic, né à Thorn, dans la Prusse Royale, rendit au Soleil la place dont on l'avoit dépouillé, pour la donner à la Terre. Cet astre fut le centre des planètes, & s'il continua à tourner, ce ne fut plus que sur lui-même, tandis que les six globes principaux, echauffés & éclairés de ses rayons, se meuvent au-tour de lui, chacun d'un mouvement particulier, mais dans le même plan, & dans des orbites circulaires. Environ quatre-vingts ans après Copernic, l'Europe savante vit paroître Kepler, qui en ne proposant que deux Loix, mérita le nom de Père de l'Astronomie moderne. Il démontra la vérité du système de Copernic. Newton à son tour, venu après eux, l'a établi sur une base inébranlable, parce qu'il a pénétré plus avant dans les secrets de la Nature.

P. 21. D'un aiman conducteur l'acier enveloppé, &c.

Comme pour aimanter une aiguille de fer ou d'acier, il a suffi de la faire toucher à une pierre d'Aiman, il est aisé d'en conclure qu'il est sorti de cette pierre des corpuscules magnétiques, qui en pénétrant tous les pores de l'aiguille lui ont communiqué les principales propriétés de l'Aiman. De ces propriétés qui sont au nombre de cinq, il

en eſt une qui a changé le ſyſtême politique de notre globe, depuis qu'elle nous eſt connue. On voit qu'il s'agit de la propriété qu'a l'Aiman de ſe tourner vers les pôles du monde. Mais quand & par qui l'Europe a-t-elle connu la Bouſſole, qui n'eſt qu'une aiguille aimantée ſuſpendue dans une boîte ſur un pivot, autour duquel ſont marqués les trente-deux vents ? nous n'avons rien de ſatisfaiſant à répondre. Voici ſeulement ce qui m'a paru de plus vraiſemblable dans tout ce que j'ai lu ſur ces deux queſtions.

« Les ſucceſſeurs de GENGIS-KAN, vainqueur de l'Aſie, ſe jettèrent ſur l'Europe, & menacèrent de l'envahir. La Ruſſie entière avoit ployé ſous leurs armes, & la Hongrie voyoit dans ſes plaines les drapeaux de ces Barbares. Les Papes effrayés députèrent vers eux quelques Moines pour détourner l'orage. Ces Ambaſſadeurs ſinguliers allèrent juſqu'à la capitale des Tartares, voiſins de la Chine. La Chine étoit dès-lors célèbre par ſes lumières. L'Empereur des Tartares voulut ſe donner le plaiſir de faire diſputer les Savans de l'Europe avec les Sages de l'Aſie. Les Moines & les Philoſophes eurent de grandes conférences. Sans doute elles ne roulèrent pas toutes ſur la Religion ; & les Arts de la Chine excitèrent la curioſité. On peut conjecturer que la

Bouſſole fut un des premiers dont les Lettrés ſe vantèrent, & que les Moines de retour en firent part à leur Patrie. L'Italie eſt donc la première qui l'ait miſe en uſage, & la Fleur-de-Lys prouve que les Navigateurs, à qui elle fut d'abord communiquée, étoient de cette partie de l'Italie qui obéiſſoit au Sang de nos Rois. » (CONSIDÉRATIONS SUR LES ARTS).

Quand à la propriété d'attirer le fer, c'eſt le hazard, ſelon Pline, qui la fit reconnoître dans l'Aiman. Un Berger du Mont Ida, nommé MAGNÈS, ayant enfoncé dans la terre ſon bâton armé d'une pointe de fer, le ſentit attaché. Frappé d'étonnement, il creuſe la terre au-tour du bâton, & il le trouve retenu par un excellent Aiman. Ce récit a tout l'air d'une fable : on aimera mieux croire que le nom latin de l'Aiman, MAGNÈS, eſt dérivé du nom de MAGNÉTIE, Ville de Lydie, ſituée au pié du Mont Sypile, où l'Aiman ſe rencontre en abondance.

P. 21. De la Tempête alors je vois le Cap franchi, &c.

» Sous le regne de JEAN II, Prince éclairé, qui le premier rendit Lisbonne un Port franc, & fit faire une application nouvelle de l'Aſtronomie à la Navigation, des Portuguais qu'il avoit envoyés, dou-

blèrent le Cap qui eſt à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le CAP DES TEMPÊTES; Mais le Prince, qui prévoyoit le paſſage aux Indes, le nomma CAP DE BONNE ESPÉRANCE. (HIST. PHILOS. DES DEUX INDES.) ».

Le premier nom cependant avoit été juſtement appliqué. Il ſemble que cet endroit de l'Océan ſoit le rendez-vous des orages les plus terribles. Il eſt fameux ſur-tout par un nuage qui ne paroît d'abord dans le Ciel que comme une petite tache ronde; les Matelots l'appellent œil de Bœuf: il ſe forme lentement & ſans aucune agitation ſenſible dans l'air; puis tout-à-coup il lance la tempête, qui ne manque jamais d'engloutir les vaiſſeaux dont la voile eſt déployée.

P. 21&22. La terre ſous le Pôle à tes yeux étendue,
Sur un axe moins long tourne enfin ſuſpendue.

L'applatiſſement de la Terre vers les Pôles eſt une vérité que NEWTON CONNUT SANS SORTIR DE CHEZ LUI, dit M. DE VOLTAIRE, en parlant des Académiciens envoyés par le Gouvernement pour aller meſurer la Terre vers le Pôle & ſous l'Equateur. Les obſervations faites à Tornéo & au Pérou démontrèrent que la Terre eſt un Sphéroïde, ce qu'un Jéſuite avoit

soupçonné quatorze ans avant Newton, qui peut-être lui est redevable de cette découverte. Le Pere DE CHALLES, c'est le nom du Savant Religieux, après avoir parlé dans son MONDE MATHÉMATIQUE de quelques expériences qui se contredisent, ajoute». CETTE DIFFÉRENCE D'OBSERVATIONS A FAIT SOUPÇONNER QUE LA TERRE N'EST POINT PARFAITEMENT SPHÉRIQUE, MAIS PLUTÔT UN SPHÉROÏDE ELLYPTIQUE, EN SORTE QU'ELLE FORME UN CERCLE MOINS GRAND VERS LES PÔLES; MAIS POUR LE CROIRE, IL FAUDROIT UN GRAND NOMBRE D'OBSERVATIONS. Cette anecdote est une nouvelle preuve de ce qu'on a dit si souvent, qu'une idée dans les Sciences comme dans la Littérature, appartient, non à celui qui le premier l'a conçue; mais à l'homme de génie qui le premier sait la mettre en œuvre.

P. 22. Hypparque, Pythéas, Conon, Tymocharys, &c.

HYPARQUE, de Nice, en Bithynie, fut le premier des Astronomes de son siècle. Il florissoit vers la CLIV Olympiade. Il nous reste de lui trois Livres d'éclaircissemens sur les Phénomènes d'Aratus & d'Eudoxe, traduits en Français par le Père PÉTAU. Il composa aussi un Livre sur le Mois Lunaire, & un autre sur les Étoiles Fixes.

» Pythéas, Astronome & Géographe célèbre, fut de Marseille, cette Ville alors Républicaine, fondée par les Phocéens, 500 ans avant J. C. On est incertain sur le tems où vivoit Pythéas; mais il semble que le plus grand nombre des Auteurs concourt à le faire contemporain d'Alexandre. Pythéas est un des plus anciens Voyageurs qui se soient avancés vers le Pôle Boréal.... Il alla jusqu'en Islande. Il prouve qu'il y a réellement pénétré, en racontant un Phénomène qu'il ne pouvoit deviner, qui est que le jour du Solstice d'Été, le Soleil ne fait que toucher à l'horizon, & recommence à s'élever aussi-tôt... Pythéas étoit observateur. Il a remarqué qu'il n'y avoit point d'Etoiles près du Pôle; & en effet, de son tems, il n'y en avoit point. L'observation qui l'a rendu le plus fameux, surtout depuis la contestation élevée parmi les Astronomes modernes, sur la diminution de l'Obliquité de l'Ecliptique, est celle de la hauteur méridienne du Soleil au Solstice d'Été. Pythéas, en se servant d'un Gnomon fort élevé, trouva que la longueur de l'ombre, au tems du Solstice d'Été, avoit, à l'égard de la hauteur du Gnomon, la même proportion à Marseille qu'a Byzance (M. Bailly, Hist. de l'Astron.)

Conon étoit de Samos: c'est lui qui plaça sa

rang des Aſtres la Chevelure de BÉRÉNICE, fille de PTOLOMÉE PHILADELPHE, & femme de PTOLOMÉE EVERGÈTE, auprès duquel il étoit en faveur. Sénèque nous apprend qu'il avoit recueilli les Eclipſes de Soleil obſervées par les Egyptiens. C'eſt le même Aſtronome dont parle Virgile dans une de ſes Eglogues.

Quand aux ZOROASTRES, il paroît démontré qu'il y en a eu deux en Orient. Le premier, dit-on, fut l'inventeur de l'Aſtronomie, dans la Chaldée. Les anciens Perſans, ſelon HERBELOT, veulent tous qu'il ſoit plus ancien que Moyſe; & les Mages, ſectateurs de ce premier Légiſlateur, vont juſqu'à prétendre qu'il eſt le même qu'Abraham; auſſi l'appellent-ils IBRAHIM-ZERDUSETH, c'eſt-à-dire, ABRAHAM, L'AMI DU FEU. Les Savans toutefois ne ſont d'accord, ni ſur ſa Patrie, ni ſur le tems où il a vécu; à moins qu'on ne veuille croire, avec M. Bailly, qu'EVÉCHOUS, le premier Roi de Babylone, y amena avec lui Zoroaſtre, & qu'une foule de traditions concourent à placer Evéchous vers l'an 2459. Le ſecond Zoroaſtre fut le reſtaurateur de la Religion des Mages, & parut 589 ans avant J. C.

Cette liſte d'Hommes célèbres dans l'Antiquité par leurs connoiſſances aſtronomiques, liſte qu'on pour-

roit groſſir des noms de THALÈS, d'EPIGÈNE LE RHODIEN, d'EUCTÉMON, de DOSITHÉE, de MÉTON, &c. &c. s'éclipſe avec toute ſa gloire devant celle des ſeuls KEPLER, HUYGHENS, GALILÉE, CASSINI & HALLEY. Ils ſemblent avoir étendu l'eſpace des Cieux, ſoit en y multipliant les aſtres, comme Galilée qui découvrit quatre Satellites à Jupiter, ſoit en fixant la diſtance d'eux au Soleil & du Soleil à la Terre, ſoit en calculant les Ellypſes immenſes des Comètes, &c. C'eſt lorſqu'on ſe rappelle ces ſublimes & hardies découvertes que le génie de l'Homme frappe d'étonnement, & qu'on peut ſe dire, peut-être ſans trop de préſomption, que rien avec le tems ne lui ſera impoſſible.

P. 22. Le tonnerre captif vient mourir en ſilence.

Il eſt inutile de dire ici ce que perſonne n'ignore, que la plus belle découverte de la Phyſique moderne, ce ſiècle la doit à M. FRANKLIN. Cet illuſtre Américain, dont le génie égale les vertus, avoit ſoupçonné que la matière fulminante étoit la même que la matière électrique. Il chercha donc à prouver cette identité par l'expérience. L'expérience l'a confirmée; le tonnerre eſt devenu, pour ainſi dire, l'eſclave de l'Homme, qui à l'aide des barres & des fils électriques le fait deſcendre des nues, pour l'éteindre par-tout où il veut, ſur la Terre.

P. 22. Le ſable, à la Fougère en de brûlans fourneaux,
Se mêle, &c.

« La vitrification, dit M. Macquer, eſt une des plus belles, des plus curieuſes & des plus importantes opérations de la Chymie. Le produit de cette opération eſt le verre, matiére qui, lorſqu'elle eſt bien faite, réunit à une très-grande dureté la netteté & la tranſparence la plus parfaite. Ces qualités principales & eſſentielles du verre, le rendent d'une utilité infiniment étendue. On peut lui donner toutes les formes imaginables. C'eſt la propriété qu'il a de tranſmettre les rayons de la lumière en les réfractant, ou de les réfléchir exactement, lorſqu'il eſt bien étamé & travaillé, qui a donné les moyens de conſtruire les miroirs, les lunettes, les téleſcopes & les microſcopes, les verres optiques de toute eſpèce, de décompoſer, de détourner, de raſſembler la lumière; en un mot, de produire tous les miracles de la Dioptrique & de la Catoptrique. Si l'on ajoute à ces admirables propriétés du verre, celle d'imiter preſque parfaitement les productions les plus brillantes de la Nature, telles que les Diamans & les pierreries colorées, opaques ou tranſparentes, on reconnoîtra, ſans doute, facilement que le verre parfait, ou le criſtal factice eſt une des plus belles & des plus admirables productions de l'induſtrie humaine ».

Le verre a d'autant plus de dureté & de transparence, qu'il eſt entré dans ſa compoſition plus de terre vitrifiable, c'eſt-à-dire, plus de terre ſimple & élémentaire. Mais cette terre ſeule eſt difficile à fondre; l'art même n'a pu juſqu'à préſent arriver à ce ſuccès, parce qu'il n'a pas trouvé un dégré de chaleur aſſez fort pour la mettre en fuſion; il a donc fallu quêter des ſubſtances étrangères propres à la vitrifier, lorſqu'elles y ſont intimement incorporées. On les appelle FONDANS, Or la cendre de Fougère fut un des premiers fondans que la Chymie trouva. Amalgamée au ſable, aux cailloux, elle nous donne encore le beau verre de Florence.

P. 23. Il ſaura quel pouvoir au liquide ſéjour
Enlève & rend deux fois dans la même journée
L'onde tantôt captive & tantôt déchaînée.

C'eſt ici ſans doute le phénomène le plus curieux que la Mer préſente à nos recherches. Il a exercé dans tous les ſiècles le génie des Savans; & s'il faut en croire quelques Hiſtoriens, Ariſtote confus de n'avoir pu deviner la cauſe de ce mouvement alternatif des eaux, ſe jetta de déſeſpoir dans la partie de la Mer Méditerranée, appellée l'Eu-

ripe (*), nous voyons dans le second livre de Pline que les Anciens avoient remarqué qu'entre le lever & le coucher, le cours & le décours de la Lune, & l'élévation & l'abbaissement journalier & équinoctial de la Mer, il se trouvoit une connection étroite & constante. Cette observation avoit fait croire à Pythéas que la Lune seule étoit la cause du Flux & Reflux. Héraclite, au rapport de Plutarque, ne l'attribua qu'au Soleil. Newton est venu enfin, & il a pensé que l'Astre du jour & de la nuit concouroient l'un & l'autre, par les forces de l'attraction à ébranler la masse entière de l'Océan; mais ces forces, dit-il, sont inégales: le Soleil n'élève les eaux que de deux piés, tandis

(*) Pomponius Mela, De situ Orbis Lib. 2. Strabon, Geograph. Lib. 1. & Cicéron, De Nat. Deor. Lib. 1. nous assurent que ce bras de mer, situé entre l'Achaie & l'Isle de Négrepont, éprouve le flux & reflux sept fois par jour. Les Observateurs Modernes, loin de démentir ce témoignage, nous apprennent qu'il n'est pas rare de voir l'Euripe monter & s'abbaisser douze & quatorze fois par jour. Il est vrai que ce flux & celui de l'Océan ont une cause différente; les Marins attribuent l'ébranlement des eaux de l'Euripe 1°. aux vents innombrables qui parcourent ce bras de mer; 2°. aux eaux qui, par des canaux souterreins, s'y déchargent avec autant d'impétuosité que d'abondance; 3°. enfin, à de nombreux courans, non moins impétueux.

que la Lune les porte à la hauteur de dix. Les calculs de ce grand-homme, bien fait ſans doute pour commander à l'opinion générale, ſont aſſez univerſellement adoptés; les Bernouilly, les Euler, les Buffon, &c. ont ajouté de nouvelles recherches aux idées du Philoſophe Anglois. Mais tous les eſprits ne ſont pas également dociles, ou ſi l'on veut, également propres à s'avancer vers la vérité. Quoi qu'il en ſoit, le ſyſtême de Newton eſt combattu, & les objections ſont aſſez fortes pour qu'il ſoit permis de dire que la cauſe du phénomène n'eſt peut-être pas encore découverte.

P. 23. Comment des vaſtes eaux s'eſt formé le baſſin;
Et les monts dont la Terre a hériſſé ſon ſein; &c.

Sur toutes les queſtions inſérées dans ces deux vers, & dans les douze ſuivans, nous n'avons encore que des notions peu certaines; parce qu'au lieu de recueillir des faits, on a voulu bâtir des ſyſtêmes. Mais aujourd'hui que le goût de la vraie ſcience eſt plus répandu, & que l'eſprit général eſt celui de l'obſervation, ce n'eſt pas une témérité de croire que l'Homme, en continuant à marcher dans la route de l'expérience, parviendra à lever un jour la plus grande partie du voile qui couvre la Nature. Si c'eſt une préſomption, de

moins eſt-elle plus philoſophique, que la timidité de ceux qui veulent ſans ceſſe arrêter l'eſſor de l'Homme. On ne fait rien de grand ſans un peu d'audace. L'erreur même dans les ſciences conduit ſouvent à la vérité. C'eſt aux folies des Alchymiſtes, à leur ridicule prétention de compoſer le plus pur des métaux, que nous devons un nombre infini de vérités importantes; s'ils n'ont pu trouver ce qu'ils cherchoient, ils ont trouvé ce qu'ils ne cherchoient pas.

LES MOIS

DE L'AUTOMNE.

OCTOBRE.

CHANT HUITIEME.

Battez, bruyans tambours, battez de rive en rive.
Il paroît, c'eſt lui-même; il avance, il arrive :
Oui, c'eſt lui. Je le vois ſur les monts d'alentour :
Battez, & de Bacchus annoncez le retour.

Eveillez-vous, Buveurs, hâtez-vous; le tems preſſe.
Hâtez-vous; du ſommeil ſecouez la pareſſe.
Aux ſcènes de plaiſir qui renaiſſent pour vous,
Moi, Prêtre de Bacchus, je vous invite tous.
Marchons : mais écartez de nos fêtes myſtiques
Ces Lycurgues nouveaux, ces Thraces fanatiques,
D'une ſainte liqueur profanes ennemis;
Ecartons-les. Vous ſeuls, ô mes vrais amis!

Vous, dignes d'aſſiſter à nos ſacrés myſtères,
Sortez à flots nombreux de vos toîts ſolitaires.
Courons, & de l'Iſter au Tâge répandus,
Aſſiégeons les Raiſins au côteau ſuſpendus.
Redoublons du Français la brillante allégreſſe;
Faiſons pour un moment oublier à la Grèce
Le poids honteux des fers dont gémit ſa beauté;
Que le grave Eſpagnol déride ſa fierté;
A ſa longue pareſſe arrachons l'Auzonie;
Echauffons, égayons la froide Pannonie;
Et que de flots de vin tous les Suiſſes trempés
Danſent ſur le ſommet de leurs rocs eſcarpés.

Dieux, quel riant tableau! Mille bandes légères,
Les folâtres paſteurs, les joyeuſes bergères,
Les mères, les époux, les vieillards, les enfans,
Rempliſſent les chemins de leurs cris triomphans.
Déjà s'offre aux regards de cette agile armée
Le rempart épineux dont la Vigne eſt fermée.
Avide des tréſors dont elle s'enrichit,
Déjà d'un pie léger chacun d'eux le franchit.
Nul Sep n'eſt épargné. Par-tout je vois la grappe

Tomber ſous le tranchant du couteau qui la frappe ;
Je vois deux Vendangeurs de pampre couronnés,
Et du jus des Raiſins goutte à goutte baignés,
Au pié de la colline où la Vigne commence,
Deſcendre ſous le faix d'une corbeille immenſe ;
Je les vois, dans les flancs de vingt tonneaux fumeux,
Faire couler des Seps les eſprits écumeux ;
Et ſur un char, pareil au char qui dans la Grèce
De l'antique Theſpis promenoit l'allégreſſe,
Ranger, en célébrant les louanges du Vin,
Ces tonneaux, où s'apprête un breuvage divin.

Plus loin, règnent les jeux d'une aimable folie.
D'un geſte, d'un bon mot l'un agace Iſmélie,
Puis, ravit en paſſant un baiſer à Phylis :
L'autre écraſe en ſes doigts les grains qu'il a cueillis ;
Et vient furtivement rougir le front d'Aline :
Un rire fou circule autour de la colline,
En éclats s'y prolonge, & ſe mêle aux travaux
Qui doivent d'un Vin pur enrichir nos caveaux.

Cependant le jour fuit ; il ſe hâte d'atteindre

Aux portes d'Occident, où ſes feux vont s'éteindre :
Veſper a déployé ſes humides drapeaux,
Et ſon ſceptre d'ébène appelle le repos.
Des côteaux dépouillés ſoudain quittant la croupe,
Les bruyans Vendangeurs ſe raſſemblent en troupe
Aux deux côtés du char, qui de fleurs eſt voilé,
Et de quatre chevaux ſur deux rangs attellé.
Sous les tonneaux vineux que le pampre décore,
Il s'ébranle : ô Tambours, battez, battez encore!
Il marche ; & mille voix répètent ces chanſons :
» Amis, point de ſoucis ; Amis, buvons, danſons,
» Buvons, & comme nous faiſons boire nos Belles ;
» Le Vin, mieux que l'Amour, dompte les rebelles ;
» Le Vin échauffera la Maîtreſſe & l'Amant ;
» Buvons : qui ne boit pas doit aimer froidement. »

Arrivés au preſſoir, du milieu de la foule
Un couple pétulant s'élance, écraſe, foule
Sous ſes bonds redoublés les grappes en monceaux ;
Le Vin jaillit, écume & fuit à longs ruiſſeaux.
A ces ruiſſeaux pourprés enyvrez-vous enſemble,
O vous tous, que la ſoif près des cuves raſſemble ;

Creuſez vos mains en coupe, & que ſur vos habits
De vos mentons rians le Vin coule en rubis :
D'un bachique repas couronnez la journée.
Les ſoucis, les travaux, les ſueurs de l'année
Vous méritent aſſez ce bonheur d'un moment.

Quoi! la bêche & la ſerpe auront inceſſamment,
De votre Plant tardif châtié la pareſſe !
Quoi! Du feuillage vain, dont le luxe l'oppreſſe,
Par deux fois, tous les ans, vous l'aurez dégagé !
Cent fois vous aurez craint que de grêle chargé,
L'Eté contre vos fruits ne déchaînât l'orage !
Et lorſque la Nature a béni votre ouvrage,
Lorſque de vos labeurs vous diſpenſant le prix,
Elle vous rend les jeux, les feſtins & les ris,
Des jeux & des feſtins un ennemi farouche
Viendra faire expirer les ris ſur votre bouche ;
Vous dira que des Dieux les décrets ſolemnels
Ont condamné la Terre à des pleurs éternels ;
Qu'ils nous font de la joie une ſage défenſe,
Et que leur majeſté de nos plaiſirs s'offenſe !
Tu l'offenſes, toi ſeul, Augure du malheur ;

Oui, toi seul. Le plaisir est une heureuse fleur,
Dont ces Dieux indulgens, que blasphême un faux Sage,
De nos jours épineux ont semé le passage.
De ses parfums en paix respirons les douceurs;
Et laissant contre nous tonner ces noirs censeurs,
Qui, tristement rongés d'un fiel atrabilaire,
Ont fait un Dieu, comme eux & jaloux & colère,
Cessons de redouter leurs funèbres tableaux,
Et tous leurs préjugés, de l'imposture éclos.

Heureux jours, où les Dieux habitoient les campagnes,
Où Pan, Flore & Cérès, Diane & ses Compagnes,
De mensonges riants fascinoient les mortels,
Et voyoient l'allégresse encenser les autels;
Qu'êtes-vous devenus, beaux-jours que je regrette!
Qu'il étoit doux alors d'habiter la retraite
D'une grotte, d'un bois; & dans les champs voisins,
De voir l'or des Epis & l'azur des Raisins!
Alors l'illusion, pour consoler la Terre,
Offroit des Dieux amis à l'homme solitaire,
Des Dieux, qui comme lui, citoyens des hameaux,
Avoient connu long-tems ses plaisirs & ses maux.

Ces

Ces Pins religieux, ces vénérables Hêtres
Etoient l'aſyle aimé des Déités champêtres;
Chacun d'eux, juſqu'au jour marqué par ſon trépas,
D'une aimable Dryade enfermoit les appas:
Elle le défendoit des fureurs de l'orage,
Et pour l'Homme-Berger en nourriſſoit l'ombrage.
Le Raiſin n'étoit pas un fruit inanimé;
C'étoit Bacchus lui-même, en grappe transformé,
Sur la jeune Erigone étendant ſon feuillage.
L'Amant, que trahiſſoit une Amante volage,
Couché languiſſamment ſur un lit de roſeaux,
Contoit ſon infortune à la Nymphe des eaux;
Et le bruïſſement de la vague tremblante
Etoit alors pour lui cette voix conſolante,
Dont l'Amitié fidèle aſſoupit nos douleurs;
Et l'Amant ſoulagé laiſſoit tomber des pleurs.

Rappellerai-je ici quelle adroite impoſture
Sut encor de nos champs ranimer la culture?
Rival du Loup vorace & du Taureau meuglant,
L'Homme, jadis ſans mœurs, ſe repaiſſoit de gland,
Lorſque les ſaintes Loix, créant une Patrie,

Promirent l'abondance à l'active induſtrie.
Dans le flatteur eſpoir de mille biens nouveaux,
L'Homme voua ſes mains à de rudes travaux:
Mais bientôt la fatigue épuiſa ſon courage;
Et regrettant des bois le pareſſeux ombrage,
Sa vigueur négligea de tourmenter ſon champ.
La rouille alloit enfin ronger le ſoc tranchant;
Il fuyoit: tout-à-coup, Père d'heureux menſonges,
De la fable, à ſes yeux, un Sage offrit les ſonges:
Il lui dit que du Ciel les ſublimes moteurs
En avoient, pour les champs, déſerté les hauteurs;
Que Cérès elle-même, aux mortels apparue,
Leur avoit apporté le ſoc de la charrue,
Et que ces grains dorés, nourriciers des humains,
Étoient encor pour eux un préſent de ſes mains.
L'Homme, honteux alors de ſa lâche foibleſſe,
Du ſoc cultivateur admira la nobleſſe;
Et fier de partager la gloire de Cérès,
Peſant ſur la charrue, il creuſa des guérets.

Ah! s'ils vivoient encor ces menſoges utiles,
Sans doute nous verrions nos plaines plus fertiles,

Et l'indigence en pleurs ne les ouvriroit pas !
Mais les champs à nos yeux languiſſent ſans appas :
L'orgueil de notre faſte, outrageant la Nature,
Dédaigne les mortels voués à leur culture.
Que ſerions-nous pourtant, ſi l'eſſaim des beſoins
N'impoſoit à leurs bras un long tribut de ſoins ?
C'eſt lui, qui ſur le ſol de leur étroit domaine
A l'oiſive charrue aujourd'hui les ramène.
Ils placent ſous le joug leurs Taureaux vigoureux ;
Le ſoc brille, rongé par le ſillon poudreux :
Le Semeur y répand d'une égale meſure
Ce froment, que l'Eté doit rendre avec uſure.
Sur les pas du Semeur, la herſe lentement
Rampe, & briſant la glèbe, encouvre le froment.

Hommes laborieux, votre tâche eſt remplie.
Et vous, par qui tout naît, vit & ſe multiplie,
Dieux bons, Dieux paternels ! c'eſt à vous à préſent
De jetter ſur ces grains un regard bienfaiſant.
Ordonnez que l'amas de ces eaux ſuſpendues,
Pour noyer nos ſillons trop de fois répandues,
Ne fonde point ſur eux : mais qu'errant dans les airs,

Il s'épanche en torrents sur des climats déserts ;
Mais qu'une douce ondée abreuve la campagne ;
Mais que d'un jour serein la chaleur l'accompagne ;
Mais que d'un verd naissant le sillon surmonté
De son dos inégal cache la nudité,
Et de loin à nos yeux préfage l'abondance.
Ordonnez aux brouillards que l'Automne condense,
Lorsqu'éteignant les feux de l'Occident vermeil,
La nuit a ramené les heures du sommeil,
Dieux bons ! ordonnez-leur que la terre humectée
Par eux d'un air impur ne soit point infectée.
Souvent dans les brouillards, qui couvrent l'horizon,
Le Scorpion céleste a lancé son poison.
Alors de la Beauté les roses se flétrissent ;
Du jeune-homme pâli les forces dépérissent ;
Et la tombe, sans ceſſe ouverte sous nos pas,
Appelle le vieillard des langueurs au trépas.
Oh ! que de fois alors, la Peste au vol immonde
Pour assouvir l'Enfer a parcouru le Monde !
Hélas ! ils sont encor présens à nos douleurs,
Ces jours rendus fameux par l'excès de malheurs ;
Ces jours, où succombant sous ce monstre homicide,

Des portes de l'Aurore aux colonnes d'Alcide,
Du foyer du Midi juſqu'aux glaces du Nord,
La moitié des humains s'engloutit dans la mort !

Vers les bois, où ſe perd le ſauvage Tartare,
Les flots empoiſonnés que roule le Ténare,
Par un gouffre entr'ouvert le vomirent au jour.
Trop reſſerré bientôt dans cet obſcur ſéjour,
Le monſtre, déployant ſes ailes ténébreuſes,
Vole au Cathay, s'abbat ſur ſes villes nombreuſes,
Les comble de mourans entaſſés ſous des morts ;
Reprend ſon vol ; du Gange atteint les riches bords,
Les transforme en paſſant en vaſte cimetière ;
Du ſuperbe Mogol traverſe la frontière ;
Remplit de ſes poiſons l'Empire des Sophis,
Les murs de Conſtantin, l'Arabie & Memphis ;
Franchit les hauts rochers, d'où le Nil roule & tombe ;
Fléau des Nubiens, les plonge dans la tombe ;
Abbat le Grand-Négus, ſon peuple, ſes enfans ;
Frappe la Côte d'Or, celle des Éléphans ;
Dévaſte le Zaïre, & les forêts ſauvages,
Qui du frère du Nil couronnent les rivages ;

Perce du vieux Atlas les ſommets orageux ;
De cadavres infects couvre ſes rocs nègeux ;
Une ſeconde fois fait expirer Carthage ;
Vole au-delà des mers juſqu'aux ſources du Tage ;
Rend veuves d'habitans ſes antiques Cités ;
Mêle enſemble & l'Ibère & le Maure indomptés ;
Entre eux & le Français quelque tems en balance,
Des monts Pyrénéens ſur les Alpes s'élance ;
Par monceaux, livre en proie à l'avide Pluton
Les lâches deſcendans d'Émile & de Caton ;
De tous ſes Potentats purge la Germanie ;
Des Ducs de la Newa punit la tyrannie ;
Rongé avec leurs troupeaux les Bergers du Lapland,
Brave les feux d'Hécla, parcourt le Groënland,
Touche au Pôle ; & ſoudain retournant ſur ſa trace,
Dévore tout le Nord que l'Océan embraſſe,
S'acharne ſur le Belge, & dans les champs Français,
Par des excès plus grands vient combler ſes excès.

D'abord cédant aux coups de la Parque inhumaine,
Les animaux en foule accrurent ſon domaine.
Le Cerf au pied léger, la Chèvre au crin pendant,

Et le Bœuf pacifique, & le Courſier ardent,
Et la Brebis ſi douce, & le Chien ſi fidèle,
Et le plaintif Oiſeau des Amans le modèle,
De leurs corps infectés couvrirent les chemins.
Le mal plus irrité paſſant juſqu'aux humains,
Bientôt on ne vit plus que de hideux fantômes,
Qui d'un air corrompu reſpirant les atômes,
Se traînoient & tomboient. Leurs yeux ſombres, hagards
Brûloient d'un feu de ſang, lançoient d'affreux regards.
La douceur du ſommeil vainement attendue,
Sur leur corps tout entier une lèpre étendue,
Leurs poûmons tourmentés des accès de la toux,
L'inſatiable ſoif qui les dévoroit tous,
Enfin de mille maux l'exécrable aſſemblage,
N'épargnant ni le rang, ni le ſexe, ni l'âge,
Ni l'innocent Amour, ni la ſainte Amitié,
Bientôt de nos Ayeux eût ravi la moitié.
Ils mouroient. Chaque inſtant voyoit hors des murailles
S'avancer, tout rempli, le char des funérailles.
Nulle voix ne ſuivoit ce mobile tombeau :
Sans parens, ſans amis, ſans prêtre, ſans flambeau,
Solitaire, il marchoit. A ces monceaux livides,

Une fosse profonde ouvroit ses flancs avides ;
Et dans son large sein les cadavres versés
Y tomboient en roulant l'un sur l'autre entassés.
Durant vingt Mois entiers, par ce ravage horrible,
Se signala des Dieux la colère terrible ;
Rien ne fut épargné : l'impureté des airs
Dépeuple tous les lieux, & les change en déserts.

Dans les champs fortunés, que l'Hyerre timide
Enrichit lentement de son tribut humide,
Long-tems aimé des Cieux, un hameau, dans son sein,
De cent Cultivateurs cachoit l'heureux essaim.
Détrompé de la Cour, & honteux de ces brigues
Qui mènent aux honneurs par de viles intrigues,
Philamandre, au milieu des champêtres humains,
Se nourrissoit en paix du travail de ses mains.
D'une fille & d'un fils la vertu florissante
Ornoit de ce Nestor la vieillesse innocente.
Pour lui sur le côteau mûrissoit le Raisin ;
Cinquante Agneaux paissoient l'émail d'un pré voisin ;
Quelques fleurs au Printems lui formoient un parterre ;
Et quand des blonds épis il dépouilloit la Terre,

Quand des flots d'un lait pur écumoient ſous ſes doigts,
Sa richeſſe égaloit la richeſſe des Rois.
Hélas ! Qu'il dura peu le bonheur de ce Sage !
Le fléau deſtructeur vers lui s'ouvre un paſſage,
Emporte ſes troupeaux, & rongeant les mortels,
Frappe l'Homme ſacré qui prioit aux autels :
Puis, du toit ſolitaire, où le Pontife expire,
Sur le peuple des champs il étend ſon empire.
Déjà plus d'une mère a répandu des pleurs ;
Déjà chaque cabane eſt en proie aux douleurs.
Le Vieillard, au milieu des publiques allarmes,
Lui ſeul n'a point encor à répandre des larmes.
Il voit Linda, Sainmaurt du fléau reſpectés.
Pour dérober leurs jours à ſes traits infectés,
Dans le temple déſert le vieillard ſe tranſporte ;
Sur lui, ſur ſes enfans il en ſcelle la porte,
Saiſi d'un ſaint effroi s'avance vers l'autel,
L'embraſſe, s'y proſterne, & s'écrie : « Immortel !
» Des fléaux de la Terre auteur impénétrable,
» Quand déſarmeras-tu ton glaive inexorable ?
» Quoi ! Tu détruis ainſi l'ouvrage de tes mains !
» Ne ſerois-tu donc plus le Père des humains ?

» Ah ! du moins en faveur de nos humbles chaumières,
» Rappelle, Dieu clément, tes bontés coutumières !
» Par cet Autel sacré, d'où l'encens autrefois
» Vers ton trône éternel montoit avec nos voix,
» Par les pleurs, dont souvent j'ai baigné tes portiques,
» Par mes cheveux blanchis dans les travaux rustiques,
» Laisse, laisse ma race au nombre des vivans ;
» Cache-la dans ton temple au souffle impur des vents ;
» Ou s'il doit pénétrer ton auguste demeure,
» Le premier de ma race, ordonne que je meure. »

Il dit. Sous l'épaisseur d'un voile ensanglanté,
Neuf fois l'Astre du jour obscurcit sa clarté,
Et neuf fois de la nuit les ombres lui succèdent :
Lorsqu'enfin succombant aux terreurs qui l'obsèdent,
Philamandre s'endort. De la faveur des Cieux
Un songe le berçoit. Songe fallacieux !
Tout-à-coup un long cri l'éveille. Aux lueurs sombres,
Qu'une lampe mourante épanche dans les ombres,
Il découvre Linda, qui l'œil fixe, égaré
Se traîne, & va tomber sur le marbre sacré.
Il court avec Sainmaurt, il pleure ; & sa tendresse,

Sur ſon ſein palpitant la ſoutient & la preſſe :
Mais repouſſant le bras qui la veut ſecourir,
« Éloignez-vous, mon père, & laiſſez-moi mourir. »
A ces mots, & de ſang & d'écume ſouillée,
Et de ſes derniers pleurs la face encor mouillée,
Linda roidit ſon corps par ſes mains déchiré.
Le vieillard la confie au jeune-homme éploré,
Et ſort pour invoquer une main ſalutaire.

L'Aube pâle guidoit ſa marche ſolitaire.
Il s'avance ; & ſon œil ne voit de toutes parts
Que des reſtes meurtris ſur la pouſſière épars.
De cabane en cabane à grands pas il s'élance,
Et par-tout, du tombeau le ténébreux ſilence
Tout eſt mort. Égaré, pâliſſant de terreur,
Mais adorant encor les Cieux dans leur fureur,
Il retourne éperdu vers la demeure ſainte ;
Des hurlemens affreux en rempliſſoient l'enceinte.
Il appelle ſa fille. O tableau déchirant !
Sa fille eſt expirée, & ſon fils eſt mourant.
« Dieu cruel ! j'avois cru ta vengeance aſſouvie,
» Et de mon fils encor tu m'arraches la vie !

» Achève, prends la mienne. O Sainmaurt, attends-moi!
» Je demandois au Ciel de mourir avant toi;
» Et c'eſt moi, malheureux, qui vois ta dernière heure!
» Mes enfans ne ſont plus; je les perds... Que je meure!»
Attaché ſur ſon fils, il pleuroit; & la Mort
Dans les bras paternels avoit frappé Sainmaurt.
Déjà d'un feu rongeur atteint juſqu'aux viſcères,
Lui-même, il eſt couvert de livides ulcères.
Il ſe relève, il tombe, il meurt en gémiſſant,
Le dernier de ſa race & d'un peuple innocent.

Tous les ans, il eſt vrai, l'Automne moins funeſte
Ne ſouffle point ſur nous les horreurs de la Peſte;
Mais toujours, de brouillards reſſerrant l'horizon,
Il change la campagne en humide priſon;
Jaloux du Roi brillant qui verſe la lumière,
Dépouille ſes rayons de leur chaleur première;
Du ſang & des humeurs trouble en nous les accords;
Enerve notre force allume dans nos corps
Les ardeurs de la fièvre à la ſoif dévorante,
Et livre au noir ciſeau notre vie expirante.

Auſſi le Dieu du Mal, jadis à ſes autels,

En ce Mois ténébreux, voyoit-il les mortels
Humilier leurs fronts, & tout pâles d'allarmes,
L'environner d'encens, de prières, de larmes.
Memphis, croyant alors que ce Dieu redouté
Triomphoit du Soleil, en voiloit la clarté,
Memphis du Roi des airs déploroit la foibleſſe :
« Il languit, diſoit-elle, accablé de vieilleſſe.
» Qui pourra lui prêter un ſalutaire appui !
» Typhon dans ſon courroux s'eſt armé contre lui. »
Fidèles héritiers de ces penſers funèbres,
Les Grecs vouoient ce Mois au démon des ténèbres.
Ils alloient, éclairés de nocturnes flambeaux,
Arroſer de leurs pleurs la cendre des tombeaux,
Et ſous le nom ſacré de fêtes parentales,
Solliciter du Styx les Déités fatales.
Le Capitole enfin, d'Athène imitateur,
Fit regner ſur ce Mois un Dieu dévaſtateur,
Mars, qui des Élémens éternisant la guerre,
Combat les Dieux, amis du bonheur de la Terre.

Cependant aux rigueurs de ces fléaux divers,
Que le perfide Automne épand ſur l'Univers,

Réſigne-toi, mortel ; & foible créature,
Ne vas point d'injuſtice accuſer la Nature.
Elle te répondroit : « Ne m'accuſe de rien.
» Le Mal eſt néceſſaire ; il l'eſt comme le Bien.
» Soumiſe aveuglément à ce double Génie,
» Je cède, & je leur dois ma conſtante harmonie.
» Mais détruis un inſtant l'un de ces deux rivaux,
» Ce que tu crois le Mieux devient l'excès des maux.
» Ecoute ; & que ton cœur, dont la plainte m'outrage,
» Ceſſe d'imaginer un plus parfait ouvrage.
» Ce Vent qui de la Terre entrouvrant la priſon,
» De la Peſte en cent lieux ſouffla le noir poiſon,
» Tu veux l'anéantir, ou du moins ne l'entendre
» Que murmurant à peine en Zéphyr doux & tendre.
» Eh ! Tu ne ſais donc point qu'un plus affreux revers
» S'en va dès ce moment ravager l'Univers ?
» Au lieu de cette Peſte errante & paſſagère,
» Que le Tems emporta ſur ſon aîle légère,
» Par-tout un air infect s'apprête à t'inveſtir.
» Des prés marécageux, où tu vois s'engloutir
» Les végétaux diſſous qui corrompent l'Automne ;
» De ces champs de bataille, où le bronze qui tonne

» De cadavres preſſés forme un trône à la mort ;
» De ces lacs, de qui l'eau ſur la fange s'endort ;
» Enfin du lit impur des mines, des carrières,
» Déjà montent vers toi des vapeurs meurtrières.
» Le Vent, qui de ton Ciel ne trouble plus la paix,
» Leur permet de s'étendre ainſi qu'un fleuve épais :
» Bientôt ce globe entier n'eſt plus qu'un gouffre immonde.
» C'en eſt fait ; & la Parque a dépeuplé le monde.
» Mais rappelle ces Vents ; que d'un bruyant eſſor,
» Répandus ſur la Terre, ils y règnent encor :
» Vois-tu de mille biens leur liberté ſuivie ?
» Ils ont ſoufflé la mort, ils répandent la vie.

» Des autres Elémens ſuis encor les effets :
» Par-tout aux maux qu'ils font ſuccèdent les bienfaits.
» Si le Feu dévorant embraſe mes entrailles,
» M'ébranle, me déchire, engloutit tes murailles,
» Sert en foudres tonnans l'injuſtice des Rois,
» Et des Peuples vaincus anéantit les droits ;
» Ce Feu, nourri des ſucs que l'Abeille diſtille,
» Pour te rendre le jour brille en flamme ſubtile :
» Tes alimens, par lui doucement préparés,

» Nourriſſent de ton ſang les ruiſſeaux épurés ;
» Et lorſque j'ai perdu ma derniere verdure ,
» Il chaſſe loin de toi la piquante froidure.
» L'Eau traverſe en torrens tes vallons ravagés ,
» Traîne enſemble & Troupeaux & Paſteurs ſubmergés ,
» Sur l'Océan d'Atlas , théâtre de naufrages ,
» Dans toute leur fureur déchaîne les orages ;
» Aux Vaiſſeaux, écraſés ſous le poids des Typhons ;
» Ouvre près du Cathay des abymes ſans fonds ;
» Du Commerçant paiſible engloutit l'induſtrie ,
» Et ſauve un Conquérant , fléau de la Patrie :
» Mais l'Eau t'abreuve auſſi. L'Eau promène tes mâts
» Des bords où tu naquis , aux plus lointains climats ,
» Roule en fleuves féconds , tombe en douce roſée ;
» Et la Terre pour toi renaît fertiliſée.
» Ingrat à ſes bienfaits , ſi tu dis que ſon ſein
» Étale de poiſons un innombrable eſſaim ;
» Si tu veux ajouter , qu'en ſes profonds abymes ,
» Elle n'enfante l'or que pour nourrir les crimes ;
» Qu'elle arme le Héros d'un glaive deſtructeur ,
» Qu'elle trahit l'eſpoir du ſoc cultivateur ,
» Et que dans ſes guérets , où la rouille domine ,

» Souvent le Laboureur moissonne la famine :
» Moi, je t'opposerai les biens & les plaisirs,
» Qu'elle présente en foule à tes vastes desirs.
» Tu les verras des maux corriger l'influence,
» Et Typhon, comme Horus, demeurer en balance;
» Enfin voyant qu'au Sage, ainsi qu'au Scélérat,
» La nuit prête son ombre, & le jour son éclat.
» Dis : il faut qu'en son sein la Nature rassemble
» Les biens mêlés aux maux, & qu'ils germent ensemble. »

Que répondre à sa voix ? Ah ! d'un sort plus heureux,
Défendons à nos cœurs les chimériques vœux :
Assez de biens encor embellissent la vie.
Pour tromper les langueurs dont l'Automne est suivie,
Rallions nos amis, & laissons au plaisir
Le soin de nous filer les jours d'un doux loisir ;
Ou si des bois jaunis perçant la solitude,
Ma Muse s'abandonne aux rêves de l'étude,
Non loin de moi, la hâche, à grands coups redoublés,
Attristant les échos dans leurs grottes troublés,
Je m'avance ; je vois les tiges renversées,
Et de grandes leçons nourrissent mes pensées.

Eh ! comment en effet contempler froidement
Ces forêts, de la Terre autrefois l'ornement,
Aujourd'hui par le fer de leur ſol arrachées,
Et par tronçons épars ſur le ſable couchées !
Ces Platanes rians, ſous qui d'heureux Buveurs
Du Père des Raiſins célébroient les faveurs ;
Et ces Pins & ces Ifs, dont la noire verdure
Repouſſa trois cens ans les traits de la froidure ;
Ces Hêtres, ces Cormiers, ces Frênes, ces Ormeaux,
Qui répandoient leur ſève en immenſes rameaux,
Et le haut Peuplier & le Chêne robuſte,
Entaſſés, confondus avec le frêle arbuſte,
Ne rappellent-ils point ces ſanglans bataillons,
Dont le bras de la Guerre a jonché nos ſillons ?
Dieux ! Comme à cet aſpect mon ame conſternée,
Des Miniſtres de Mars a plaint la deſtinée !
Si leur ſang généreux, répandu pour l'honneur,
Du moins de la Patrie eût accru le bonheur,
J'enviois leur trépas. Mais ô gloire infertile !
A leurs Concitoyens leur mort eſt inutile.
Que dis-je ? Ils n'ont prêté leur glaive aux Conquérans
Que pour mettre la Terre aux chaînes des Tyrans.

Oh! que j'aime bien mieux les deſtins honorables,
Dont jouiront encor ces tiges vénérables!
Bien-tôt, ſous l'humble toît qu'habite le malheur,
Elles rendront au Pauvre une douce chaleur.
Dans le vague des airs, ici, je les contemple
Couronnant d'un lambris le haut faîte d'un temple;
Je les vois en remparts ceindre les flots amers,
Et cacher le Batave à la fureur des mers.
Je vois encor, je vois la ſuperbe Veniſe
Sur des troncs cimentés pompeuſement aſſiſe;
Elle eſt Reine des Eaux. Et vous, qui deſtinés
A maîtriſer Neptune & les vents mutinés,
De Breſt & de Toulon devez couvrir l'arène,
Giganteſques Sapins, vieux enfans de Pyrène,
Quel exemple offrez-vous à l'homme ambitieux,
En tombant de ces rocs, d'où vous touchiez aux Cieux!

Vous viviez ſuſpendus ſur d'immenſes abymes;
Des glaçons, élevés au-deſſus de vos cimes,
Vous couvroient d'une enceinte, où vos rangs plus épais
Et vos bras toujours verds ſe déployoient en paix;
Votre auguſte vieilleſſe inſultoit aux tempêtes.

Les torrens à vos pieds, la foudre sur vos têtes,
Sans jamais vous blesser, rouloient; & loin de vous
Sur des rocs déchargés se perdoit leur courroux.
Il respectoit des troncs, qui dans leur premier âge
Virent Cézar, Pompée errans sous leur ombrage,
Et mille autres Héros, par un nouveau chemin,
Contre l'Ebre indompté guidans l'Aigle Romain.
Vous désarmiez le Tems: le Tems à chaque lustre
Sembloit prendre plaisir à croître votre Lustre.
Vous aviez tressailli d'orgueil, lorsque nos Lys
Passèrent sous votre ombre, & que le Grand Louis,
Ressuscitant les droits de sa noble Compagne,
Choisit dans ses neveux un Monarque à l'Espagne.

Mais à quoi sert la gloire? Hélas! D'un fer jaloux,
Le grossier Bucheron s'arme & frappe sur vous.
Envain s'agite encor votre tête indignée;
C'en est fait: votre honneur tombe sous la coignée,
Et maintenant, ô Rois, instruisez-vous! Le Sort
Frappe ainsi votre orgueil, & l'éteint dans la mort.

REMARQUES

SUR

LE HUITIEME CHANT.

OCTOBRE.

CHEZ les Romains, ce Mois, ainſi que celui de Septembre, changea pluſieurs fois de nom. Domitien voulut lui donner le ſien ; le Sénat, celui de FAUSTINE, en l'honneur de la femme d'Antonin ; Commode, le ſurnom d'INVINCIBLE, dont il aimoit à ſe parer. Ces prétentions furent inutiles : on s'obſtina à conſerver le nom numérique d'OCTOBER, donné par Romulus. Ce Mois étoit ſous la protection du Dieu MARS, puiſqu'au quinzième jour on lui ſacrifioit un Cheval, appellé OCTOBER. Si Vénus eſt l'emblême de la fécondité, Mars eſt celui de la deſtruction ; or c'eſt à cette époque de l'année que, ſelon l'expreſſion de M. de Saint-Lambert,

La Nature à grands pas marche à ſa décadence.

Mais je réſerve pour une autre Remarque le développement de cette Allégorie.

Ce que le Calendrier Romain nous fait voir de plus intéreſſant pour nous, c'eſt la Fête de Bacchus, appellé Pater Dionisus, ou Père Denis. On la célébroit, dans l'enceinte de la Ville, deux jours après celui où l'Égliſe Chrétienne honore aujourd'hui la mémoire de Saint-Denis. C'étoit une grande Solemnité pour les Amateurs du Vin. La manière la plus religieuſe de la célébrer, c'étoit de boire juſqu'à l'ivreſſe, c'eſt-à-dire, de ſe réduire à cet état honteux, où l'Homme, privé de ſa tête, n'a plus pour ſe conduire que ſes mains qui lui en tiennent lieu, & dans leſquelles toute ſa raiſon ſemble réſider.

P. 91. Aux ſcènes de plaiſir qui renaiſſent pour vous,
Moi, Prêtre de Bacchus, je vous invite tous.

Un jour que j'avois l'honneur de lire ces vers à M. J. J. Rousseau, « remarquez, me dit-il, que les Peuples dont les Vins ſont eſtimés, ne connoiſſent point ces plaiſirs vifs & bruyans qui doivent accompagner une heureuſe Vendange. Il n'y a dans ces pays que de riches propriétaires; & la richeſſe eſt toujours triſte, parce qu'elle eſt intéreſ-

sée, & que l'intérêt est l'ennemi de la joie. Ces hommes d'or affligent de leur présence assidue ceux qu'ils tiennent à leurs gages. Le rire, qui veut de la liberté, n'ose se déployer sous des yeux que la cupidité rend sévères. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, un tableau réjouissant ? Transportez-vous dans les Vignobles dont le produit, peu recherché des Gourmets, est consommé sur les lieux mêmes. C'est-là que le travail est mêlé d'une folle joie. Chaque Paysan est propriétaire, il boira sa Vendange ; & l'on travaille gaiement, toutes les fois qu'on travaille pour soi. »

P. 74. Faisons pour un moment oublier à la Grèce
Le poids honteux des fers dont gémit sa beauté.

« Les Grecs ont une danse appellée LA VALAQUE, qui paroît être la figure des Vendangeurs, qui foulent le Raisin chacun dans leur cuvier, comme cela se pratique dans la Grèce. C'est encore un usage commun à tous les villages, que les familles entières vont aux mois de Septembre & d'Octobre passer les Dimanches & Fêtes dans leurs Vignes, à boire, manger, & reviennent le soir chez elles en dansant avec cette même gaieté qui rappelle l'idée des Bacchanales : car, dans ces momens de liberté & de tolérance, un peuple esclave se livre à

la joie avec moins de réſerve qa'une nation indépendante. » (VOYAGE LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE).

P. 74. A ſa longue pareſſe arrachons l'Auſonie.

L'AUTEUR des OBSERVATIONS SUR L'ITALIE, qui traverſa au mois d'Octobre les États du Pape, nous a tracé un charmant tableau du travail des Vendanges, dont il fut témoin à Fruſinone, Capitale de la Campagne de Rome. Les Habitans de cette Ville, dit-il, « apportoient les Raiſins dans des manequins & dans des corbeilles, les écraſoient avec les piés dans des eſpèces de baignoires & jettoient le Vin dans de grandes chaudières, où il bouilloit à grand feu. Ces chaudières étoient établies dans la rue même, à la porte de chaque maiſon, ſur un trépié de maçonnerie faiſant corps avec le mur de la rue. L'air de gaieté qui animoit ce ſpectacle, en nous offrant la réalité des Vendanges repréſentées ou décrites par les Artiſtes & les Ecrivains de l'Antiquité, nous préſenta les Habitans de Fruſinone ſous un aſpect que nous n'avions encore trouvé dans aucun canton d'Italie. Les ſeuls hommes s'occupoient de tous ces travaux. A notre arrivée, nous avions rencontré une partie des filles & des femmes qui apportoient, en troupe, à la Ville l'eau qu'elles venoient de puiſer à une petite rivière qui

qui coule au pié de la colline qui couronne Frusinone. L'attitude de ces femmes, la forme des vases qu'elles portoient sur la tête, le repos de quelques-unes arrêtées à mi-côte offroient, d'après Nature, ces sujets dont le savant POUSSIN aimoit à enrichir ses Payſages ».

P. 92. Déjà s'offre aux regards de cette agile armée
Le rempart épineux dont la Vigne eſt fermée.

L'IMAGE de ces Vendangeurs qui, pareils à une armée rangée en ordre, vont ſe rendre maitres des fruits de la Vigne, rappelle à la mémoire la première expédition des Gaulois en Italie. On ſait que nos Ancêtres, privés de l'avantage de boire du Vin, parce que la Vigne étoit encore étrangère à leur climat, eurent à peine goûté de celui que l'Italie retiroit déjà de ſes excellens Vignobles, qu'ils projettèrent de ſe tranſplanter à main armée au-delà des Alpes. La difficulté de l'entrepriſe ne les rebuta point. Ils s'emparèrent des deux rives du Pô, où ils cultivèrent la Vigne, & bûrent en paix du Vin. Il eſt bien étonnant qu'un motif auſſi plaiſant de guerre, qui préſente un ſujet piquant de Poëme Héroï-Comique, n'ait encore été ſaiſi par aucun Diſciple de L'ARIOSTE : il me ſemble qu'il ſeroit poſſible, avec quelque talent, de tirer un parti très-

avantageux d'un pareil sujet. Mais revenons à nos Ancêtres transplantés. C'est à leur industrie, éveillée par leur amour pour le Vin, que nous devons l'art de l'enfermer, & de captiver sa fongue dans des vaisseaux de bois. Les Gaulois sont regardés comme les inventeurs des tonneaux. Jusqu'à eux, on n'avoit eu, pour garder cette liqueur, que des vases de terre, sujets à se briser, ou des sacs de peaux, appellés Oûtres, que la moisissure infectoit aisément.

P. 93. Et sur un char, pareil au char qui dans la Grèce
De l'antique Thespis promenoit l'allégresse, &c.

GRACES à l'esprit futile des Grecs, plus amoureux de l'agrément que de l'utilité, le nom du premier créateur des Jeux Dramatiques est venu jusqu'à nous, tandis qu'ils ont laissé tomber dans l'oubli le nom de tant d'autres hommes, qui par de plus heureuses découvertes avoient mieux mérité de la société. Cette réflexion, quoique très-vraie, ne doit pas cependant nous empêcher d'avouer qu'il est curieux & intéressant de connoître le point d'où un Art est parti. Qui se seroit jamais douté en effet que la grossière folie de quelques Vendangeurs, traînés dans un tombereau, d'où ils vomissoient des injures aux passans, seroit le berceau de l'art des Sophocle, des Corneille & des Racine? Ne seroit-

ce point le cas de dire que l'Homme, ainſi que Dieu, a tout créé de rien?

La Tragédie informe & groſſière en naiſſant
N'étoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des Raiſins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles Vendanges.
Là, le Vin & la joie échauffant les eſprits,
Du plus habile Chantre un Bouc étoit le prix.
Theſpis fut le premier, qui, barbouillé de lie,
Promena dans les Bourgs cette heureuſe folie,
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amuſa les paſſans d'un ſpectacle nouveau. (BOILEAU.)

PUISQU'IL eſt ici queſtion des travaux de la Vendange, j'oſerai faire à *Virgile* le reproche de n'avoir point inféré le tableau de cette ſcène champêtre dans le Livre des Géorgiques, où il traite de la Vigne. Son ſujet lui commandoit cette peinture, qui d'ailleurs, par le ton aimable dont un ſi grand Maître l'eût embellie, auroit agréablement contraſté avec les préceptes, toujours peu goûtés du commun des Lecteurs. Il me ſemble que ce tableau étoit plus digne de ſon Poëme que la longue énumération des différentes eſpèces de Raiſins.

P. 94. Un couple pétulant s'élance, écraſe, foule
Sous ſes bonds redoublés les grappes en monceaux :
Le Vin jaillit, écume & fuit à longs ruiſſeaux.

On a vu dans les Remarques ſur le mois d'Août que la manière de battre le Blé en uſage chez les Grecs, avoit fourni à Homère le ſujet d'une de ſes plus brillantes comparaiſons. La manière de fouler le Raiſin n'a pas été moins favorable au Prophète Isaïe. Dans ſon LXIII Chapitre, il nous montre Dieu vainqueur des ennemis de ſon Peuple & couvert d'une armure dégouttante de leur ſang. Le début de ce Poëme eſt un Dialogue entre Dieu & le Prophète. Je multiplie les citations de nos Livres Sacrés, parce que je voudrois engager, s'il étoit poſſible, nos jeunes Poëtes à nourrir leur génie d'une lecture propre à le féconder, & ſur-tout à l'enhardir.

« Quel eſt celui qui vient d'Edom & de Bosra? Ses vêtemens ſont rougis. Qu'il eſt beau dans cette parure! Il marche armé de toute ſa force. — C'eſt moi qui fais juſtice & qui ſauve. — Pourquoi vos habits ſont-ils rougis? Pourquoi reſſemblent-ils aux vêtemens de ceux qui foulent le Raiſin dans un preſſoir? — Seul, dans ma fureur, j'ai foulé mes

ennemis comme dans un preſſoir, & mes habits ſont ſouillés de leur ſang (*) ».

M. Lowth a traduit en vers Latins ce ſublime début ; mais ſes vers, quoique très-énergiques, très-harmonieux, ſont loin de la ſublimité de l'Original, parce qu'il n'a point conſervé le Dialogue. J'en ſuis d'autant plus étonné qu'il a preſque toujours embelli ce qu'il a traduit ou imité des Poëtes Hébreux.

. . . . . Vires indutus & iram
Dira rubens graditur, per ſtragem & fracta potentum
Agmina, prona ſolo ; proſtratiſque hoſtibus ultor
Inſultat ; ceu vina novo ſpumantia muſto
Exercens, ſalit attritas calcator in uvas,
Congeſtamque ſtruem ſubigit : cæde atra recenti
Crura madent, rorantque inſperſæ ſanguine crines.

(*) Quis eſt iſte, qui venit de Edom, tinctis veſtibus de Boſra ? iſte formoſus in ſtola ſua, gradiens in multitudine fortitudinis ſuæ. Ego, qui loquor juſtitiam & propugnator ſum ad ſalvandum. Quare ergo rubrum eſt indumentum tuum, & veſtimenta tua ſicut calcantium in torculari ? Torcular calcavi ſolus ; & de Gentibus, non eſt vir mecum, calcavi eos in furore meo, & conculcavi eos in ira mea & aſperſus eſt ſanguis eorum ſuper veſtimenta mea ; & omnia indumenta mea inquinavi.

P. 95. Quoi la bêche & la serpe auront incessamment &c.

Tout propriétaire de Vignobles sait très-bien que de tous les travaux champêtres, ceux qu'exige la culture de la Vigne sont les plus longs & les plus nombreux. Par-tout, il faut annuellement la tailler, lui donner trois labours avec la bêche, l'ébourgeonner deux fois, la provigner ou la marcoter: dans les lieux, où le Sep n'est pas assez vigoureux pour soutenir dans l'air ses branches chargées de fruits, il faut lui prêter l'appui d'un échas. Ce n'est point tout encore: tous les sept ans, la Vigne exige qu'on l'amende & qu'on la chausse auparavant, c'est-à-dire, qu'on creuse au pié de chaque Sep une petite fosse où l'on dépose le fumier. Elle veut chaque quinzième année qu'on la ravale, je veux dire que si les Seps ont quelque hauteur, on les enterre dans une fosse large de deux piés. Tous ces différens travaux, Virgile les a rassemblés dans six vers qui sont d'une précision & d'une Poésie admirables.

Est etiam ille labor curandis vitibus alter,
Cui numquam exhausti satis est: namque omne quotannis.
Terque quaterque solum scindendum, glebaque versis
Æternum frangenda bidentibus, omne levandum

Fronde nemus : redit agricolis labor actus in orbem ;
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.

M. l'Abbé Delisle n'a été ni moins Poëte ni moins précis que son Original.

La Vigne veut des soins sans cesse renaissans ;
De la Terre trois fois il faut fendre les flancs,
Sans cesse retrancher des feuilles inutiles,
Sans cesse tourmenter les côteaux indociles.
Le Soleil tous les ans recommence son cours :
Ainsi roulent en cercle & ta peine & tes jours.

P. 95. Des jeux & des festins un ennemi farouche
Viendra faire expirer les ris sur votre bouche, &c.

Il est de la sagesse autant que de l'humanité, de permettre aux Payfans, dans les jours de repos, qu'ils se livrent à des divertissemens qui sont toujours innocens toutes les fois qu'ils sont publics : il n'y a qu'une vertu peu éclairée qui puisse les défendre. On ne dira point que celle de Fénelon fût relâchée : il n'en exista jamais peut-être de plus vraie. Hé bien ! tout vertueux qu'il étoit, Fénelon étoit bien loin d'applaudir à cette rigueur, qui ren-

ſerre & flétrit inhumainement le cœur de ces hommes utiles, dont la vie eſt preſque une affliction continuelle. « Un de ſes Curés ſe félicitoit en ſa préſence d'avoir aboli les danſes des Payſans, les jours de Dimanches & de Fêtes. M. le Curé, lui dit Fénélon, ne danſons point ; mais permettons à ces pauvres gens de danſer ; pourquoi les empêcher d'oublier un moment combien ils ſont malheureux ? »

Cette Anecdote eſt tirée des Éloges lus aux Séances publiques de l'Académie Françaiſe, par M. d'Alembert ; ouvrage qui partage avec bien peu d'autres le mérite de ſe faire lire avidement.

P. 96. Et laiſſant, contre, nous tonner ces noirs cenſeurs, &c.

J'avoue ſans détour que je n'ai pu encore apprendre à eſtimer la morale du Stoïciſme ; plus je l'ai étudiée, & plus j'en ai vu le ridicule. Ce mot va indigner les partiſans de cette Philoſophie ; mais ſoyons de bonne-foi. Eſt-ce à une créature auſſi foible que l'Homme, que peut convenir une perfection exaltée juſqu'au mépris des plaiſirs & de la douleur ? Nous appartient-il à nous, qui par notre corps tenons de ſi près à la Terre, nous appartient-il de ne prétendre qu'à une vie pu-

rement intellectuelle ? S'il a existé des Hommes, dont l'ame vigoureuse ait mis la gloire à s'élever au-dessus de l'humanité ; j'admire leurs efforts ; sans doute, les CATON, les MARC-AURÈLE sont dignes de nos respects : mais c'est précisément cette admiration, qui prouve combien leur vertu est peu faite pour l'Homme ; ce qui est conforme à notre Nature, ne peut nous étonner. On a dit depuis long-tems que la véritable vertu ne connoît point les excès ; or le Stoïcisme est tout en exagération : j'aime bien mieux le Personnage qui, dans TÉRENCE, me dit avec une franchise touchante : Je suis Homme ; & rien d'humain ne m'est étranger : HOMO SUM ; NIL HUMANI A ME ALIENUM PUTO.

IL est d'ailleurs très-peu philosophique de représenter la Vertu comme étant d'un accès difficile. Le véritable Philosophe en fait une amie indulgente, qu'on s'attache sans peine, qui permet le rire & la joie, qui dit enfin au Riche : c'est toi que je préfère, parce que le bon usage de tes richesses peut te rendre plus utile à la société.

P. 98. . . . . Père d'heureux mensonges,
De la fable à ses yeux un Sage offrit les songes.

« LES premiers Législateurs, les premiers Philosophes, les premiers Théologiens s'étoient exprimés

dans un langage Allégorique ; voilant leurs leçons sous des emblêmes & des énigmes propres à les rendre plus piquantes, plus vives, plus animées, afin qu'elles fussent recherchées avec plus d'empressement, & retenues avec plus de facilité.

PAR cet artifice ingénieux, ils rendoient sensibles les vérités les plus abstraites; ils changeoient en images & en tableaux les propositions les plus sèches, les plus difficiles à saisir; la vérité devenoit plus aimable, plus douce, moins offensante; les Êtres inanimés & les Êtres moraux se personnifioient : la Nature entière prenoit une face nouvelle : ce qu'il y avoit de plus métaphysique, se revêtant de perfections & de beautés corporelles, paroissoit devenir sensible comme elle : les rapports même qui existent entre les grands objets de la Nature & leurs influences sur les hommes, se métamorphosoient en une histoire de personnages illustres, qui réveilloit l'imagination, & dont les traces agréables ne s'effaçoient jamais.

CAR si les Anciens prirent au pié de la lettre tout ce qu'ils ont dit, leurs fables, leurs traditions leurs cérémonies, les crimes attribués à leurs Dieux; si leurs Législateurs dégradèrent à ce point la Divinité, flétrirent la raison humaine, ne transmirent aux générations successives que des institutions ab-

ſurdes & menſongères, ils ne méritent aucune conſidération, & loin de regretter la perte d'une partie de leurs enſeignemens, on ne doit faire aucun cas de ceux qui ont échappé aux ravages du tems. Mais s'ils ne perdirent jamais de vue l'aimable vérité, s'ils furent toujours dirigés par le plus grand bien, ſi les objets qui nous choquent dans leurs inſtitutions, ne le font que parce que nous les voyons dans un faux jour; s'ils ſont gazés par un voile Allégorique, qui relevant leur éclat, les rende plus piquans par ſon ombre légère; ſi, ne paroiſſant qu'amuſer, ils préſentent par-tout les leçons les plus utiles, ceux qui les propoſèrent ſont dignes des éloges qu'on a faits des anciens Sages, & leurs Allégories méritent de devenir les nôtres. » (GÉNIE ALLÉGORIQUE DES ANCIENS).

P. 80. Mais que d'un verd naiſſant le ſillon ſurmonté.

Les Grecs & les Romains célébroient au mois d'Octobre, une Fête en action de grâce pour la première apparition des grains levés. Le Corps des Magiſtrats y aſſiſtoit. Le Calendrier Romain l'a placée au 4 d'Octobre ſous ce titre: LES PREMIÈRES BEAUTÉS DE CÉRÈS SE DÉCOUVRENT. Plus on étudie les uſages de l'Antiquité, plus on voit qu'ils étoient tous relatifs à l'Agriculture; tant les premiers Lé-

gilateurs furent convaincus qu'il importoit d'attacher ſans ceſſe les yeux du Peuple ſur cet Art, afin de le rendre plus floriſſant, en le rendant plus honorable !

P. 100. Souvent dans les brouillards, qui couvrent
l'horizon,
Le Scorpion céleſte a lancé ſon poiſon.

Le Scorpion, le huitième Signe du Zodiaque, ſous lequel le Soleil arrive en ce Mois, eſt formé de vingt-une etoiles. On croit aſſez communément qu'on a donné à cette Conſtellation le nom d'un animal venimeux, pour déſigner l'air malſain qui règne, tandis que le Soleil y fait ſa ſtation. Ce moment de l'Année eſt en effet très-dangereux pour un grand nombre de perſonnes. Le paſſage d'un air ſec & pur à un air humide, & chargé de brouillards & des vapeurs impures des marais, ne peut ſe faire ſans porter une atteinte ſenſible à notre corps, ſans relâcher les fibres, ſans détruire l'action des ſolides, ſans ralentir la circulation du ſang; enfin ſans repouſſer & concentrer au-dedans de nous-même les humeurs dangereuſes qui s'en exhaloient auparavant.

P. 100. Hélas! ils sont encor présens à nos douleurs ;
Ces jours rendus fameux par l'excès des malheurs, &c.

En 1348, sous le Règne de PHILIPPE DE VALOIS, toute la Terre éprouva cet horrible fléau, connu sous le nom de PESTE NOIRE. Le Nord, que ses froids excessifs préservent ordinairement de la contagion, ne put lui échapper cette fois : un Colonie de Norvégiens, qui s'étoit établie sur les rives du Groenland, l'ayant reçue de quelques Vaisseaux qui y abordèrent, périt entiérement. Dès-lors toute communication cessa entre le Groenland, l'Islande & la Norvège ; & ce ne fut que deux cens ans après, c'est-à-dire, en 1576-77-78, que le Capitaine Anglois FROBISHER rétablit la communication entre l'Europe & le Groenland. Le Nord se sent encore des ravages de cette *Peste*. En Islande, il n'échappa à ce terrible fléau que ceux qui se retirèrent sur les hautes montagnes.

P. 101. Vers les bois où se perd le sauvage Tartare,
Les flots empoisonnés que roule le Tenare,
Par un gouffre entrouvert le vomirent au jour.

Ce fut au Nord de la Tartarie que naquit cette

Peſte fameuſe, ſi l'on en croit l'Empereur CANTACUZÈNE, qui fut témoin des ravages qu'elle fit à Conſtantinople, & qui nous en a laiſſé une deſcription touchante (*). Il eſt néceſſaire de l'inférer

(*) Peſtilentia tunc graſſabatur: è Scythis Hyperboreis incipiens, fermè omnes oras maritimas pervaſit, magnamque indigenarum partem abſumpſit. Nec enim Pontum tantum modo; Thraciam, Macedoniam, ſed etiam Helladem, Italiam, inſulas omnes, Ægyptum, Libyam, Judæam, Syriam, & Orbem ferè univerſum in circuitu permenſa, ac pervagata eſt. Sic autem erat incurabile malum, ut neque ulla diæta, neque robur corporis poſſet reſiſtere, cum omnia, æque valida ut imbecilla corpora proſternerer; quique maxima impenſa curabantur non ſecus ac pauperrimi moriebantur: & vacabat quidem à morbis cæteris annus ille. Quod ſi quis etiam ante aliquantum ægrotaret, omnia in illud morbi genus ſe exonerabant. Muſſabat ars medicorum tota. Nèc ſimiliter omnes occupabat; ſed alii quidem continuo, nec paulum durantes, ipſo die, quidam ipſa hora ponebant animas. Quotquot autem biduum, triduumve reſtitiſſent, primum quidem febrim habebant acutiſſimam, & morbo caput invadente, eliagues, & ad omnia quæ fierent ſtupidi reddebantur: ac velut ſomno profundo abſorbebantur. Sin fortè ad ſe redirent, loqui nitebantur illi quidem; ſed hæreſcente lingua, multa inarticulata, nervis in occipitio emortuis, promebant, & expirabant celerrime. Aliis non in caput, verum in pulmones malum incidens, mox præcordia inflammabat, & do-

ici pour prouver que je n'ai point imaginé les détails dont j'ai fait uſage en la peignant.

lores acuros circum pectus afferebat, & ſputa ſanguine contacta ejiciebant, atque e viſceribus ſpiritus tetrum foras odorem volvebat. Fauces & lingua calore exaruerant, nigra & ſuffuſa ſanguine: nec plus proficiebant ſi multum quam ſi parum biberent. Somno uti nullo poterant, & undequaquam angebantur. In brachiis ſuprà, & infrà, non paucis autem in maxillis, & quibuſdam in aliis corporis partibus abſceſſus, ſive ulcera, his majora, illis minora exiſtebant, & nigræ papulæ enaſcebantur. Quibuſdam velut atra ſtigmata per totum corpus erumpebant, aliis rariora, magiſque conſpicua; aliis denſiora, & obſcuriora: & omnes perinde ex his omnibus moriebantur. Nonnullis enim cuncta hæc, aliis plura, aut pauciora contingebant. Compluribus unicum tantum modo ex iſtis omnibus mortiferum erat. Quicumque vero de multis pauci evaſerant, non amplius eo malo corripiebantur ſic, ut etiam interirent: quamobrem rurſus correpti, bene confidebant. Fiebant porro magni abſceſſus in femoribus, aut in brachiis: quibus ſectis, multa, & fœtida ſanies efflüebat, & morbus turbante materia ſic emiſſa levabatur. Complures his omnibus obſeſſi, præter opinionem convaleſcebant. Nec ullum unde cumque certum auxilium inveniebatur. Quod enim uni ſalutare, alteri idem patienti venenum erat: alterque ab alterius curatione morbum indipiſcebatur, & cumulabantur funera, quibus multæ domus vacuabantur, cum & incolæ, & brutæ animantes una cum dominis vitam redderent. Sed nihil erat deſperatione miſerabilius. Cum enim quis tam ægrum

Je ne me ſouviens plus dans quel Auteur j'ai lu qu'on attribua cette Contagion à l'ouverture d'un gouffre, dont les exhalaiſons mal ſaines corrompirent l'air de la Tartarie, malgré le froid piquant qui s'y fait ſentir (*). Cette opinion a quelque conformité avec celle des Médecins qui placent en Aſie la cauſe de toutes les Peſtes qui depuis deux

ſe ſentiebat, ſpes nulla incolumitatis relinquebatur, ac deſperabundi ſemetipſos abjiciebant, morbumque non mediocriter iſta defectionne, triſtitiaque augentes, repente animas efflabant. (JOAN. CANTACUZ. IMPERA. HISTOR. LIB. IV. CAP. VIII.)

(*) MEZERAI, dans ſa grande Hiſtoire imprimée en M. DC. XLIII, lui donne une autre origine. "En ce malheureux tems les mortels, dit-il, étoient battus de tous les fleaux du Ciel. Un tremblement de terre univerſel, même en France & aux Pays Septentrionaux, renverſoit les Villes toutes entières, déracinoit les arbres & les montagnes, & crevaſſoit les champs, comme ſi l'Enfer eût voulu engloutir le genre humain. Ce déſaſtre étoit léger, au prix de cette Peſte qui dépeupla la face de la Terre de plus de la moitié de ſes Habitans: on dit qu'un globe de vapeur puante & enflammée, tombant du Ciel dans le Royaume de Cathay, s'épandit plus de cent lieues à l'entour; & ayant dévoré tout le pays, laiſſa une telle infection dans l'air, qu'elle engendra cette peſtilence.

mille ans ont ravagé l'Europe. M. PARIS, dans ſon MÉMOIRE SUR LA PESTE, COURONNÉ PAR LA FACULTÉ DE PARIS EN 1775, prétend qu'elles n'ont jamais eu d'autre cauſe que la communication des Sarraſins, des Maures, des Arabes & des Turcs avec nous. Il paroît cependant plus conforme à la vérité de leur donner auſſi pour berceau l'Afrique Orientale. C'eſt du limon, qui croupit dans les lieux bas de l'Egypte, après la retraite des eaux du Nil, que s'exhale la Peſte. Le Commerce l'apporte en Aſie. Les Caravanes, qui vons en pélerinage à la Mecque, s'en pénètrent; & chacun à ſon retour la répand dans ſa Patrie. Tel eſt le ſentiment de M. GEOFFROY, Auteur d'un Poëme Latin, imprimé en 1771. On l'y trouve développé en beaux vers qu'on ſera bien aiſe de retrouver ici.

His rabidam peſtem decuit conſurgere cunis.
Non tamen Europæ fauſtis innaſcitur arvis:
Nam veluti quæcumque ſuas ditiſſima tellus
Jactat opes, aurum jucundaque ſacchara mittit
India, dat gemmas Pontus, dant molli Seres
Vellera, abundanti diteſcit Gallia meſſe;
Sic mala quamque manent terram ſua, torta Polonum
Sanguinis aggreditur plexos Plica glutine crines,

Scorbutus Anglorum gingivas ulcere rodit.
Tu Stygiam infelix gremio paris Africa labem,
Tu, quæ tanta foves immania monſtra ferarum:
Scilicet exundans tumefacto gurgite Nilus
Induit obſcænâ madidos uligine campos.
Illa diù ventis immota ſilentibus unda
Dum jacet, & Phœbo fervens propriore tumeſcit,
Putrida corruptos diſpergit in aera fumos.
Hæc eſt prima mali labes, hinc annua peſtis
Naſcitur, Ægyptique Endemia regnat in arvis.
Atque utinam hic fixas poſuiſſet perfida ſedes,
Nec dira afflatu conſpergere ſemina poſſet!
Verum ex Ægypto & Lybiæ ferventibus oris:
Ex Aſiâ, & Terrâ, quâ ſol novus aſpicit orbem,
Confluit ad tumulum Mahometi magna quotannis
Turba catervatim properans, ſimul horrida morbi
Semina portantur, cujus contagia quiſque
Haurit, & occultos admittit neſcius ignes,
Quos dein ille redux patrias aſportet ad oras.
Hic peſtis velut Emporium, hinc diſperſa per orbem
Per quotquot populos Mahometi templa verentur,
Tartareas hominum tot millia trudit ad umbras,

Quippe venenati ſolo non æris hauſtu
Dira propagatur peſtis, ſub corpore quovis
Tectat latet, varias merces, velamina, pannos
Inficit, & magno defenſis æquore terris
Triſtia fallaci contagia munere portat.

(HYGIENE, LIB. I.)

P. 101. Abbat le Grand-Negus. . . . .

C'eſt le nom du Deſpote qui règne ſur l'Abyſſinie. On l'appelle encore LE PRÊTE-JEAN. On ſait que cet Etat n'a plus de Villes, depuis la deſtruction d'Axuma, & que le Prince & le Peuple campent ſous des tentes.

P. 101. . . . . Et les forêts ſauvages,
Qui du frère du Nil couronnent les rivages.

Ce fleuve eſt le Niger, qui, ſelon quelques Voyageurs, eſt une branche du Nil, avec qui d'ailleurs il a ces traits de conformité, qu'il ſe déborde toutes les années, & nourrit de même des Crocodiles, des Hippopotames, &c.

Du reſte, rien de plus charmant que les beau-

tés ſauvages des rives du Niger. « Par-tout, dit M. Adanſon, elles ſont bordées d'arbuſtes, communément de Saules ou de Sesbans, couvertes de liſerons ou d'Apocins de pluſieurs eſpèces, qui après avoir ſerpenté au-tour des branches, laiſſent pendre leurs jets chargés de fleurs de différentes couleurs. Aux piés de ces arbriſſeaux flotte la Perſicaire auſſi en fleur. Je navigeois ainſi dans une prairie flottante, où paiſſoit une multitude de Sauterelles dont la couleur verte, bigarrée d'un beau rouge de feu, faiſoit un effet admirable. Plus loin les Palmiers élèvoient leurs têtes au-deſſus des Accacias dont le reſte du terrein eſt couvert. Enfin rien ne manquoit à la beauté de la perpective, dont mes yeux furent récréés dans un eſpace de quinze lieues. Ce ſeroit la rivière la plus agréable du monde, ſi l'on n'avoit à craindre à tous momens les Crocodiles, & quelquefois même les Chevaux marins dont elle eſt remplie. »

P. 102. Ronge avec leurs troupeaux les Bergers de Lapland.

Le Lapland, c'eſt-à-dire, PAYS DES EXILÉS, eſt le nom véritable de la contrée que nous appellons LAPONIE. Les Troupeaux, dont il eſt queſtion, ſont les Rhennes, eſpèce de Cerfs domeſtiques,

dont le nombre fait toute la richeſſe des Lapons. Il faut en avoir cent au moins en propriété pour être réputé à ſon aiſe. Pendant la nuit de trois Mois que l'Hyver fait règner ſur ce climat, ces animaux ſont renfermés dans de grands parcs où leurs poſſeſſeurs les nourriſſent de Lichens; le reſte de l'année, ils ſuivent un Berger qui les mène à la pâture. Ces conducteurs du ſeul bétail qui ſoit en Laponie vivent avec leurs Troupeaux en plein champ la nuit & le jour, l'Hyver & l'Eté. On les voit errer ſe repoſer, fumer, chanter & dormir dans les déſerts, ſur la cime des rochers couverts de nèges, auſſi tranquillement que les Perſonnages de nos Idyles dorment au bord de limpides ruiſſeaux, & ſous l'ombrage des Hêtres.

P. 103. Ils mouroient : chaque inſtant voyoit hors des murailles
S'avancer tout rempli le char des funérailles, &c. &c.

Cette ſcène d'horreur, ainſi que toutes celles qui précèdent & qui ſuivent, fut renouvellée lors de la dernière Peſte qui déſola Marſeille en 1720. J'ai entre les mains une relation hiſtorique de ce déſaſtre, écrite par un témoin oculaire, & c'eſt de lui que j'emprunte tout ce que j'en vais dire. Vers

le milieu du mois d'Août, la Contagion s'étoit si fort accrue, & le nombre des morts étoit si grand, que la nuit ne suffisoit pas pour les enlever. Il fallut se résoudre à ne plus garder de ménagemens pendant le jour. On prit de force les tombereaux & les chevaux des bourgeois, on força les vagabons à les conduire, & à ouvrir des grandes fosses hors de la Ville. Les tombereaux alloient sans cesse nuit & jour par les rues. Ces travaux furent bientôt insuffisans; les morts & les malades couvrirent en peu de jours toutes les places publiques: dans la seule rue Dauphine, longue de cent quatre-vingt toises & large de cinq, le nombre de ces malheureuses victimes fut si considérable, qu'on ne pouvoit sortir des maisons, sans les fouler aux piés. On ne fut plus où creuser des fosses, & les fossoyeurs manquèrent. L'Auteur anonyme ajoute quelques faits particuliers qui peignent peut-être mieux encore l'excès de cette calamité. Un Curé, qui depuis le commencement de la Contagion, avoit assisté les malades avec autant d'humanité que de religion, fut enfin attaqué à son tour: seul dans sa maison, sans domestique, sans voisins, la Peste les avoit tous enlevés, il sort de chez lui; il va frapper à la porte de plusieurs de ses Paroissiens en leur demandant une retraite & des secours. Refusé partout, il entre dans sa maison & meurt. Hors de la

Ville la désolation n'en fut pas moins grande. Un payſan reſté ſeul avec ſa femme, malade comme lui, ouvrit deux foſſes, une pour chacun : quelques jours après, ſentant ſes forces affoiblies, il dit le dernier adieu à ſa femme, & ſe traînant juſqu'à la foſſe, s'y enſevelit tout vivant. Ailleurs, une payſanne porta plus loin la prévoyance. Jugeant que ſa mort étoit prochaine, & que ſon mari couroit riſque de s'infecter, s'il étoit obligé de la porter au tombeau, elle ſe fit jetter le bout d'une longue corde, & ſe l'attacha elle-même aux piés, afin qu'après ſa mort, ſon mari pût la traîner à la foſſe ſans toucher à ſon corps.

P. 108. Auſſi le Dieu du Mal, jadis à ſes autels,
En ce Mois ténébreux, voyoit-il les mortels
Humilier leurs fronts. . . . . &c.

Il paroît par le Calendrier des Egyptiens, des Grecs & des Romains, que l'Antiquité plaçoit le règne du Génie du Mal à-peu-près vers l'époque, où ſe trouve notre mois d'Octobre.

On lit dans la Traduction de Plutarque par AMIOT, que quelques jours après l'Equinoxe d'Automne, l'Egypte célébroit une fête appellée LE

BATON DU SOLEIL. On figuroit par-là l'état de foiblesse & de décrépitude, pour ainsi dire, de cet Astre, qui semblable à un vieillard, ne peut se soutenir sans un appui. Ce qui prouve la vérité de cette explication donnée par Plutarque lui-même, c'est qu'au Mois suivant, qui étoit celui où la verdure commençoit à renaître, on fêtoit le triomphe d'Orisis, symbole du Soleil, sur Typhon, génie du Mal.

La Grèce avoit dans le même tems une solemnité religieuse en l'honneur de Iou MAÏMACTÈS, c'est-à-dire, de l'ORAGEUX, du TERRIBLE. C'est dans le même esprit qu'ils placèrent à cette époque la fête des Morts où des Parens, sous le nom d'ELEUTHÉRIES, ou PARENTAEES, & qu'ils y invoquèrent Iou & Mercure l'Infernal.

Enfin on a vu dans la première Remarque, *inférée* à la suite de ce Chant, que Rome avoit mis le mois d'Octobre sous la protection de Mars. Mars étoit pour elle le Mauvais Principe, comme Typhon l'étoit pour les Egyptiens. On cherchoit à l'appaiser par le sacrifice d'un Cheval qu'on appelloit OCTOBER, dit M. de Gébelin, afin de représenter d'une manière adoucie le DESTRUCTEUR, l'ENNEMI DU GENRE HUMAIN, comme en Grèce on avoit appellé EUMÉNIDES, c'est-à-dire, FAVORABLES;

ABLES, les Filles de l'Enfer, qu'on auroit craint d'irriter en prononçant leur véritable nom. Jusqu'à ce jour, il eſt vrai, les Savans avoient donné un autre motif à ce ſacrifice. C'étoit, diſoient-ils, en mémoire du Cheval de Troye, mais Troye avoit été priſe en Eté, & non en Automne : le vrai motif de cet uſage leur avoit donc échappé.

P. 110. Soumiſe aveuglément à ce double Génie,
Je cède ; & je leur dois ma conſtante harmonie.

Il n'eſt pas néceſſaire ſans doute d'avertir que ce n'eſt ici qu'une expreſſion poétique pour déſigner le bien & le mal également répandus dans l'Univers, & naiſſans l'un de l'autre ; car il n'eſt pas vraiſemblable qu'on me ſuppoſe adopter l'exiſtence des deux principes coéternels, & égaux en puiſſance, adorés en Perſe ſous les noms d'OROMAZE & d'ARIMANE, en Egypte ſous ceux d'OSIRIS ou d'HORUS & de TYPHON, & dans la Mythologie grecque & romaine, ſous les noms de VÉNUS & de MARS. On prétend que Zoroaſtre lui-même, en adoptant la doctrine des deux principes, faiſoit Oromaze incréé & Arimane créé ; que le premier pouvoit triompher du ſecond, mais qu'il le laiſſoit regner un tems pour éprouver les hommes ; enfin, j'ajouterai que le langage allégorique étant familier

aux Orientaux, ces noms d'Oromaze & d'Arimane n'étoient peut-être qu'un emblême pour désigner l'existence & les combats du bien & du mal, comme l'est dans cet Ouvrage l'expression de DOUBLE GÉNIE.

P. 111. Vois-tu de mille biens leur liberté suivie ?
Ils ont soufflé la mort, ils répandent la vie.

« Nous ne pouvons nous plaindre de la Divinité... Elle nous a donné les vents pour maintenir la température de l'atmosphère & de la terre, pour apporter ou supprimer la pluie, pour mûrir les moissons & les fruits des arbres, qui doivent leur maturité entr'autres causes à l'agitation des vents; dont le double avantage est de faire monter la sève vers la cime, & de l'empêcher de croupir dans les conduits des végétaux : elle nous a donné les vents pour connoître les pays situés au-delà des mers; l'Homme renfermé dans l'enceinte de son sol natal, eût été un animal ignorant & dépourvu d'expérience : elle nous a donné les vents pour que les avantages particuliers de chaque région devinssent communs à toutes ». (*) (SÉNÈQUE, TRADUCTION DE M. DE LA GRANGE).

(*) Non tamen... queri possumus de auctore nostri Deo, & beneficia ejus corrumpimus, & ut essent contraria, effi-

P. 91 Si le feu devorant embraſe mes entrailles, &c.

Il n'eſt point ici queſtion du Feu, comme PHLOGISTIQUE; c'eſt-à-dire, comme principe entrant dans la combinaiſon de tous les corps, ſoit combuſtibles, ſoit incombuſtibles. Conſidéré ſous ce point de vue, il eſt ſpécialement du reſſort de la Chymie, qui ſeule l'analyſe & en explique les phénomènes. Le Feu dont il s'agit, eſt le Feu libre, le Feu agiſſant & rendu viſible par la combuſtion des corps; c'eſt dans cet état ſans doute qu'il produit les effets les plus ſiniſtres. Par-tout il a laiſſé des traces viſibles de ſes ravages; par-tout il a formé des Volcans; & nous ne marchons plus aujourd'hui que ſur des ruines encombrées. Nos modernes Naturaliſtes ont découvert que dans une Antiquité, à laquelle il eſt impoſſible d'aſſigner une

eimus. Dedit ille ventos ad cuſtodiendam cœli terrarumque temperiem, ad evocandas ſuprimendaſque aquas, ad alendos ſatorum atque arborum fructus: quos ad maturitatem cum aliis cauſis adducit ipſa jactatio, attrahens cibum in ſumma, & ne torpeat, promovens. Dedit ventos ad ulteriora noſcenda. Fuiſſet enim imperitum animal, & ſine magnâ experientiâ rerum homo, ſi circumſcriberetur natalis ſoli fine. Dedit ventos, ut commoda cujuſque regionis fierent communia. (QUÆST. NATUR. LIB. V. Cap. XVIII.

fond de l'Océan, quand les feux souterreins en mettent les eaux, pendant l'Hyver, dans un état d'ébullition. Aussi les Navigateurs ne connoissent pas de danger plus grand que celui de voyager sur les mers de la Chine, du Japon & de Malaca, lorsqu'arrive le tems, où le Typhon s'y montre fréquemment.

P. 113. Moi, je t'opposerai les biens & les plaisirs
Qu'elle présente en foule à tes vastes desirs.

Pline a fait une énumération touchante des biens dont nous sommes redevables à la Terre. Il cherche, & réussit à nous inspirer pour elle cette tendre vénération qu'un fils bien né trouve au fond de son ame pour les auteurs de ses jours (*). Cependant

(*) Sequitur terra, cui uni rerum naturæ partium, eximia propter merita, cognomen indidimus maternæ venerationis. Sic hominum illa; ut cœlum Dei; quæ nos nascentes excipit, natos alit, semelque editos sustinet semper. Noviſſime complexa gremio jam a reliqua natura abdicatos, tum maxime, ut mater, operiens: nullo magis sacra merito, quam quo nos quoque sacros facit, etiam monumenta ac titulos gerens, nomenque prorogens nostrum, & memoriam extendens contra brevitatem ævi. Cujus numen ultimum jam nullis precamur irati gra-

quand on revient sur ce tableau enchanteur, & que le premier charme s'étant dissipé, on se demande si la saine Philosophie avoue tous ces détails, on est forcé de convenir qu'ils appartiennent plus à la Poésie qu'à l'Histoire Naturelle. Pline n'avoit pas besoin sans doute d'une raison aussi cultivée que la sienne, pour voir qu'il sacrifioit la vérité à l'imagination, lorsqu'il disoit : Le titre le plus auguste qu'ait la Terre à notre vénération, c'est de nous

ve : tanquam nesciamus hanc esse solam, quæ nunquam irascatur homini. Aquæ subeunt in imbres, rigescunt in grandines, tumescunt in fluctus, præcipitantur in torrentes : aër densatur nubibus, furit procellis. At hæc benigna, mitis, indulgens, ususque mortalium semper ancilla, quæ coacta generat ! Quæ sponte fundit ! Quos odores saporesque ! Quos succos ! Quos tactus ! Quos colores ! Quam bona fide creditum fœnus reddit ! Quæ nostri causa alit !... Illa medicas fundit herbas, & semper homini parturit, quin & venena nostri misertam instituisse credi potest, ne in tædio vitæ fames, mors certa meritis abominatissima, lenta nos consumeret tabe : ne lacerum corpus abrupta dispergerent ; ne laqueo torqueret pœna præpostera, incluso spiritu, cui quæreretur exitus : ne in profundo quæsita morte, sepultura pabulo fieret ; ne ferri cruciatus scinderet corpus : ita est, misérti genuit id, cujus facillimo haustu, ellibato corpore, & quasi toto sanguine exsanguemur, nullo labore, fitientibus similes : qualiter defunctos, non volucris, non fera attingeret, terræque servaretur, qui sibi ipsi periisset. (Lib. II.)

rendre sacrés après notre mort, en portant nos tombeaux, & prolongeant nos titres & notre mémoire au-delà de la briéveté de la vie. Quel déplorable usage de l'éloquence que celui d'embellir de pareils sophismes! L'observation de ce défaut semble excuser l'injustice des Savans, qui plus touchés d'un fait bien avéré, que d'une description brillante, ont traité avec peu de ménagement ce même Ecrivain à qui M. de Buffon a consacré un magnifique éloge. La diversité de ces jugemens vient des différens points de vue où les censeurs & les admirateurs se sont trouvé placés. Nous sommes toujours un peu intéressés malgré nous-même. L'homme doué d'une riche imagination s'y laisse aisément séduire par-tout où il la voit briller, tandis qu'un esprit scrupuleusement ami de la vérité rigoureuse ne veut & ne demande qu'elle, oubliant ces vers si ingénieux & si vrais de M. le Chevalier de B***,

La vérité plaît moins quand elle est toute nue;
Et c'est la seule Vierge, en ce vaste Univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.

P. 114. Ces Platanes rians, sous qui d'heureux Buveurs
Du Père des raisins célébroient les faveurs;

Jamque ministrantem Platanum potantibus umbram.
VIRG.)

Ce bel arbre, qu'on ne connoît en France que depuis quelques Siècles, & qui plus anciennement avoit été porté d'Afrique en Europe, mérite en effet par ſes belles feuilles larges & découpées en forme de main comme celles de la Vigne, par la durée de ſa verdure qui ſe prolonge juſqu'aux premières gelées, & qui réſiſte à la piqûre des inſectes, par ſes fruits colorés & ſuſpendus en grappe, enfin par l'odeur agréable & balſamique qu'il exhale, les éloges que l'Antiquité partageoit entre lui & le Cèdre, & la préférence que les Buveurs lui donnoient ſur tous les autres. Ils lui offroient une ſorte de culte religieux, puiſqu'ils l'arroſoient de Vin, eſpèce de libation que leur commandoit ſans doute la reconnoiſſance. Les Français eux-mêmes ont eu long-tems pour le Platane une eſtime particulière. On lit dans le Dictionnaire Encyclopédique, que lorſque cet arbre eut été tranſplanté parmi nous, les Seigneurs levoient un tribut ſur quiconque vouloit ſe repoſer ſous ſon ombrage.

Cet ombrage eſt extraordinairement touffu, quoique la tête ſeule en donne. Le tronc acquiert auſſi quelquefois une groſſeur prodigieuſe; & ſi l'on peut s'en rapporter à Pline (*) trop crédule ſouvent dans ſes récits merveilleux, il a exiſté deux Platanes, l'un, dont le tronc de quatre-vingt pieds

(*) Lib. XII, cap. I.

de diamètre reçut dans ſa cavité MUNITIANUS qui y ſoupa & coucha avec vingt & une perſonne ; l'autre, qui hébergea auſſi dans le creux de ſon tronc CAÏUS, petit-fils d'AUGUSTE, avec quinze perſonnes & toute ſa ſuite. Enfin ce qui honore plus cet arbre que tous les feſtins des Princes & des Grands, c'eſt le choix que les Philoſophes Péripatéticiens en firent pour dicter leurs leçons : ils enſeignoient leurs doctrine ſous des allées de Platane, & le Banquet de SOCRATE ſe fit ſous cet arbre.

P. 115. Je les vois en rempart ceindre les flots amers,

Et cacher le Batave. . . . . &c.

LE BOIS eſt un des plus grands bienfaits de la Nature, & la manière de l'employer, une des merveilles de l'induſtrie humaine. Il ne faut pour s'en convaincre que jetter les yeux ſur les Ouvrages des Charpentiers, des Menuiſiers, des Tourneurs, &c. Il faut ſur-tout penſer aux fameuſes Digues de Hollande ; qui nous font voir, pour me ſervir d'une expreſſion ſublime d'YOUNG,

Sur l'Océan, vaincu du môle qui le brave,
Un Royaume conquis par la main du Batave.

Ajoutons à ces Digues les Pilotis ſur leſquels Veniſe eſt bâtie au centre des Lagunes.

P. 115. . . . . Et vous qui destinés
A maîtriser Neptune & les vents mutinés,
De Brest & de Toulon devez couvrir l'arène,
Giganteſques Sapins, vieux enfans de Pyrène, &c.

C'est des Pyrénées que la France tire, depuis environ cent cinquante années, une partie des mâts dont elle a besoin dans les chantiers de Brest & de Toulon.

Mais expliquons d'abord ce nom de Pyrène donné à l'énorme chaîne de montagnes qui sépare la France de l'Espagne. Le Poëte Silius Italicus nous dit que Bébrix, Souverain de cette partie de l'Espagne qui confine à la France, avoit une fille nommée Pyrène, dont Hercule devint amoureux, & qu'il enleva. Un jour que le Héros s'étoit éloigné d'elle pour aller combattre des brigands qui infestoient les États de son Beau-père, des bêtes féroces déchirerent la Princesse. Le Héros, à son retour, l'ensevelit sous une de ces montagnes, qui dès-lors prirent le nom de Pyrène.

Diodore de Sicile explique autrement cette étymologie; il la tire du mot grec Pyr, c'est-à-dire Feu. Suivant lui, des Bergers ayant un jour allumé du feu sur ces montagnes, il s'y forma un incendie, qui en parcourant un espace immense de

forêt, fondit les métaux cachés dans les veines des rochers, & les fit couler en ruiſſeaux. Cette narration eſt auſſi fabuleuſe que la première. Il y a grande apparence que le nom de Pyrène eſt une allégorie relative à la courſe du Soleil, dont nous avons vu qu'Hercule, dans l'Antiquité, étoit le ſymbole. Peut-être auſſi que le nom de PYR ou Feu, a été donné à ces montagnes dans le tems qu'elles enfantèrent des Volcans. Je ſais que la plupart des Naturaliſtes prétendent que les feux ſouterreins n'ont jamais ravagé les Pyrénées, & qu'elles ne ſont formées que de PIERRE CALCAIRE, c'eſt-à-dire, du débris des ſubſtances animales marines : mais M. LE ROI, qui nous a donné un MÉMOIRE SUR LES TRAVAUX QUI ONT RAPPORT A L'EXPLOITATION DE LA NATURE DANS LES PYRÉNÉES, & de qui j'emprunterai tous les faits qu'on lira dans le reſte de cette Note, nous dit qu'il eſt vraiſemblable que le fond d'une gorge, d'un quart-de-lieue de diamètre, a été dans des tems reculés la bouche d'un Volcan. Toutes les terres qui l'environnent paroiſſent cuites, depuis le pié de la montagne juſqu'au ſommet, elles ſont rouges & briquetées, ſe détachent facilement à la moindre pluie, & teignent les rivières en couleur de ſang. Tous les rochers y ſont brûlés & ſéparés par de grandes crevaſſes, & on en trouve à une grande diſtance des quartiers conſidérables qui paroiſſent y avoir été jettés par quelqu'éruption.

VENONS maintenant aux Sapins que nourriſſent les Pyrénées. Il y en a des forêts entières que le Gouvernement n'eſt parvenu à faire exploiter qu'à grands frais, & après les travaux les plus étonnans. Il a fallu, pour ouvrir des communications dans ces lieux inacceſſibles, miner les rochers, tailler les marbres, combler les ravins, ſuſpendre des ponts ſur des précipices de cinq cens, ſix cens toiſes de hauteur, & rendre navigables des torrens qui roulent ſur des roches énormes.

ON a reconnu d'après l'expérience que le mois d'Octobre eſt le moment où doit commencer la coupe annuelle des Sapins. Alors la Nature approche de ſon repos, & la sève eſt endormie; dans une ſaiſon moins froide, l'action du Soleil deſſécheroit & fendroit les arbres en peu de jours.

P. 116. Il reſpectoit des troncs, qui dans leur premier âge
Virent Céſar, Pompée errans ſous leur ombrage,

IL n'eſt pas aiſé, continue M. le Roi, de connoître d'une manière certaine & préciſe l'âge des Sapins. Quoique leur bois ſoit tendre, il eſt long-tems à croître, ſans doute parce qu'il ſe plaît principalement dans des pays froids & ſur un ſol aride. Si l'on peut juger de l'âge des Sapins par les fibres circulaires dont leur tiſſu eſt compoſé, il y en a aux-

quels il faudroit donner une grande antiquité. On leur compte quelquefois jusqu'à huit cens de ces lignes.

ENFIN, ajoute le même Auteur, à l'entrée de la vallée d'Aspe, près le village d'Escot, on lit une Inscription latine, gravée à douze piés au-dessus du niveau du chemin, sur un rocher, sous lequel il a fallu creuser pour élargir la route. Cette Inscription a été conservée, & la voici telle qu'elle existe maintenant.

L. VAL. VERNUS CER
II VIR BIS HANC
VIAM RESTITVIT
LAMIIIXIV
AMICVS
C
S

LA tradition du pays est que les Romains ont traversé cette vallée pour aller en Espagne : l'Inscription dit qu'ils en ont fait réparer le chemin. Cependant cette partie des Pyrénées étoit la moins pratiquable, & le passage en est encore affreux, malgré les travaux qu'on y a faits depuis quelques années.

P. 116. Et maintenant, ô Rois, instruisez-vous ! Le Sort
Frappe ainsi votre orgueil, & l'éteint dans la mort.

CES vers ſont imités du Pſeaume II ; je cite ici la Verſion qu'en ont donnée les Pères Capucins.

Confringes eos virgâ ferreâ ;
Vaſis figuli inſtar diſperges illos.
Nunc ergò, Reges, intelligite :
Erudimini, qui judicatis terram.

ON trouve dans le quatrième Chant des SAISONS, par M. L. C. D. B. un tableau ſemblable à celui que le Docteur YOUNG a tracé dans ſa ſeptième Nuit. J'ignore lequel des deux Poëtes a ſervi de modèle à l'autre. Voici les deux morceaux. Quelqu'animée que ſoit la Muſe Anglaiſe dans la belle Traduction de M. LETOURNEUR, je ne crois point qu'on balance à lui préférer les vers du Poëte Français.

« UN Chêne ſuperbe balançoit au haut des airs ſa tête touffue : il répandoit ſur la plaine dans un vaſte contour la fraicheur & l'ombrage : les troupeaux brûlés des feux du jour ſe raſſemblent & s'arrêtent ſon abri impénétrable ; long-tems il a bravé les vents & les orages : mais la coignée remarque ſa hauteur, & s'attache à ſes racines. Frappé de coups redoublés, il ſuccombe en gémiſſant ; il tombe comme un tonnerre ſur la terre retentiſſante, & la couvre de l'immenſe étendue de ſes rameaux ; la forêt voiſine eſt ébranlée du bruit de ſa chûte ». (YOUNG.)

Souvent à mon foyer champêtre,
Je me fais un utile jeu
De voir conſumer par le feu
Le tronc vénérable d'un Hêtre.
Cet arbre ſembloit au Printems
Regner ſur tout le payſage;
La mouſſe & la rouille du tems
Décéloient ſeules ſon grand âge.
Ses rameaux penchés à l'entour
Formoient un Temple pour les Grâces;
A ſes piés on voyoit les traces
Qu'imprimoit les pas de l'Amour.
Cent ans il repouſſa la guerre
Des Aquilons impétueux;
Inébranlable & faſtueux,
Il fouloit le ſein de la Terre,
Et ſon front brûlé du Tonnerre
En étoit plus majeſtueux.
Quels Dieux ont cauſé ſa ruine?
Un Bucheron foible & courbé
A frappé l'arbre en ſa racine:
Le Roi des forêts eſt tombé.

LES MOIS

DE L'AUTOMNE.

NOVEMBRE,

CHANT NEUVIEME.

Les Vents ſont accourus : leur troupe déchaînée
Déjà vers ſon déclin précipite l'Année.
Déjà n'offrant par-tout qu'un aride coup-d'œil,
L'Automne ſe dépouille ; & la forêt en deuil,
Impuiſſante à garder un reſte de verdure,
Sent mourir tous ſes ſucs liés par la froidure.

Le Ciel même eſt changé. L'Aurore au front vermeil
Se cache : elle s'endort d'un triſte & long ſommeil.
Le Roi du jour enfin n'a plus d'avant-courrière,
Et ſans être annoncé doit ouvrir ſa carrière ;
Il l'ouvre : mais hélas ! ſes feux tombent, perdus
Dans l'humide épaiſſeur des brouillards ſuſpendus.

Touche-t-il au Midi ? La Reine des ténèbres
Soudain vole, l'atteint ; & de ſes rets funèbres
Enveloppant les Cieux dans leur vaſte contour,
Sur quinze heures ſans gloire y domine à ſon tour.

Au lieu de cette aimable & paiſible roſée,
Dont la Terre au Printems brilloit fertiliſée,
Le brouillard s'épaiſſit, & ſe glace en frimats ;
La pluie à longs torrens inonde nos climats ;
Tout nage : & cet aſpect des plaines déſolées,
Le fleuve avec fracas roulant dans les vallées,
Et noirciſſant ſes eaux, & juſqu'au flanc des monts
S'élevant, prêt à rompre & ſes bords & ſes ponts,
Les bois ſans ornement, les oiſeaux ſans ramage,
Tout d'un monde vieilli nous peint la ſombre image ;
Tout de penſers de mort conſpire à me nourrir.
Je lis autour de moi : Ce qui naît doit mourir.
Mais j'y peux lire auſſi : Ce qui meurt doit renaître.

Héraut de cette loi, que tu nous fis connoître,
O Vieillard de Samos ! Viens, parle, & dans mes vers
Que ta ſageſſe encor inſtruiſe l'Univers.

Rien ne s'anéantit, non rien ; & la matière
Comme un fleuve éternel roule toujours entière.
Qui pourroit au Grand-Tout fournir des alimens,
Si les Etres, détruits jusqu'en leurs élémens,
Du néant chimérique étoient jamais la proie ?
Ce vêtement de feu que le Soleil déploie,
Mars, Vénus & Phébé, Mercure & Jupiter
Errans avec Saturne aux plaines de l'Ether,
Nos fleurs, nos grains, nos fruits éclos au doux Zéphyre,
Et ces rocs, dont les flancs sont veinés de porphyre,
Et ces vieilles forêts aux rameaux chevelus ;
Tout l'ouvrage des Dieux enfin ne seroit plus,
Si de sa propre cendre il ne pouvoit renaître.
Je mourrai : cependant les germes de mon être
D'une éternelle mort ne seront point frappés ;
Non : de la tombe un jour mes esprits échappés,
Soutiens d'un autre corps, y nourriront la vie.

Vois-tu, lorsqu'à sa table un ami te convie,
Vois-tu de main en main passer rapidement
La fougère, où pétille un breuvage écumant ?
Eh bien ! De l'Univers ce banquet est l'image :

Du flambeau de la vie on s'y prête l'usage.
Les prés & les forêts, les champs & les côteaux
A la jeune Brebis livrent leurs végétaux ;
La Brebis à nos corps fournit leur nourriture ;
D'un peuple dévorant nos corps sont la pâture ;
Et comme nous enfin ce peuple, qui périt,
A la Terre rendu, de ses sucs la nourrit.

Aujourd'hui que les Vents, à la bruyante haleine,
Ont d'un voile grisâtre enveloppé la plaine ;
Et courbant, fracassant le front noirci des bois,
Vont laisser sans honneur le Neuvième des Mois,
Nos regards attristés contemplent ce ravage ;
Mélancoliquement, le long de ce rivage,
Nous foulons à regret ces feuillages séchés,
Par l'Aquilon jaloux de leur tige arrachés.
Il changera pourtant ce tableau monotone,
Et le Printems naîtra des débris de l'Automne :
Oui, ces feuilles, n'aguère ornement des forêts,
Se transformant bien-tôt en fertiles engrais,
De leurs sucs immortels iront former encore
Le panache ondoyant, dont l'arbre se décore.

Oh ! que ſans peine alors, dans les bois renaiſſans,
Nous oublirons l'Automne & ſes jours languiſſans !

Ce n'eſt point toutefois que nos foyers agreſtes
De leurs charmes perdus ne conſervent les reſtes.
De la nuit des vapeurs dégageant l'horizon,
Un Soleil d'or ſe lève ; & l'ardente ſaiſon
De l'Automne flétri prend un moment la place.
Conſolateur des champs, que menaçoit la glace,
Le règne fugitif de ce nouvel Eté
Ramène avec Comus la folâtre gaîté.

Alors, riche des fruits qu'ont enfanté les plaines,
Et des tréſors vineux dont ſes tonnes ſont pleines,
Libre tout-à-la-fois de labours & d'impôts,
L'Agriculteur jouit. Voyez-le en ſon repos
Placer amis, voiſins à ſa table : la troupe,
Sans ceſſe rempliſſant & vuidant une coupe,
Rit, chante ; & de bons mots égayant le feſtin,
Chacun d'eux étonné voit blanchir le matin.

Mais ces derniers beaux jours vont encor diſparoître ;

Vous, que la Vérité de ſes Temples écarte,
Croyez qu'eſclave-né d'un aveugle pouvoir,
L'animal ne ſauroit ni ſentir, ni prévoir !
Dites que de leur ſang le cours involontaire
Des loix du mouvement rend leur corps tributaire :
La raiſon vous condamne ; elle parle, & détruit
Un ſyſtême jaloux, que l'orgueil a conſtruit.

Je ſais bien que Buffon daigne groſſir le nombre
Des mortels, que Réné voit autour de ſon ombre ;
Qu'à ce Maître fameux, qu'on délaiſſe aujourd'hui,
D'un ſtyle ſéducteur il a prêté l'appui :
Mais fidèle au reſpect que je dois au Grand-Homme,
Qui, de l'Etre incréé juſqu'au plus vil Atôme
Promenant de ſon vol l'infatigable ardeur,
De l'Univers entier ſonda la profondeur,
J'oſe, ſans étaler une audace inſenſée,
A ſon autorité dérober ma penſée :
Trop de fois à l'erreur un Grand-Homme eſt ſoumis.
Au ſein des animaux, oui, la Nature a mis
Un eſprit, qui dans eux fait mouvoir la matière,
L'éclaire, la conduit, l'anime toute entière.

C'eſt

Et consacrer ma Muse à l'immortalité ;
On saura que j'avois pour ami véritable
Un homme incorruptible, intrépide, équitable,
Qui, sensible aux malheurs par le peuple soufferts,
Sut braver, jeune encor, & l'exil & les fers.

Poursuis donc, Dupaty, ta course glorieuse ;
Et tandis qu'au Sénat ta main victorieuse
Couvrira l'opprimé de l'égide des Loix,
Moi, qu'un autre destin fit pour d'autres emplois,
Au nom des saintes mœurs dont l'intérêt m'enflamme,
J'ose, dispensateur de l'éloge & du blâme,
Faire entendre ma lyre à ces flots de Guerriers,
Qui viennent aujourd'hui, le front ceint de Lauriers,
Dans la paix, que l'Hyver accorde à la Patrie,
Attendre le retour de la saison fleurie.

Vertueux dans nos murs comme sous les drapeaux ;
Les uns sauront encor illustrer leur repos.
Des enfans, une épouse aussi tendres qu'aimables,
Un père vieillissant, des amis estimables,
Aux lèvres du Héros attachés, suspendus,

Damandent quels combats ſa valeur a rendus ;
Il parle, & le récit d'une auſſi belle hiſtoire
Fait au plus jeune enfant envier la victoire.

Mais pour quelques Guerriers toujours grands dans la paix,
Combien dont le repos avilit les hauts faits !
La foule par ſes mœurs dégrade ſes ſervices,
Et traîne ſes Lauriers dans la fange des vices.
Je ne vous noircis point, je peins ce que je vois,
Fils de Mars ; trop long-tems d'une coupable voix
Les Muſes, à vos piés rampantes, avilies,
Ont flatté lâchement vos honteuſes folies :
Le véritable honneur, que vous avez quitté,
Soulève contre vous la ſévère équité.

Dites pourquoi trompant & la mère & la fille,
Vous abreuvez d'opprobre un vieux chef de famille.
Pourquoi d'un jeu ſans borne affrontant les hazards,
On vous voit dans la nuit, échevelés, hagards,
De vos immenſes biens ruiner l'édifice,
Et pour le réparer appeller l'artifice :
Pourquoi l'humble Artiſan chargé de vos mépris

Envain de ſon travail vous demande le prix ;
Et pourquoi, prodiguant un amour idolâtre
Aux Beautés, dont le vice a paré le théâtre,
De ces viles Phrynés vous adoptez les mœurs ?

Eh quoi ! Vous répondez qu'aigri dans mes humeurs
J'inſulte à vos ayeux, & qu'un ſombre vertige
A dans les rejetons deshonoré la tige.
Ah ! ſi des premiers noms vous êtes revêtus,
Montrez-vous donc auſſi les premiers en vertus.
Rendez-nous les Héros dont vous êtes la race :
Les champs, qui de leurs pas ont conſervé la trace,
Et ces bois, vieux témoins de leurs nobles plaiſirs,
S'apprêtent à charmer les jours de vos loiſirs.
Allez de la fatigue y nourrir l'habitude,
Et que votre repos ſoit encore une étude :
Les bois furent toujours l'école des Guerriers,
Et Diane à Bellone apprête les Lauriers.

Voyez-vous le Soleil vers le froid Sagittaire ?
Il éclaire pour vous la forêt ſolitaire,
Et des jours de la Chaſſe annonce le retour.

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe & remplit les airs de bruyantes fanfares :
L'ardent Courſier hennit, & vingt Meutes barbares,
Près de porter la guerre au Monarque des bois,
En rapide aboîment font éclater leur voix.
Ennemis affamés que les Veneurs devancent,
Les Chiens vers la forêt en tumulte s'avancent ;
Et bien-tôt ſur leur pas l'impétueux Courſier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or & d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repoſe
Arrive. L'aſſaillant en ordre ſe diſpoſe :
Tous ces flots de Chaſſeurs, prudemment partagés,
Se forment en deux Corps ſur les aîles rangés ;
Les Chiens au milieu d'eux ſe placent en ſilence.
Tout ſe tait : le cor ſonne ; on s'écrie, on s'élance,
Et ſoudain comme un trait Meute, Courſier, Chaſſeur,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaiſſeur.

Eveillé dans ſon fort, au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux le Cerf dreſſe la tête,
Voit la troupe ſur lui fondant comme un éclair ;
Il déſerte ſon gîte ; il court, vole & fend l'air,

Et ſa courſe déjà de l'Aquilon rivale
Entre l'armée & lui laiſſe un vaſte intervalle :
Mais les Chiens plus ardens, vers la Terre inclinés,
Dévorans les eſprits de ſon corps émanés,
Demeurent ſans repos attachés à ſa trace ;
Ils courent. L'animal, ô nouvelle diſgrace !
L'animal eſt ſurpris en un Fort écarté.
Moins confiant alors en ſon agilité,
Par la feinte & la ruſe il défend ſa foibleſſe ;
Sur lui-même trois fois il tourne avec ſoupleſſe,
Ou cherche un jeune Cerf, de ſa vieilleſſe ami,
Et l'expoſe en ſa place à l'œil de l'ennemi.

Mais la brûlante odeur des eſprits qu'il envoie,
Conductrice des Chiens les ramène à ſa voie.
C'eſt alors qu'il bondit & veut franchir les airs ;
Sa trace eſt reconnue : enfin dans ces déſerts,
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'aſyle,
Le Roi de la forêt à jamais s'en exile.
Il ne reverra plus ce ſpacieux ſéjour,
Où vingt jeunes rivaux vaincus en un ſeul jour
Laiſſoient à ſes plaiſirs une vaſte carrière :

Il franchit, n'osant plus regarder en arrière ;
Il franchit les fossés, les palis & les ponts
Et les murs & les champs & les bois & les monts.
Tout fumant de sueur, près d'un fleuve il arrive ;
Et la Meute avec lui déjà touche à la rive.
Le premier dans les flots il s'élance à leurs yeux.
Avec des heurlemens les Chiens plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, & l'ouvrent à la nage.

Cependant un Nocher devance leur abord ;
Et tandis que sa Nef les porte à l'autre bord,
L'infortuné, poussant une pénible haleine,
Et glacé par le froid de la liquide plaine,
Vogue, franchit le fleuve, & de l'onde sorti
Fuit encor, de Chasseurs & de Chiens investi.

Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête ;
Il tombe : le Cor sonne, & sa mort qui s'apprête
L'enflammant de fureur, l'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois.
Il combat de la tête, il couvre de blessures

L'aboyant ennemi, dont il ſent les morſures.
Mais il reſiſte en vain; hélas! trop convaincu
Que foible, languiſſant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inſpirer que de vaines allarmes,
Pour fléchir ſon vainqueur il a recours aux larmes:
Ses larmes ne ſauroient adoucir ſon vainqueur.
Il détourne les yeux, ſe cache; & le Piqueur
Impitoyable, & ſourd aux longs ſoupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poignard, enſanglante l'arène.
Il expire; & les Cors célèbrent ſon trépas.

A leur voix éclatante accourez à grands pas;
Vous, enfans des Héros, vous, qui nés pour la gloire,
Devez de flots de ſang acheter la victoire:
De vos cruels emplois venez prendre les mœurs.

Mais toi, fait pour dompter nos ſauvages humeurs,
Beau Sexe, à qui les Cieux donnèrent en partage
La grâce, & la pitié ton plus doux avantage,
Va, fuis, éloigne toi: que jamais les forêts
Sous les habits de Mars ne m'offrent tes attraits;
Sous les habits de Mars Vénus a moins de charmes.

Oui, Belles ; l'appareil de nos ſanglantes armes
Vous ravit & la grâce & cet air de candeur,
Qui dans votre œil modeſte anime la pudeur.
Ah ! d'un glaive jamais ne paroiſſez armées ;
Pour des combats plus doux l'Amour vous a formées.

Il veut, pour nous charmer, qu'un ſimple vêtement
Sur vos corps délicats flotte négligemment ;
Qu'un Luth, à votre gré, s'irrite ou s'attendriſſe ;
Que la Roſe en bouton ſous vos pinceaux fleuriſſe ;
Que vos doigts, conduiſans l'aiguille de Pallas,
Uniſſent ſur la toile Elmire à ſon Hylas ;
Que votre pié, fidèle aux loix de la cadence,
Suſpende & tour-à-tour précipite la danſe ;
Et que vos belles mains nourricières des fleurs,
L'Hyver, ſous vos lambris, cultivent leurs couleurs.

Il exige ſur-tout qu'Amantes enflammées,
Vous ſentiez, vous goûtiez le plaiſir d'être aimées ;
Qu'écartant loin de vous toute frivolité,
Vous ne voliez jamais à l'infidélité ;
Que l'aimable enjoûment reſpire ſur vos traces ;

Que votre sein fécond reproduise vos grâces ;
Que la Société vous doive ses douceurs
Et ses goûts délicats & ses paisibles mœurs ;
Que nous montrant l'Hymen sous un dehors prospère ;
Vous fassiez envier le bonheur d'être père.
Enfin, quand l'âge mûr changera vos desirs,
Que vos Châteaux encor vous donnent des plaisirs ;
De vos fruits, de vos fleurs exprimez l'ambroisie ;
Qu'aujourd'hui du Pommier la richesse choisie
Sous vos yeux vigilans se transforme en boisson.

Peut-être ici devrois-je, émule de Thomson ;
Chanter ce Jus piquant, Nectar de la Neustrie :
Mais j'entends tout-à-coup, oui, j'entends ma Patrie ;
Qui me montrant de loin ses arbres toujours verds,
Réclame pour l'Olive une place en mes vers.

Brillante Occitanie, amoureuse contrée,
De tous les dons des Cieux enrichie & parée,
Si je ne puis, hélas ! jouir de tes présens,
Du moins le souvenir me les rendra présens.

Le Soleil a paru. Le Sud, par ſon haleine,
A fondu les frimats qui blanchiſſoient la plaine.
Quels eſſaims diligens, d'un bois flexible armés,
S'avancent, l'un par l'autre au travail animés,
Vers les champs couronnés de l'arbre de Minerve!
Loin d'ici tout mortel que la molleſſe énerve;
Que le bâton bruyant frappe à coup redoublé,
Et qu'en tous ſes rameaux l'arbre ſoit ébranlé:
L'arbre cède ſes fruits. De leur grêle épaiſſie,
Je vois déjà la Terre & couverte & noircie;
Et lorſque tombe enfin l'ombre humide du ſoir,
Le fruit mûr, écraſé ſous le criant preſſoir,
Epanche de ſon ſein la liqueur qu'il recèle,
Et ſur la flamme ardente en baume pur ruiſſelle:
Fleuve d'or, qui bientôt appellant les Bretons
S'en va par le Commerce enrichir nos cantons.

Puiſſe, toujours couvert de ſa pâle verdure,
L'arbre, auteur de ces biens, repouſſer la froidure!
Contre lui conjurés, ah! veuillent déſormais
Ces jours trop malheureux ne revenir jamais,
Qui!... Mais de ces revers taiſons l'affreuſe hiſtoire;

Au lieu de ſes malheurs, je veux chanter ſa gloire.

Athènes dans les Airs levoit ſon front naiſſant.
Jaloux de la couvrir de leur bras tout-puiſſant,
Et ſur mille cités d'élever ſa fortune,
La ſavante Minerve & le fougueux Neptune
Se diſputoient l'honneur de nommer ſes remparts.
Neptune, l'œil ardent & les cheveux épars,
Tonnoit, rempliſſoit l'air de clameurs odieuſes.

De l'Olympe à ſes cris les portes radieuſes
S'ouvrent, & laiſſent voir les Dieux & Jupiter,
Qui d'un pas ont franchi tous les champs de l'Ether;
L'immortelle Aſſemblée eſt déjà dans Athènes.
Tandis que les tribus flottantes, incertaines,
En ſilence, du Sort attendent les décrets:
« Le Deſtin va parler, & voici ſes arrêts,
» Dit le Maître des Dieux. Le don le plus utile
» Doit mériter l'honneur de nommer cette Ville. »

» Il m'appartiendra donc ce droit ſi glorieux, »
Reprend le Dieu des Mers, Il dit, & furieux

De ſon large trident ſoudain frappant la Terre ;
Elle enfante un Courſier, ſymbole de la Guerre ;
Un Courſier, qui fougueux dreſſe ſes crins mouvans ;
Hennit, écume, vole & devance les vents.
« Déeſſe, dit Neptune ; eh bien ! oſes-tu croire
» Que ton bras puiſſe encor m'enlever la victoire ? »
Et l'orgueil dédaigneux dans ſes yeux éclatait.
La tranquille Pallas le regarde, ſe tait ;
Et frappant à ſon tour la Terre de ſa lance,
Gage heureux de la Paix, un Olivier s'élance ;
Qui, de feuilles, de fleurs & de fruits couronné,
Mérite aux nouveaux murs le beau nom d'Athéné.

Mortel ! la Vérité ſous ſa Fable eſt cachée :
La Fable, à t'éclairer ſagement attachée,
T'enſeigne que les Dieux préfèrent au Guerrier
Les amis de la paix, & l'Olive au Laurier ;
Que l'honneur véritable eſt d'être utile aux Hommes :
Cependant notre hommage, aveugles que nous ſommes,
Cherchant l'ambitieux, nous courbe à ſes genoux,
Et fuit l'homme des champs qui s'épuiſe pour nous.
Utile Citoyen, ah ! ma plus douce étude

Sera de te venger de notre ingratitude !
Tu le mérites bien, toi, qui dans mes loisirs
Me donnes de si vrais & de si doux plaisirs.

Eh ! quel charme aujourd'hui que la froide soirée
Du règne du Soleil abrège la durée,
Quel charme de s'unir à ces bons Villageois,
Qu'un d'eux à la veillée appelle sous ses toits !
C'est-là qu'au jour obscur d'une lampe enfumée,
Près d'un brasier nourri d'un faisceau de ramée,
Chacun s'assied : les jeux se mêlant aux travaux,
L'un d'une dent nouvelle arme ses vieux râteaux ;
L'autre arrondit le van, dont la sagesse antique
Fit d'un culte épuré le symbole mystique ;
Lycas taille sans art le sceptre des Bergers ;
Nice, avec plus d'adresse, entre ses doigts légers
Roule l'Ozier pliant, le façonne en corbeilles,
Ou l'élève en paniers pour ses jeunes Abeilles.
Et cependant Baucis, en tournant son fuseau,
Raconte dans un coin l'histoire du hameau ;
Dit qu'elle a vu le blé regorger dans les granges,
Que l'Automne donnoit de plus riches Vendanges ;

Que tout eſt bien changé, les hommes & les tems
Et que l'on n'aime plus comme dans ſon printems.
Lyſe à ces derniers mots ſourit, & ſur Clitandre,
En lui ſerrant la main, jette un regard plus tendre :
Les autres, tour-à-tour occupés & diſtraits,
Demeurent ſans oreille à tous ces longs regrets.

Mais ſitôt que Baucis, d'un ton de voix *plus* ſombre,
Commence à leur parler d'Eſprits errans dans l'ombre,
De Fantômes, de Morts, qui du fond des tombeaux
S'allongent dans les Airs, traînant d'affreux lambeaux,
Agitent une torche, & de longs cris funèbres,
Et du bruit de leur fers rempliſſans les ténèbres,
Croiſent le voyageur dans ſa route perdu,
Le travail à l'inſtant demeure ſuſpendu ;
Le folâtre tumulte expire, & l'auditoire
Frémit, preſſe les rangs, & de l'œil ſuit l'hiſtoire.

Vous riez de leur crainte, hommes de la Cité !
Ah ! gémiſſez plutôt de la ſimplicité,
Qui juſques à la mort prolongeant leur enfance,
Aux ſuperſtitions les livre ſans défenſe :

De leur couche innocente approchez, & voyez
Quels tableaux, dans la nuit devant eux déployés,
Aſſiègent leur ſommeil, oppreſſent leur haleine.

Quoi! l'homme bienfaiteur, qui féconde la plaine
Dès le jour renaiſſant juſqu'au jour expiré,
Lorſque dans ſa cabane humblement retiré,
Il eſpère jouir d'un repos ſalutaire;
Quoi! cet homme, troublé dans ſa paix ſolitaire,
N'entendra retentir que les cris déchirans
Des ſpectres infernaux & des manes errans!

Qu'il ſoit maudit cent fois l'Apôtre ſacrilège,
Qui des Morts le premier bleſſant le privilège,
Au nom d'un Dieu vengeur les tira des tombeaux,
Et les montra ſouillés de ſang & de lambeaux.
Ou s'il vouloit du moins que ſa noire impoſture
Punît l'homme oppreſſeur, & vengeât la Nature,
Que ne reſervoit-il ce ſalutaire effroi
A ce Tyran paré du nom ſacré de Roi,
Dont les avares mains & les Loix homicides
Ecraſent les Sujets du fardeau des ſubſides?

Oui, voilà le Mortel que la voix de l'Erreur
Doit, dans l'ombre des nuits, aſſiéger de terreur,
Qu'alors près de ſon lit un Fantôme apparoiſſe,
Lui montre des Enfers la flamme vengereſſe,
Et que le déchirant de remords ſuperflus,
Il lui crie, en fuyant : TU NE DORMIRAS PLUS.

REMARQUES

SUR

LE NEUVIEME CHANT.

NOVEMBRE.

LE troiſième Mois de l'année Egyptienne, réformée par AUGUSTE, répondoit dans ſa plus grande grande partie à celui de NOVEMBRE. Appellé ATHYR, du nom de Vénus, il étoit conſacré à cette Déeſſe, qui ſelon la Mythologie la plus ancienne naquit au ſein de la Mer; car les premiers Peuples avoient cru que l'Univers étoit ſorti des eaux; ſyſtême, comme on le voit, de beaucoup antérieur à THALES, qui ne fit que le reſſuſciter; ſyſtême enfin qui n'eſt peut-être pas auſſi éloigné de la vérité qu'on le penſe, & vers lequel un grand nombre de découvertes nouvelles ſemble devoir nous ramener. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit avec juſte raiſon que l'Egypte adoroit en ce Mois la Déeſſe, fille des eaux, puiſque le Nil, rentré dans ſon lit, laiſſe éclore de toutes parts dans les campagnes qu'il a quittées les fleurs, les fruits,

les grains & la verdure, fécondés par son limon. Voilà encore pourquoi l'Egypte célébroit à cette époque la fête d'Osiris perdu & retrouvé, c'est-à-dire, la fête du Soleil qui renaît & ramène le Printems. Elle commençoit le dix-septième jour, & pendant les trois suivans, on promenoit le Bœuf Apis, couvert d'une étoffe de Lin teinte en noir; la nuit du dix-neuvième, les Prêtres, en habit de Lin, descendoient à la Mer, portant l'Arche sacrée, dans laquelle on disoit qu'Osiris avoit été renfermé par Typhon; on puisoit de l'eau avec un vase d'or, & tous les assistans s'écrioient: Osiris est retrouvé.

Ainsi, tandis que l'influence du climat, qui partout a réglé l'ordre des Fêtes, commandoit la joie aux Egyptiens, elle ordonnoit le deuil à la Grèce. Cinq jours après celui où nous célébrons la fête des Morts, les Grecs solemnisoient celle des Fèves, qui, comme les Parentales, n'avoit d'autre motif que d'honorer les Manes. Les Fèves étoient le symbole des Morts & l'on en mangeoit dans les repas qui suivoient les funérailles.

Diane, chez les Romains, présidoit au mois de Novembre. Diane, toujours vierge, & par conséquent stérile, désignoit d'une manière sensible l'état de la Terre, lorsqu'elle ne produit rien, n'en-

ſante rien ; Diane, qu'on repréſentoit preſque nue, étoit bien propre à caractériſer les campagnes dépouillées, &, comme dit le Peuple, DÉVÉTUES ; enfin, Diane, Déeſſe des forêts armée de l'arc & du carquois, méritoit de commander à la Saiſon, où les animaux plus nombreux & les différentes productions de la Terre recueillies invitent les Hommes au plaiſir de la Chaſſe.

NOUS avons imité & ennobli cette inſtitution, en plaçant dans ce Mois la fête de Saint-HUBERT, Patron des Chaſſeurs, & Chaſſeur lui-même. Je ſais d'un témoin oculaire, qu'un Evêque & Souverain d'Allemagne, qui vivoit il n'y a pas long-tems encore, conſacroit tous les ans cet exercice par l'acte le plus auguſte de la Religion. Le jour de Saint Hubert, il raſſembloit toute ſa ſuite dans la Chapelle de ſon Palais : les Chandeliers étoient de bois de Cerfs, & les ornemens de couleur verte. Le Prince, en habits pontificaux de même couleur, commençoit la Meſſe, & dans le même inſtant un nombreux Orcheſtre, compoſé de Cors ſeulement, ſonnoit des fanfares, à la Conſécration le DÉBUCHER, & l'HALLALI à la Communion. La troupe recueillie & ſanctifiée partoit enſuite pour la Chaſſe.

P. 127. Le ciel même eſt changé : l'Aurore au front vermeil
Se cache ; elle s'endort d'un triſte & long ſommeil.

On ſait que ſi l'Aurore annonce le retour du Soleil, caché encore ſous l'horiſon de 18 dégrés, c'eſt un effet de la réfraction. « (*) Les rayons qui ſe plient pour approcher de nous, paſſent au-deſſus de nos têtes, avant de nous atteindre ; ils ſe réfléchiſſent ſur les particules groſſières de l'air pour former d'abord une foible lueur, inceſſamment augmentée, qui annonce & devient bientôt le jour : cette lueur eſt l'Aurore. La lumiere décompoſée peint les nuages, & forme ces couleurs brillantes qui précèdent le lever du Soleil ; c'eſt dans ce phénomène coloré de la réfraction que les Poëtes ont vu la Déeſſe du matin : elle ouvre les portes du jour avec ſes doigs de roſe, & la fille de l'Air & du Soleil a ſon trône dans l'atmoſphère. Si cette atmoſphère n'exiſtoit pas, ſi les rayons nous parvenoient en ligne droite, l'apparition & la diſparition du Soleil ſeroient inſtentanées : le grand éclat du jour ſuccéderoit à la profonde nuit, & des ténèbres épaiſſes prendroient tout-à-coup la place du plus beau jour. La réfraction eſt donc utile à la Terre, non-ſeulement parce qu'elle nous fait jouir quelques momens de plus de la préſence du Soleil,

(*) Hiſtoire de l'Aſtrono. Moder. T. I.

mais parce qu'en nous donnant les crépuſcules, elle prolonge la durée de la lumiere ; & la Nature a établi des dégradations pour préparer nos plaiſirs, pour diminuer nos regrets. Nous voyons poindre le jour comme une foible eſpérance, il s'échappe ſans qu'on y ſonge, & la lumière ſe perd comme nos forces, comme la ſanté, les plaiſirs, la vie même, ſans que nous nous en appercevions ».

CETTE théorie de l'Aurore, ſi vraie & ſi élégamment développée, ſemble n'avoir plus lieu en ce Mois & dans les ſuivans. L'horizon eſt alors ſi conſtamment nébuleux, que le crépuſcule du matin, comme celui du ſoir, eſt à peine ſenſible ; preſque nul intervalle entre la nuit & le jour : l'un & l'autre fondent ſur la Terre, plutôt qu'ils n'y arrivent.

P. 128. Au lieu de cette aimable & paiſible roſée,
Dont la Terre, au Printems, brilloit fertiliſée,
Le brouillard s'épaiſſit & ſe glace en frimats.

IL n'eſt pas néceſſaire d'avoir de grandes connoiſſances en Phyſique & en Hiſtoire Naturelle pour deviner la cauſe de l'abſence de la roſée en ce Mois. La roſée n'étant qu'une vapeur ſubtile, qui élevée du ſein de la Terre par la chaleur de l'atmoſphère

au départ & à l'approche du Soleil, retombe ensuite en gouttes par sa pesanteur spécifique plus grande que la densité de l'Air, on voit sans peine que cette vapeur ne peut ni s'élever, ni se condenser dans un tems, où les rayons obliques d'un Soleil affoibli n'envoient & ne laissent aucune chaleur avant l'apparition & après la fuite de cet astre.

Il ne faut pas croire cependant, comme on l'avoit cru jusqu'à ce jour, que la rosée ne s'élève que de la Terre. Une observation nouvelle faite pendant le second voyage du Capitaine Cook, par M Forster, prouve que la Mer donne aussi la rosée. « Le climat en-dedans des Tropiques, dit le savant Naturaliste Anglois, étant très-chaud, & les nuits un peu longues, les vapeurs que le Soleil élève pendant le jour, se condensent vers le soir, & tombent souvent comme une rosée sur chaque partie du vaisseau : c'est ce que nous avons observé quelquefois au milieu de l'Océan Atlantique, quoiqu'à une grande distance de Terre, & dans les plus hautes latitude. Je n'en citerai qu'un exemple. Le 8 Janvier 1775, à dix heures du soir, quand nous marchions entre le 50 le 60e parallèles, & assez loin de Terre, nous trouvâmes tout le pont & tous les agrès mouillés par une rosée abondante. Je suis donc porté à croire qu'une rosée ne peut pas être réputée

putée déſormais un ſigne aſſuré du voiſinage de Terre ». (VOYAGE DE COOK DANS L'HEMISPH. AUST. T. V. EDIT. IN-4.)

p. 162. Tout de penſers de mort conſpire à me nourrir;
Je lis autour de moi : ce qui naît doit mourir.

LE ſpectacle de la Nature voiſine de l'Hyver eſt ſi propre à réveiller en nous des réflexions triſtes & mélancoliques, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'y livrer, ſi l'on ſe trouve à la campagne ſans diſtraction & ſans ſociété. Il faut, pour échapper à ſoi-même, s'environner de ſes amis, s'oublier dans leur commerce, & ſur-tout s'adonner à des exercices pénibles. M. de Saint Lambert, qui le premier de nos Poëtes a peint & obſervé les diverſes influences des Saiſons ſur notre ame, conſeille très-ſagement la fatigue de la Chaſſe contre l'ennui de l'Automne:

Sortons de la langueur par un mâle exercice.

L'EGLISE Chrétienne d'un autre côté a mis à profit pour nous ce triſte moment de l'année : elle r'ouvre à nos yeux les tombeaux de nos Pères, à la mémoire deſquels eſt conſacré le ſecond jour de Novembre. Cette Fête lugubre ne pouvoit être mieux placée; alors la Nature, d'accord avec la Religion,

nous dit, comme elle, que nous naissons pour mourir.

J'AJOUTERAI, d'après ma propre expérience, que les Ouvrages sombres & mélancoliques produisent en cette Saison un effet bien plus grand que dans toute autre. Les NUITS D'YOUNG, lues à la campagne pendant les soirées d'Automne, lorsque les vents sifflent dans les bois, m'ont toujours pénétré d'un sentiment profond de tristesse que j'avois du plaisir à éprouver, & qui me faisoit pardonner aux tableaux de ce Poëte la monotonie que je leur avois précédemment reprochée.

CAR il faut en convenir : cet état de langueur & de mélancolie, où nous jette le spectacle de la campagne dépouillée, a des charmes ; on s'y complaît, & l'on cherche à le prolonger : on s'occupe de ce qu'on a perdu ; & s'en occuper, c'est en jouir encore. Notre vie alors est toute entière dans le passé ; & comme l'éloignement ajoute toujours à l'illusion, la voix des Oiseaux, le parfum des fleurs, l'éclat & la fraicheur de la verdure, le plaisir qui animoit la scène des travaux champêtres rempliſſent notre imagination, & s'y peignent sous des traits enchanteurs que n'avoit point la réalité.

ON a dit que LES ABSENS ONT TORT, & l'on a étendu ce proverbe à toutes les circonſtances. Je le crois vrai, toutes les fois que la préſence d'un objet aura, pour ainſi dire, gliſſé ſur notre cœur; mais s'il a pu y faire quelqu'impreſſion, le proverbe eſt faux, ſur-tout dans les premiers momens de l'abſence. Voilà pourquoi une femme n'eſt jamais plus belle aux yeux d'un véritable Amant que dans les jours de leur ſéparation. Il lui découvre des charmes qu'il n'avoit point apperçus dans ſes bras; il les exagère, il lui en crée de nouveaux: & ſon imagination, au milieu des plus vifs regrets, ſe repoſe délicieuſement ſur ce qu'elle peut appeller ſon ouvrage.

P. 162. Héraut de cette loi que tu nous fis connoître,
O Vieillard de Samos, viens, parle, &c. . . .

PYTHAGORE, né à Samos, fit connoître & développa le premier aux yeux de la Grèce la ſimplicité ſublime de ce méchaniſme, qui, pour entretenir l'ordre que nous admirons dans l'Univers, tire la vie du ſein même de la mort, & produit un corps de la deſtruction d'un autre. Il y a grande apparence, il eſt vrai, que la connoiſſance de ce principe fut un des fruits de ſes voyages en Egypte & aux Indes. Les Grecs étoient ſi peu de choſe par eux-mêmes,

Peuple enfant, qu'on berçoit de futilités agréables, pour arriver au premier jour de la Philoſophie, il avoit beſoin de la ſageſſe d'autrui. Pythagore eut le courage de l'aller chercher : comme Thalès, Platon, Eudoxe & Apollonius, il voulut converſer en Egypte avec les Prêtres, alors ſeuls dépoſitaires des connoiſſances humaines. Ces hommes, que la Grèce appelloit INCOMMUNICABLES, parce qu'en effet ils avoient de la peine à dévoiler leur ſcience, exigèrent de Pythagore qu'il ſe fît circoncire. Il y conſentit ; & lorſqu'ils l'eurent initié à leurs myſtères, qui n'étoient en partie qu'une Théologie phyſique, toujours plus tourmenté du deſir de s'inſtruire, notre Sage alla chercher de nouvelles lumières en Aſie, chez les Brames.

De retour en Europe, & fixé à Crotone, dans la Grande Grèce, c'eſt-à-dire, dans l'Italie orientale, il y répandit les leçons de ſes maîtres : il montra que rien dans l'Univers ne s'anéantit ; que ce qu'on appelle la mort, n'eſt qu'un changement de forme ; & s'il ajouta que les ames paſſent alternativement d'un corps à un autre, n'eſt-il pas aiſé de voir que ce n'eſt là qu'un abus d'une vérité ? Les Philoſophes indiens, eux-mêmes, de la circulation de la matière, avoient conclu la circulation des ames. Ce ne dût être que dans un tems poſtérieur

que la Métempsycose fut annoncée comme un moyen employé par l'Intelligence Suprême, à purifier les ames. Cette opinion fut l'ouvrage de la Politique, qui voulut arrêter le méchant par la honte.

J'AI rapporté, dans les Remarques sur le premier Chant, une autre raison politique de cette croyance des Brames : il est possible de les concilier toutes les deux, en disant que Brama, leur Prophète, ayant trouvé établie dans l'Inde cette honte d'habiter après le trépas dans le corps d'un animal immonde ou abhorré, ajouta, pour rendre plus respectables les animaux qui servent à l'Agriculture, que la dernière transmigration de l'ame se faisoit dans le corps de la Vache.

QUOIQU'IL en soit, cette folle doctrine, publiée en Europe par Pythagore, ne doit point nous faire regarder ce Philosophe avec mépris, comme l'a fait l'Auteur des MEMOIRES SECRETS DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES. Si pour être compté au rang des Sages & des bienfaiteurs de l'humanité, il falloit n'avoir enseigné que des vérités sans aucun mélange d'erreur ou de ridicule, quels noms trouverions-nous exempts de cette tache dans l'Histoire de la Philosophie ou des Sciences ? disons-nous au contraire que la perfection n'est point le partage de notre pauvre

à ſon ſucceſſeur quant à la grâce & à l'harmonie des vers, il l'emporte du moins ſur lui par la grandeur, la force & la hauteur des images :

Principiò, pars terraï non nulla peruſta
Solibus aſſiduis, multâ pulſata pedum vi,
Pulveris exhalat nubulam nubeſque volantes,
Quas validi toto diſpergunt aëre venti :
Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur
Imbribus, & ripas radentia flumina rodunt.
Præterea pro parte ſuâ quodcumque alîd auget,
Roditur ; & quoniam dubio procul eſſe videtur
Omniparens, eadem rerum commune ſepulchrum ;
Ergo tibi terra limatur & aucta recreſcit.

Quod ſupereſt, humore novo mare, flumina, fontes
Semper abundare, & latices manare perennes,
Nil opus eſt verbis ; magnus diſcurſus aquarum
Undique declarat : ſed primùm quidquid aquaï
Tollitur, in ſummâque fit, ut nihil humor abundet,
Partim quòd validi verrentes æquora venti
Deminuunt, radiiſque retexens ætherius ſol ;
Partim quod ſubter per terras diditur omnes :

Percolatur enim virus, retròque remanat
Materies humoris, & ad caput amnibus omnis
Convenit; indè super terras fluit agmine dulci,
Quâ via secta semel liquido pede detulit undas (*).

Aëra nunc igitur dicam, qui corpore toto
Innumerabiliter privas mutatur in horas:
Semper enim quodcumque fluit de rebus, id omne
Aëris in magnum fertur mare; qui nisi contrà
Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,
Omnia jam resoluta forent, & in aëra versa.
Haud igitur cessat gigni de rebus, & in res
Recidere assidue, quoniam fluere omnia constat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol,
Inrigat assiduè cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen:
Nam primum quidquid fulgoris, disperit ei,

(*) On parle sans cesse de l'harmonie imitative des vers de Virgile, & l'on oublie qu'il y en a des exemples admirables dans Lucrèce, Celui que présente ce dernier vers est inimitable. Est-il possible de peindre par des sons plus doux & plus fluides la rapidité de l'eau qui s'échappe ?

Quòcunque accidit : id licet hinc cognoſcere poſſis ;
Quod ſimul ac primum nubes ſuccedere ſoli
Cœpere, & radios inter quaſi rumpere lucis,
Extemplo inferior pars horum diſperit omnis,
Terraque inumbratur, quà nimbi cunque feruntur :
Ut noſcas ſplendore novo res ſemper egere,
Et primum jactum fulgoris quemque perire ;
Nec ratione aliâ res poſſe in ſole videri,
Perpetuò ni ſuppeditet lucis caput ipſum.
. . . . . .
. . . . . .

Denique jam tuere hoc, circùm ſupràque quod omnem
Continet amplexu terram, quod procreat ex ſe
Omnia, (quod quidam memorant) recipitque perempta :
Totum nativum mortali corpore conſtat ;
Nam quodcùnque alias ex ſe res auget alitque,
Deminui debet, recreari, cum recipit res.
(De rer. nat. lib. V.)

Tel eſt le fond riche & brillant, d'où j'ai tiré le tableau de la deſtruction & de la reproduction ſuc-

ceſſive & éternelle des Etres. Je n'en ai pas conclu, il eſt vrai, comme Lucrèce, que le Monde entier ſera détruit un jour ; c'eſt une inconſéquence dans notre Poëte : il prouve, il démontre aux yeux & à l'eſprit, que tout ſe régénère & revit par la Mort, & lorſque ce développement devroit le conduire à une exiſtence de l'Univers toujours la même, il n'y voit que la fin de toute choſes. Pour nous ; ſi nous croyons à cette diſſolution univerſelle, ce n'eſt point ſur le témoignage de notre raiſon & de nos ſens qui la démentent, mais en écoutant celui de la révélation : ſa voix nous enſeigne que l'intelligence ſuprême, par un acte exprès de ſa volonté, détruira ce magnifique ouvrage, qu'il ne lui a plu de créer que pour un tems. Il eſt à remarquer cependant que cette croyance du Monde qui doit finir, & finir par le feu, étoit répandue dans l'Antiquité, ſoit, comme le veulent certains interprètes, que les Hommes l'euſſent reçue par tradition des enfans de Noé, ſoit plutôt qu'elle fût un effet des grandes cataſtrophes & des embraſemens qui avoient déjà plus d'une fois bouleverſé ce globe. Les Poëtes qui ont toujours ſaiſi avidement ce qui pouvoit leur fournir de grands tableaux, n'ont pas manqué de nous repréſenter ce dernier état du Monde, comme nous le repréſentent encore aujourd'hui nos Livres & nos Docteurs Sacrés.

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, &c. (Métamorph. lib. 1.)

Senèque le Tragique nous peint dans son Hercule sur le Mont Oëta la même catastrophe future; & Lucain, dont l'imagination forte & hardie s'attache de préférence à tout ce qui exige un pinceau ferme & vigoureux, s'est emparé de cette scène de terreur, & l'a tracée à sa manière.

Cum compage solutâ,
Sæcula tot mundi suprema coëgerit hora,
Antiquum repetent iterum chaos omnia, mixtis
Sidera sideribus concurrent, ignea pontum
Astra petent, tellus extendere littora nolet,
Excutietque fretum; fratri contraria phœbe
Ibit, & obliquum bigas agitare per orbem
Indignata, diem poscet sibi, totaque discors
Machina divulsi turbabit fœdera mundi.
(Luca. Pharsal. lib. 1.)

Autrefois cependant, séduit comme eux par la magnificence de ce tableau, j'avois essayé de le transporter dans notre Poésie.

Des Elémens entre eux ne vois-tu pas la guerre ;
L'Eau combattre le Feu, le Feu miner la Terre,
La Terre triompher de l'Air, lorſqu'en ſon ſein
Des Atômes légers elle engloutit l'eſſaim,
Et l'Air, non moins puiſſant, à ſon tour Roi du Monde,
Détruire & conquérir le Feu la Terre & l'Onde ?
Vois ces Forts, vois ces tours de la cîme des monts
En pouſſière tomber dans le creux des vallons ;
Vois rouler ces rochers que le Tems déracine ;
Entends les Dieux pleurer leurs autels en ruine,
Leurs ſimulacres d'or, briſés, vaincus du Tems,
Et reprochans leur chûte à ces Dieux impuiſſans.

De la deſtruction veux-tu d'autres exemples ?
Lève, lève ton œil vers les céleſtes temples :
Que de Soleils éteints ! que d'Orbes glorieux,
Rayonnantes Cités de l'empire des Cieux,
Dépouillés de chaleur de vie & de lumière
Sont rentrés aujourd'hui dans la maſſe première ?
Et ce ſéjour de mort où ſe traînent tes pas,
Ce globe ſublunaire, un jour ne doit-il pas

Dans l'antique cahos s'enſevelir lui-même ?
Les tems l'ameneront à cette heure ſuprême,
Où tomberont ſur lui des Mondes embraſés,
Et tous s'écrouleront l'un par l'autre écraſés.

P. 163. Tout l'ouvrage des Dieux enfin ne ſeroit plus,
Si de ſa propre cendre il ne pouvoit renaître.

Tout eſt animé, tout vit juſqu'aux atômes détachés par la mort d'un corps qui ſe décompoſe : chacun d'eux, par une action qui lui eſt propre, va ſe lier avec mille autres, & leur réunion forme un nouvel individu, ſoit de la même eſpèce, ſoit d'une eſpèce différente. C'eſt donc bien improprement que l'on nous répète ſans ceſſe que la Nature eſt morte en certains climats. L'Être Suprême a répandu ſur la face de l'Univers une égale quantité d'eſprits de vie. Partout, à la vérité, ils ne ſe combinent point de la même manière : ici, leurs aggrégats les plus nombreux ſont des végétaux, là, des minéraux ; ailleurs domine le règne animal ; mais partout la matière eſt toujours en action, & ce n'eſt qu'en apparence qu'elle eſt morte. « Dans les climats extrêmes du Nord, dit l'Auteur des Recherches sur les Américains, la Nature dé-

penſe peut-être autant de force à animer les Baleines, les Phocas, les innombrables eſſaims de Harengs & de Morues, qui ont leur principal ſéjour dans le baſſin du Pôle, & ces nuées d'Oiſeaux aquatiques qui obſcurciſſent quelquefois la ſurface de l'Océan Glacial, qu'elle emploie ailleurs de puiſſance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété ſurprenante de créatures terreſtres. Cette obſervation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organiſation, qu'il y a tout autour du globe une égale portion de cet eſprit actif qui vivifie la matière modifiée à l'infini, ſans que la différente température de l'Air puiſſe mettre un obſtacle ſenſible à ce développement continuel. Là, où il y a moins d'animaux quadrupèdes, il y a plus de végétaux, plus d'inſectes, plus de reptiles, plus d'oiſeaux : là, où le gibier & les animaux ſauvages ſe multiplient, les Hommes manquent : la population de l'Homme arrête celle du gibier, celle des inſectes, celle des reptiles, celle des oiſeaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroiſſement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les Pays inhabités qui n'éprouvent pas un dégré de froid exceſſif, ou une chaleur brûlante.

Dans le voiſinage des Pôles, où l'atmoſphère & les ſubſtances terreſtres ſont ſi comprimées qu'au-

cune herbe ne peut s'y fonder, ni préſerver ſa ſéve & ſes tiſſus ſubtils, on voit que la Mer a reçu par compenſation ce qui manque à la Terre. Sous d'épouventables voûtes des glaçons amoncelés, nagent des Baleines qui ſurpaſſent tout ce que le Règne Animal & Végétal enfante ailleurs de plus giganteſque. M. Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une groſſe Baleine. Si l'on ne s'attache qu'au volume & à la maſſe, cette comparaiſon peut avoir quelque juſteſſe; mais elle n'en aura plus, ſi l'on conſidère que les Cétacées ſont tous carnaciers, & que le Nord-Capre ne peut ſe raſſaſier qu'en avalant par jour un million de Harengs; à chaque fois qu'il reſpire, il en coûte la vie à une multitude ſurprenante d'Etres organiſés & ſenſibles. La reproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante, par tout où cette engeance ſi énorme & ſi vorace vient ſe repaître : la végétation de mille Sapins ne coûte pas tant à la Nature ».

P. 163. Vois-tu lorſqu'à ſa table un ami te convie, &c.

Cette image de la vie comparée à un feſtin eſt empruntée de Lucrèce, qui l'a conſacrée dans ce vers ſi philoſophique :

Cur non ut vitæ plenus conviva recedas?

Et que notre inimitable la Fontaine a reproduite dans une de ſes Fables, où, avec ſa ſublime naïveté, il nous dit que l'Homme

Doit ſortir de la vie ainſi que d'un banquet,
Rendant grâce à ſon hôte, & faiſant ſon paquet.

Il eſt des hommes d'un goût trop délicat qui accuſeront cette comparaiſon de manquer de nobleſſe, & qui auroient mieux aimé que j'euſſe imité celle qu'on lit ailleurs dans le même Lucrèce, lorſqu'il compare la vie au flambeau que les Danſeurs dans les Jeux Sacrés ſe paſſoient de main en main; mais cet uſage, étranger parmi nous & ignoré du commun des Lecteurs, eût rendu la comparaiſon plus obſcure, en la rendant plus noble : & cependant la première qualité du ſtyle, c'eſt la clarté, parce qu'on n'écrit, comme on ne parle, que pour être entendu.

P. 164. Oui, ces feuilles, n'aguère ornement des forêts,
Se transformant bientôt en fertiles engrais, &c.

Le terrein, le plus naturellement favorable à la végétation, eſt celui où un plus grand nombre de végétaux ſe décompoſent chaque année. Leur putréfaction le transforme peu à peu en un ſol que les

Laboureurs appellent TERREAU, & les Naturaliſtes, TERRE NOIRE, HUMUS ATRA. Cette théorie eſt palpable, pour ainſi dire, dans l'Ouvrage de M. FORSTER, formant le cinquième Volume du ſecond Voyage du Capitaine Cook in-4. Ce ſavant y explique comment ſe forme le ſol végétal ſur les rochers ſtériles de la TERRE DE FEU. Les Oiſeaux, la mer & les Vents, dit-il, y ont apporté les graines de quelques plantes à mouſſe, qui y végètent pendant la belle ſaiſon. A meſure qu'elles s'élèvent, elles ſe répandent en tiges & en branches qui ſe tiennent auſſi près l'une de l'autre que cela eſt poſſible. Elles diſperſent ainſi de nouvelles graines, & couvrent enfin un large contour. Les fibres, les racines, les tuyaux & les feuilles les plus inférieures tombent en putréfaction, produiſent une eſpèce de gazon, qui inſenſiblement ſe convertit en Terreau; chaque année l'accroît & le rend *plus propre* à produire & à nourrir des plantes. Dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, ajoute-t-il, on remarque la même analogie dans le principe, quoique la formation du ſol y ſoit plus avancée, parce que la végétation y eſt plus active & plus vigoureuſe. Des tempêtes violentes y briſent des arbres affoiblis par l'âge, & dans leur éclat, ils écraſent une quantité innombrable de buiſſons & d'arbriſſeaux qui pouſſent & pourriſſent enſem-

ble, & fournissent de la place & de la nourriture à une nouvelle génération de jeunes arbres. Cette scène apparente de destruction est une des opérations les plus utiles de la Nature : elle entasse ainsi une quantité précieuse de Terreau fertile pour une race à venir.

P. 165. Le règne fugitif de ce nouvel Eté
Ramène, avec Comus, la folâtre gaîté.

Le peuple de la campagne, que la nature de ses travaux & de ses espérances force à observer tous les changemens que l'Air éprouve, ayant reconnu qu'on jouit presque tous les ans, aux approches ou à la suite de LA SAINT-MARTIN, d'un Ciel pur & d'une douce température, leur a donné comme on le sait, le nom D'ETÉ DE LA SAINT-MARTIN. Les Savans, qui parmi nous s'appliquent aux observations météorologiques devroient bien rechercher d'où naît ce phénomène : puisque le retour en est assez constant sous les latitudes septentrionales de la France, il ne doit pas être impossible d'en découvrir la cause. Le génie hardi de l'Homme a porté si souvent la lumière dans les ténèbres dont la Nature aime à envelopper ses opérations, que les plus grandes difficultés ne sont plus en droit de l'effrayer. En attendant qu'il s'oc-

cupe de la recherche qu'on lui propose ici, disons qu'on seroit tenté de croire que cette jouissance d'un Ciel serein a été dans des tems reculés le motif de la joie & des festins auxquels chacun se livre en ce moment, si nous ne savions que ces jours de plaisir ont eu une autre origine. Ils nous sont venus des Romains à qui cette saison les commandoit ainsi qu'à nous.

« La pleine Lune, ou les Ides, jour de fête dans tous les Mois en l'honneur de Jupiter, se célébroit en Novembre d'une manière plus solemnelle. Jupiter & les autres Dieux étoient placés sur leurs lits de festin, & on leur servoit des tables bien garnies. On se régaloit en même-tems dans toutes les familles & cet usage subsiste encore, tant est forte l'habitude.

On venoit de faire ses récoltes & ses semailles. Le tems des féries (ou vacances), étoit expiré, & chacun de ceux que les vendanges ou les semailles avoient attirés aux champs, revenoient à cette époque en Ville, pour y reprendre leurs fonctions, sur-tout les Magistrats, parce que les Tribunaux se r'ouvroient : il étoit donc naturel de faire de ce tems un tems de fêtes & de réjouissance.

Ces Fêtes étoient donc indépendantes de la Religion ; mais on leur associa dans tous les tems la Religion, afin qu'elles fussent plus décentes, & parce qu'il étoit juste de témoigner sa reconnoissance au Ciel pour les biens dont on jouissoit alors (Hist. Relig. du Calend.)

P. 166. Et cependant vers nous s'avancent par essaim
Les Oiseaux voyageurs, qui, nés sous l'œil de l'Ourse,
Loin d'elle tous les ans précipitent leur course.

Le nombre de ces colonies volantes, qui des bords glacés de l'Océan Septentrional, où elles sont nées, arrivent tous les ans dans les régions moins rigoureuses du Midi, pour y passer l'Hyver, est aussi inconcevable que leur intelligence à se réunir à un jour fixé, & à se conduire dans leur voyage. Ce ne seroit point une hyperbole poétique que de comparer ces émigrations d'Oiseaux à ces armées immenses de Barbares qui pendant plusieurs siècles descendirent du Nord vers le Midi. On a vu souvent le jour obscurci par la multitude de ces passagers & s'il arrive quelquefois que leurs vols nous semblent moins considérables, il faut savoir, ou qu'ils voyagent pendant la nuit, ou qu'ils s'élèvent à une hauteur si prodigieuse, que nos yeux pourroient à

en fournit mille autres qui tous dépoſent en faveur de l'intelligence de nos voyageurs. En effet, ſi l'eſprit dans les Animaux eſt toujours en raiſon de la difficulté qu'ils éprouvent à ſe procurer leur nourriture, il faut avouer que l'induſtrie des Oiſeaux de paſſage doit être ſingulierement développée ; il nous eſt facile d'en juger par nous-mêmes ; plus nous exerçons nos facultés intellectuelles & plus nous les augmentons : & comme a dit la Fontaine :

Quiconque a beaucoup vu,
Sans doute a beaucoup retenu.

P. 166. Ils y remplaceront ces eſſaims d'Hirondelles ; &c.

Qu'on ſe rappelle ce qui a été dit dans les Remarques ſur le deuxième Chant, que les Naturaliſtes modernes n'ont trouvé d'autre moyen pour concilier entr'eux les faits contraires recueillis par les Obſervateurs touchant les Hirondelles, que de diſtribuer ces Oiſeaux en deux claſſes, dont l'une ne nous quitte jamais, mais ſe raſſemble en maſſe (*),

[*] Ce ſentiment a été mis en beaux vers Latins, par MOIREAU, de la Congrégation de l'Oratoire, dans un Poëme qui a pour titre : HIRUNDINES POLONICÆ, & que les Amateurs de la belle Latinité ne peuvent ſe procurer qu'avec peine parce qu'il eſt devenu fort rare :

S'enſevelit

s'enſevelit & s'endort dans les cavernes & la vaſe des étangs, d'où elle ne s'éveille & ne ſort qu'au mois de Mars, tandis que l'autre nous quitte par troupes en Automne, traverſe les Mers & s'en va habiter des régions plus tempérées, pour ne revenir parmi nous qu'avec le Printems. Cette dernière claſſe eſt déjà loin de nous, lorſque les légions qui

Non tamen externos ſoles tractuſque remotos
Quærit, & arctorum longinquo ſidere frigus
Mutat Hirundo fugax: aliter mens docta ſaluti
Conſuluit, motuſque dedit natura ſagaces.
Namque inter ſeſe pennis per mutua nexis,
Et pedibus, tepido ſubeunt humore paludes,
Ingenteſque lacus, fundo quâ ſcilicet imo
Subſedit calor, & venas tepefacta calentes
Laxat hians tellus. Hic blandi tempora Veris
Expectant: donec rigidi inclementia cœli,
Et Boreâ ſpirante furens deſæviat Arctos.
Interea penitus vitales deficit humor
In ſpeciem: nullo pulſantur corpora motu:
Hibernoſque tenet ſub aquis mors annua menſes.
Aſt ubi purpureis pavefecit cornibus annum
Taurus, & infeſtæ fugerunt frigora brumæ,
Ilicet emergunt. Videas pennata refundi
Agmina, & innumeras undis enare volucres.
Nempe catervatim pennis hiberna relinquunt
Hoſpitia, antiquaſque domos & cognita nidi
Tecta petunt, dulceſque volant rediviva per auras,
Inſuetumque ſibi repetunt examina cœlum.

déſertent le voiſinage du Pole boréal, arrivent ſur nos terres. On diroit que la Nature, jalouſe de mettre de la juſtice dans ſes compenſations, remplace un peuple par l'autre, & tire des pays ſoumis à toutes les rigueurs de l'Hyver les tribus d'Oiſeaux qu'elle y a fait naître pendant l'Été, pour animer de leur préſence nos campagnes que la froide ſaiſon changeroit, ſans cet innocent ſtratagême, en une ſolitude effrayante. Car les Hirondelles ne ſont pas les ſeuls Oiſeaux qui nous délaiſſent: preſque tous ceux, qui dans les beaux jours égayoient nos climats, les quittent pour d'autres. A quiconque ne jouit pas ſans attention des beautés de la Nature, il eſt viſible, dès la fin du mois d'Octobre, que les forêts, les vergers & les buiſſons ſont déjà déſerts. Les Chardonerets, les Pinçons, les Alouettes, les Linotes ſe taiſent, ils ont diſparu. Où ſont-ils cachés? il eſt vraiſemblable que les premiers froids les ont contraints de s'exiler, & de franchir les Mers.

MAIS ici ſe préſente une queſtion aſſez curieuſe. Ces Oiſeaux vivent-ils dans leur nouvelle demeure comme des paſſagers, ou bien y ſont-ils comme des citoyens qui dans le ſein de leur patrie forment des alliances & ſe multiplient? Quoiqu'on n'ait rien de certain à répondre, on peut préſumer tou-

tefois qu'ils ne s'y reproduiſent point, puiſque leur retour vers le Sud au Printems, nous les montre en plus petit nombre, que nous ne les avons vus lors de leur départ pour le Midi, en Automne.

P. 166. Apre comme l'Hyver qui les ſuit à la trace,
Leur chant n'eſt qu'un long cri ſans douceur & ſans grâce.

On a dit que les Oiſeaux des Zones glaciales & de la Zone torride ſont également privés d'un chant doux & mélodieux : le privilège d'une voix harmonieuſe ſemble attaché aux ſeuls Oiſeaux des Zones tempérées. On peut demander encore ici quelle eſt la cauſe de cette différence ; & le plus ſavant Naturaliſte ne répondra point. Il ajoutera ſeulement que ceux même de nos Oiſeaux dont la voix eſt rauque & déſagréable, tels que la Pie, les Corbeaux, les Corneilles n'oſent ſe faire voir à nos yeux que dans la rude ſaiſon ; c'eſt-à-dire, lorſque les Bouvreuils, les Loriots, &c. ne paroiſſent plus ; & qu'auſſi-tôt que ceux-ci, aux premiers rayons du Printems, recommencent leur douce mélodie, ceux-là diſparoiſſent de nos plaines. Un Poëte ſeroit en droit de dire que honteux de ſe montrer au milieu d'un concert que leurs voix rendroient diſcordant, ils s'enfoncent dans les lieux déſerts, & s'y tien-

nent cachés exprès jusques vers la fin du mois d'Octobre.

CONVENONS cependant que cette ligne de démarcation qu'on a voulu établir entre les Oiseaux des Zones tempérées vêtus modestement, mais doués d'un brillant gosier, & les Oiseaux des Zones extrêmes privés d'une belle voix, mais non d'un riche plumage, est une observation fausse, ou qui du moins souffre de nombreuses exceptions. « Les Oiseaux de la Mer du Sud & de la Terre de Feu égayent les bois par des chants continuels, & leur plumage varié contribue à la splendeur de la Nature. Qu'est-il besoin de parler du Chardoneret, qui est peut-être un des plus beaux Oiseaux du Globe, & dont la voix est très-mélodieuse. Il est facile d'ailleurs de citer un grand nombre d'exemples du contraire. L'harmonie des Oiseaux retentit également dans les forêts sauvages de la Nouvelle-Zélande & dans les bocages cultivés d'O-taïti. » (M. FORSTER. UBI SUPRA.)

P. 167. Je pourrai voir encor les Cannes du Lapland
Qui sillonnant les Airs en triangle volant, &c.

CETTE figure que les Cannes, ou Canards sauvages, affectent régulièrement lorsqu'elles volent en

troupe, ne leur eſt point particulière. Les Oies de même y ſont fidèles. Ces familles émigrantes ſe rangent ſur deux colonnes diſpoſées en V, dont un ſeul individu forme la pointe, ſans doute pour ouvrir plus facilement le fluide de l'Air à la colonie qu'il mène : c'eſt ainſi qu'au-devant d'un vaiſſeau l'induſtrie humaine a placé la proue, à l'aide de laquelle le navire trouve un ſillon ouvert ſur les flots. Mais le ſoin que prend le conducteur le fatiguant bien-tôt, il cède la place à l'Oiſeau qui le ſuit, & va ſe mettre à la queue d'une colonne. Il en eſt ainſi ſucceſſivement de tous les autres. Si nous n'avions pour croire à la diſpoſition ingénieuſe de ce vol que le témoignage des Anciens qui en ont parlé, c'eſt-à-dire, que les récits de Cicéron, de Pline & de Sénèque, nous en pourrions révoquer en doute la vérité ; l'expérience nous a trop bien appris qu'il ſont loin d'être en Hiſtoire Naturelle des Maîtres ſur la parole deſquels on puiſſe jurer ; mais des obſervateurs modernes exacts & véridiques nous ont confirmé ce fait. Kolbe, Auteur d'une DESCRIPTION DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, & témoin oculaire du paſſage de ces Oiſeaux, nous en a laiſſé un tableau fidèle auquel je me ſuis ſcrupuleuſement conformé. VOYEZ L'OUVRAGE CITÉ, TOM. III, PAGE 261.

P. 168. La raiſon vous condamne; elle parle, & détruit
Un ſyſtême jaloux que l'orgueil a conſtruit.

Si les Cartéſiens vouloient être de bonne-foi, ils avoueroient qu'ils ne relèguent les Animaux au rang des machines, que par ce ſentiment trop naturel à l'Homme, qui lui fait repouſſer avec mépris tout ce qui peut s'égaler ou ſe comparer à lui : ſentiment peu philoſophique, qui plus qu'on ne croit a retardé nos connoiſſances en plus d'un genre. La différence, il eſt vrai, de l'Homme à la Brute eſt extrême ; c'eſt celle du Tems à l'Éternité : la Brute deſtinée à finir toute entière ne doit point comme nous vivre au-delà de la mort. Mais le but de ſon exiſtence ſur la Terre étant le même, l'Animal ayant pour la remplir les mêmes organes, les mêmes ſenſations produits de ces organes, & ſur-tout poſſédant la mémoire du Paſſé, qu'il compare avec le Préſent pour prévoir l'Avenir, n'eſt-ce pas un orgueil révoltant de vouloir le ſoumettre aux ſeules loix aveugles du mouvement?

Louis Racine, qui a travaillé péniblement ſur l'Ame des Bêtes deux Epitres longues & froides, où ſe trouvent pourtant quelques tirades agréables, & même plaiſantes, quoique l'Auteur ne fût pas

né pour la plaiſanterie, Louis Racine convient ſans détour du motif qui le range au Cartéſianiſme :

Je ne puis conſentir qu'à nos fers deſtinés,
D'indignes Animaux à la Terre bornés,
Partagent avec moi cette clarté divine,
Qui nous rappelle à tous notre illuſtre origine.

Il refuſe donc aux Animaux la mémoire, l'intelligence, parce que l'Homme en eſt doué ? Mais du même raiſonnement, il devroit auſſi conclure que la Brute ne mange point, ne dort point, parce que nous mangeons & dormons. A quelles abſurdités l'Homme arrive, lorſqu'il veut ſe donner un rang excluſif ſur la Terre, & qu'il prétend que rien dans la Nature ne doit lui reſſembler ! Il eſt auſſi ridicule que ces animaux que M. de Voltaire a mis en ſcène dans ſon DISCOURS SUR LA NATURE DE L'HOMME.

MAIS, dira-t-on, les Plantes comme les Animaux & les Hommes ont des beſoins qu'elles démontrent & demandent à ſatisfaire : par leurs rameaux elles cherchent l'air & la lumière ; par leurs racines, les veines de la Terre les plus propres à les nourrir : la Vigne & le Lierre pour s'élever implorent un appui, tous les deux rampent triſtement

jusqu'à ce qu'ils l'ayent rencontré ; alors l'un s'y attache avec des espèces de mains, l'autre l'environne & l'embrasse. De ces faits, dont la vérité est reconnue, conclurez-vous que les Plantes ont une partie de notre intelligence ?

Eh ! non sans doute : personne ne sera assez insensé pour arriver à une conséquence semblable : c'est par d'autres Loix qu'il faut expliquer l'action, le mouvement des Plantes. Elles montent dans l'Air, se plongent & serpentent dans la Terre, parce que la Terre & l'Air les attirent. Mais ces mêmes Loix rendent-elles aussi raison des actions de l'Animal ? Ces deux Loups, qui pour saisir plus surement une proie qu'ils doivent ensuite partager, ont concerté entr'eux de tromper le Berger ; dont l'un s'avance hardiment vers le troupeau, excite la vigilance des Chiens, s'enfuit devant eux pour les entraîner à sa poursuite loin du parc ; & l'autre, qui du coin du bois où il s'est tenu caché pendant cette attaque simulée, s'élance tout-à-coup sur le troupeau privé de ses défenseurs, se saisit d'une Brebis, & l'emporte dans un lieu secret, où nos deux compagnons de guerre se réunissent, lorsque les Chiens, rappellés par le Pasteur pour une nouvelle défense, ont laissé fuir le premier brigand, & sont arrivés trop tard pour s'opposer au second ; ces deux Loups, dis-je,

ſont-ils de ſimples machines, de purs automates ? S'ils en ſont, CÉSAR & POMPÉE, TURENNE & CONDÉ en étoient auſſi, & leurs plus ſavans ſtratagêmes ne furent que le produit néceſſaire d'une cauſe aveugle.

J'AVOUE cependant que l'on a quelquefois abuſé de la reſſemblance plus ou moins grande qui ſe trouve entre l'Homme & les Animaux. Il ſemble que quelques Auteurs l'ayent crue entière & parfaite ; ils n'ont refuſé à la Brute aucune de nos qualités, aucune de ces vertus qui nous ſont moins commandées par la Nature que par la Société. C'eſt ainſi qu'OPPIEN aſſure que les Chevaux ont l'inceſte en horreur, & pour le prouver, il verſifie une hiſtoire fabuleuſe qu'ARISTOTE avant lui avoit rapportée fort gravement. La voici traduite du Grec d'Oppien en vers Latins par JEAN BODIN (*), en M. D. LV.

(*) Ce Jean Bodin, Avocat au Parlement de Paris, ſous le Règne de HENRI III, eſt moins connu comme Poëte que comme Proſateur. Il nous reſte de lui un Ouvrage ſur les Loix qui a pour titre : LA REPUBLIQUE, & qui a été le précurſeur de l'ESPRIT DES LOIX. Le Préſident de Monteſquieu y a beaucoup puiſé. C'eſt là que notre nouveau SOLON a pris ſon ſyſtême ſur l'influence des Climats ; & l'un & l'autre ont ſoutenu la tolérance en matière de Religion. L'Ouvrage de Bodin eut un ſi grand ſuccès dans le tems, que les Anglois le

Naturam ſed enim magno venerantur honore ;
Quis credat nolle inceſtu fœdare nefando
Corpora, quod ſolum venerem amplectantur honeſtam ?
Fama meas Regis Scythici pervenit ad aures,
Qui innumeros nutribat equos, armentaque multa ;
Quos dum ſacra lues graſſans hauſiſſet equina
Funditus, ex illa duntaxat clade tenellum
Pullum lactentem, ſola cum matre, reliquit.
Dum vero fugitiva magis pubeſceret ætas,
Impius in matris complexum mittere tentat :
At ubi funeſtum execrari vidit amorem,
Et vetitos fugere amplexus, vetitoſque hymenæos
Matri cum nato, fraudes meditatur iniquas ;
Sic ratus armentum inſtaurare genuſque peremptum :
Namque dolo primum coriis obduxit utrumque
Diverſis, corpuſque oleo fragrante perunxit.

traduiſirent en Latin, & l'enſeignèrent dans leurs Ecoles Publiques ; nouveau trait de reſſemblance avec L'ESPRIT DES LOIX, qu'on cite ſans ceſſe dans le Parlement d'Angleterre, comme une autorité du plus grand poids. Le ſort de Bodin fut encore de mourir de la Peſte comme le Poëte Grec qu'il avoit traduit aſſez élégamment.

Sicque ducem caſtæ conſanguinitatis odorem
Obliterans, ſacros miſer inceſtavit amores
Prò ſcelus, (ô Superi!) connubia dira peregit,
Quæ exſecrantur equi, ut quondam patrata fuerunt
Inter mortales, ut quæque nefaria Thebis
Œdipus infelix admiſit, patre peremptо,
Ferales diro conjungens omine tædas.
Cum ſcelus infandum nudato corpore norunt,
Mæſti luminibus torvis ardentibus ira
Conſpiciunt, mater gnatum, gnatuſque viciſſim
Non gnatus matrem, non matrem, fraude potius
Inceſto matris complexu lumina torquet.
Tum in cælum arrectis cervicibus ore frementes,
Terribili fletu ſcelus implacabile lugent,
Ultoreſque Deos voce obteſtantur acerba
Flagitii, aurigæ furias, diraſque precantes.
Effractis tandem indomitâ cervice capiſtris,
Saxa petunt, altoque ruunt de vertice cautis,
Et molles cerebri ruptâ compage medullos
Effundunt, vitamque ſimul cum ſanguine linquunt,
Alter in alterius capita inclinata tenentes.

A ce récit ridicule associez ce que Pline raconte de l'esprit religieux des Eléphans pour la Lune, folie pitoyable que PASSERAT, modèle de la Fontaine dans le genre du Conte, a parée des grâces de la Poésie Latine dans ses ETRENNES, article des Éléphans :

Imbuti pietate animos, cultuque Deorum
Æquoreïs lustrantur aquis, & supplice gestu
Curva renascentis venerantur cornua Lunæ,
Sidera suspiciunt ægri, tacitisque supini
Cælum onerant votis, & lumina solis adorant,
Puris ubi eoïs rutilum caput exserit undis.

P. 369. Aux Cités pousse en foule & la Huppe azurée
Et la svelte Mézange à l'aile diaprée.
Le brillant Rouge-Gorge y devance leurs pas: &c.

Je sais que la Huppe, appellée ainsi de la crête brillante dont elle est noblement coëffée, est mise par les Ornytologistes au rang des Oiseaux de passage, qui nous quittent tous les ans aux approches de l'Hyver, pour chercher des climats plus doux. Pourquoi donc me suis-je permis de la représenter vivant dans la froide saison, au milieu de nous, autour de nos Cités ? Parce que je me suis souvenu

que dans ma jeuneſſe, j'en avois vu pluſieurs à Montpellier, même au mois de Janvier ; or le témoignage de mes yeux confirmant celui d'Ariſtote, qui aſſure que cet Oiſeau en Hyver ne quitte point la Grèce, dont la température diffère peu de celle de nos Provinces Méridionales, je me ſuis cru autoriſé à ne pas ſuivre l'opinion générale. Peut-être auſſi les Huppes qui ne voyagent pas, forment-elles le plus petit nombre ; des circonſtances particulières qu'on ne connoît point peuvent les retenir ; & alors ce que j'ai dit ne ſeroit plus qu'une exception à la loi générale. Du reſte la Huppe eſt d'un naturel peu ſauvage ; l'approche des Hommes ne l'effraye point : c'eſt preſque toujours le long des grands chemins que nous la rencontrons en Été.

QUANT aux Mézanges, les Naturaliſtes Modernes en comptent juſqu'à vingt eſpèces répandues ſoit dans l'ancien, ſoit dans le nouvel hémiſphère. Parmi celles qui habitent la France, j'ai eu en vue l'eſpèce dont le plumage eſt le plus brillant, & que nous appellons MÉZANGE BLEUE, PARA CERULEA. Celle-ci a la partie ſupérieure de la tête garnie d'une riche couleur bleue, mélangée de blanc & de noir : le deſſus de ſon cou eſt COUVERT D'UNE CEINTURE MOIRÉE, dit BÉLON : enfin le jaune, le verd, le violet ornant ſon menton, ſon eſtomach

& ſon échine en font un des plus jolis Oiſeaux de nos forêts. Il y paſſe les beaux jours de l'été ; mais vers le milieu de l'Automne, il en ſort pour vivre dans les villages & dans les villes.

LE Rouge-Gorge, que l'on peut appeller le Roſſignol de l'Hyver, parce que ſa voix mélodieuſe ne refuſe point de ſe faire entendre à la Nature couverte de frimats, eſt de tous les Oiſeaux celui qu'une douce familiarité rapproche le plus de nos habitations. Il s'y introduit ſans crainte pour y chercher ſa nourriture ; en cela plus intéreſſant que le Roſſignol, toujours ſauvage, toujours fier, & dont la mélodie a beſoin de la ſolitude pour ſe déployer. Le Rouge-Gorge l'emporte auſſi ſur le Roſſignol par la beauté de ſon plumage peint de blanc ſous le ventre ; & de rouge, de bleu ſur la tête.

P. 171. Pourſuis donc, Dupaty, ta courſe glorieuſe.

CE vœu d'un patriote plus que d'un ami ne ſera point exaucé. C'eſt avec douleur que j'annonce la perte dont eſt menacé le Parlement de Bordeaux, devant lequel M. Dupaty, Avocat-Général, défendoit depuis douze ans la cauſe de l'innocence infortunée avec un zèle, des vertus & des talens qui plus d'une fois ont effrayé l'envie. Fatigué de lutter ſans fruit contre elle, il renoncera peut-être aux

fonctions de la Magiſtrature, lui qui avoit la noble & légitime ambition de placer ſon nom à côté du nom de Monteſquieu, par un grand Ouvrage ſur LA JUSTICE CRIMINELLE. Cet éloge n'en eſt pas un; c'eſt l'expreſſion naïve du ſentiment & de la conviction.

ON dira peut-être que les Poëtes, nation de Flateurs, ſont accoutumés à encenſer indiſtinctement tous les Autels. Je conviens de la vérité du reproche, quelque grave qu'il ſoit; & puiſque l'occaſion s'en préſente, je veux le faire entendre avec toute la force & la franchiſe dont je ſuis capable, ne fût-ce que pour me lier à moi-même les mains, ſuppoſé que je fuſſe jamais aſſez lâche pour mentir à ma Nation & à ma conſcience en louant ce qui doit être flétri.

POETES, qui devriez ſentir combien la louange équitablement diſpenſée peut devenir dans vos Ecrits un inſtrument utile à la Société, avant de prendre la plume pour célébrer un nom, interrogez l'opinion publique, interrogez-vous vous-même, appellez ſur-tout la Poſtérité, arbitre ſouveraine du Héros & du Panégyriſte, & devant ces trois grands Témoins mettez dans une balance rigoureuſe l'Homme que vous voulez chanter. Ne vous laiſſez ſéduire

ni à l'éclat des hautes places, ni à l'amitié des Grands, ni même à celle des Rois. Craignez que la familiarité qu'ils vous offrent ne soit un piège tendu à votre vanité ; dites-vous bien qu'on a vu plus d'une fois des Souverains, qui ne furent que de grands criminels, accueillir vos semblables dans l'espoir d'acheter des mensonges qui pussent faire oublier leurs brigandages.

Pour en trouver des exemples, vous n'avez pas besoin de remonter aux siècles de Rome sous les Empereurs ; des siècles plus voisins pourroient vous en montrer : mais dans les uns & dans les autres, voyez quel est le fruit de la basse adulation. Le Panégyriste & le Héros en sont-ils plus grands ? tous les deux sont flétris de l'Immortalité. L'éloge du lâche Triumvir Octave dans Ovide, Horace & Virgile, de Néron dans Lucain, & dans Oppien de Caracalla, quel sentiment nous laisse-t-il des Souverains & de leurs Poëtes ? l'opinion, qu'ils faisoient entre eux un indigne trafic de faveurs & de mensonges. Nous croyons les entendre se marchandant, le Prince disant au Poëte : Mens pour moi, je te payerai ; & le Poëte répondant au Prince : J'ai menti pour toi ; donne-moi mon salaire.

Ce salaire, il est vrai, n'est pas toujours la fortune. On a vu des Poëtes qui dans un état d'opu-

lence n'avoient nul beſoin des bienfaits de la Cour, & qui furent cependant les plus intrépides louangeurs de leur ſiècle. Que vouloient-ils donc en retour ? qu'on les flattât, qu'on les prônât ; tandis que le vrai talent ſe prône lui-même. Quand je penſe que s'ils s'étoient reſpectés aſſez pour ne pas attenter à leur gloire en proſtituant la louange, ils auroient fait de leur cabinet un tribunal devant lequel les oppreſſeurs du peuple & les corrupteurs de leur ſiècle auroient craint de comparoître & de s'entendre flétrir ; alors je ne puis voir leur renommée d'un œil tranquille, & je me dis : Toi, ne profane pas du moins le peu de talent que tu as reçu de la Nature, & ne place dans tes Vers aucun nom que tu vouluſſes en effacer à ta mort.

P. 172. Pourquoi d'un jeu ſans borne affrontant les hazards, &c.

A L'ÉPOQUE où ces vers ont été compoſés, la fureur du jeu étoit portée à un tel point dans Paris, que la perte de quatre cens, cinq cens louis, dans une ſeule ſéance, étoit regardée comme de nulle conſéquence ; on auroit rougi d'en parler : il falloit pour commencer à exciter quelqu'intérêt, pouvoir ſe vanter qu'on avoit perdu mille, quinze cens, deux mille louis. C'eſt dans ce même tems qu'on

vit un Étranger qui, chargé de tout l'or de son Isle, tenoit banque ouverte à Paris, exposoit tranquillement six cens, huit cens mille louis, les perdoit de même, certain de changer la fortune à force de la poursuivre, la rappelloit, gagnoit quatre fois, six fois autant qu'il avoit perdu, alloit faire dans son Isle un court voyage pour se délasser, revenoit encore tenter la fortune, & s'en retournoit de nouveau plus riche que la première fois. Le Parlement crut arrêter le mal en défendant, sous des peines très graves, le Jeu de la Belle que l'on avoit permis assez publiquement, & qui avoit fait naître cette manie d'un jeu excessif; mais la défense arriva trop tard. L'habitude étoit contractée, elle dure encore; & pour en corriger, il ne faudra sans doute rien moins que l'exemple effrayant de plusieurs grandes fortunes ruinées; terrible leçon, que plus d'un Joueur nous a déjà donnée.

P. 173. Et pourquoi prodiguant un amour idolâtre
Aux Beautés, dont le vice a paré le Théâtre,
De ces viles Phrynés vous adoptez les mœurs.

VOULEZ-VOUS connoître quel est le dégré de corruption chez un peuple? connoissez auparavant quel dégré d'estime il donne aux Comédiens, &

le problême ſera réſolu : il faut être bien corrompu ſoi-même, pour ne point mépriſer les faveurs de la corruption. Mais, dira-t-on, vous renouvellez l'inculpation que M. J. J. Rouſſeau a faite à l'état de Comédien, & que MM. d'Alembert & Marmontel ont refutée d'une manière victorieuſe. Quelque ſupériorité de raiſonnement que ces deux Académiciens juſtement célèbres aient miſe dans cette diſcuſſion, ils ne m'ont point convaincu, je l'avoue ; & mon ſentiment reſte toujours le même. Ils me le pardonneront ſans doute, & d'autant plus volontiers que ſi je m'égare, le motif de mon erreur eſt louable : je crois plaider la cauſe des bonnes mœurs. Je regarde comme démontré qu'il eſt impoſſible aux hommes de Théâtre, & ſur tout aux Actrices d'avoir des mœurs : j'ai pour moi & l'expérience & la nature du cœur humain.

L'EXPÉRIENCE : quelle eſt l'école ordinaire des meilleurs Comédiens ? les Troupes de Province ? Qu'eſt-ce qu'une Troupe de Comédiens de Province ? un ramas de libertins & de proſtituées, qui transfuges de la maiſon paternelle, perdus de dettes, ne ſachant plus où repoſer leur tête, ſe mettent aux gages d'un Directeur de Théâtre, trois fois par ſemaine prennent pour vivre des perſonnages & des ſentimens d'emprunt, ſe copient en jouant les vices,

font sans rougir leur propre faire en représentant la vertu, & s'endormant sur leur infamie au bruit des sifflets ou des applaudissemens.

DEPUIS quelques années cette Capitale elle-même nous en offre des exemples déplorables. Allez, vous tous qui défendez la cause des Histrions, allez, si l'honnêteté de votre cœur peut s'y résoudre, sur ces Boulevards, ou au grand scandale des bonnes mœurs, on laisse se multiplier les Théâtres. Qu'y verrez-vous ? l'enfance façonnée à la prostitution, des seminaires de débauche.

LE CŒUR HUMAIN : comment veut-on qu'un homme qui a assez peu de fierté dans l'ame pour s'exposer volontairement à se voir insulté, baffoué en personne par tout un peuple assemblé, conserve quelque sentiment de la dignité de l'Homme ; & quelle est la vertu que vous pouvez attendre de quiconque s'accoutume à boire le mépris ? Le Guerrier & le Poëte peuvent exciter la risée publique, mais ils ne la recueillent point en personne, & leur front n'est pas contraint de s'y endurcir : elle ne s'attache qu'aux opérations de l'un & aux ouvrages de l'autre ; ces opérations & ces ouvrages quoiqu'à eux ne sont pas eux : le Comédien la reçoit lui-même, car c'est lui qu'on outrage, son devoir est de tout

dévorer ; ou s'il s'en offenſe, & qu'il le témoigne, ce qui ſeroit de la fierté dans autrui, n'eſt plus en lui que de l'inſolence. Quiconque s'eſt voué au mépris n'a pas le droit de s'en plaindre.

TOUT ce que j'ai dit juſqu'à préſent convient aux Acteurs & aux Actrices ; mais il eſt contre celles-ci des preuves que leurs partiſans les plus intrépides n'oſeroient combattre. Preuves de fait : Qu'on me cite une ſeule d'entre elles qui, maîtreſſe de choiſir ſon ſort, ait oſé ſe livrer aux jeux du ſpectacle avant d'avoir été infidèle à l'honneur de ſon ſexe. Leur première apparition ſur un théâtre eſt un aveu public de leur conduite paſſée.

PREUVES de raiſonnement : M. Rouſſeau les a développées & reſſerrées tout-à-la-fois avec ſon éloquence ordinaire. « Comment un état dont l'unique objet eſt de ſe montrer en public, & qui pis eſt, de ſe montrer pour de l'argent, conviendroit-il à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modeſtie & les bonnes mœurs ? A-t-on beſoin même de diſputer ſur les différences morales des ſexes pour ſentir combien il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repréſentation, ne s'y mette bientôt en perſonne, & ne ſe laiſſe jamais tenter de ſatisfaire des deſirs qu'elle prend

tant de ſoin d'inſpirer ? Quoi ! malgré mille timides précautions, une femme honnête & ſage, expoſée au moindre danger, a bien de la peine encore à ſe conſerver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes perſonnes audacieuſes, ſans autre éducation qu'un ſyſtême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeſte, ſans ceſſe entourées d'une jeuneſſe ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaiſir, réſiſteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux diſcours qu'on leur tient, aux occaſions toujours renaiſſantes, & à l'or auquel elles ſont d'avance à demi-vendues ».

On n'a malheureuſement rien de légitimes à répondre à ce corps de preuves. Or ſi le vice eſt allié ſur le théâtre, comme on l'y voit preſque toujours, à la beauté ; ſi pour devenir plus ſéduiſant, il emprunte quelquefois le maſque de la décence & de l'honnêteté, comment de jeunes & riches Oiſifs pourront-ils réſiſter à cet appât ? comment le théâtre ne ſera-t-il point le foyer de la corruption ? Pour l'intérêt des bonnes mœurs, forcerez-vous les Comédiens à vivre dans les liens du mariage ? vous ne ferez qu'augmenter le ſcandale ; l'adultère deviendra public, tous les yeux s'y accoutumeront, & ce ſera le comble de la dépravation générale.

P. 180. Contre lui conjurés, ah! veuillent déformais
Ces jours trop malheureux ne revenir jamais,
Qui... Mais de ſes revers taiſons l'affreuſe hiſtoire;

Le Languedoc ſe ſouviendra long-tems des pertes qu'il fit lors du fameux Hyver de 1709. L'excès du froid glaça & fit mourir nos Oliviers; preſque aucun de ces arbres ne reſta ſur pié. Ceux que nous y cultivons aujourd'hui ont été plantés depuis cette déplorable époque. Cet arbre, précieux pour nos provinces méridionales, dont il fait une des plus grandes richeſſes, eſt cependant très-vivace: il vit cent cinquante, deux cens ans, par la raiſon qu'il eſt fort lent à croître. Pline a dit, mais à tort, que la main qui le plante n'en recueille jamais le fruit: NEMINEM OLEÆ SATOREM FRUCTUM EX EA COLLEGISSE (PLIN. L. XVI. C. XLIV.) Enſuite il aſſure qu'il exiſtoit encore de ſon tems des Oliviers plantés par le premier des Scipions, ce qui feroit cent ans de durée au-delà du terme qu'il aſſigne, lorſqu'il dit: FIRMISSIMÆ AD VIVENDUM OLEÆ, UT QUAS DURARE ANNIS DUCENTIS INTER AUTORES CONVENIAT. Il y a au ſujet de cet arbre une autre différence entre les Anciens & les Modernes. Les premiers ſoutiennent qu'il eſt

fécond ſans culture, & que pour donner ſes fruits il n'attend ni ſerpe, ni rateau :

Contra non ulla eſt oleis cultura : neque illæ
Procurvam exſpectant falcem, raſtroſque tenaces.
(VIRG. GEOR. LIB. II.)

Les ſeconds ſuivent une méthode oppoſée : ils élaguent l'Olivier, bêchent la Terre à ſes piés, & de tems en tems lui donnent quelque engrais.

P. 183. L'autre arrondit le van, dont la ſageſſe antique
Fit d'un culte épuré le ſymbole myſtique.

M. L'ABBÉ Delille, en expliquant l'épithète de MISTIQUE que Virgile donne au van, MISTICA VANNUS IACCHO, « les perſonnes, dit-il, qui étoient initiées aux Myſtères, devoient être ſcrupuleuſement vertueuſes. Elles ſe regardoient comme ſéparées du vulgaire. C'eſt peut-être ce qui a fait employer le van dans la célébration des Myſtères. Ce qui ſépare la paille du grain étoit un emblême propre à repréſenter la ſéparation des hommes vertueux d'avec le vulgaire des hommes vicieux. » J'ai adopté, comme on le voit dans les vers cités, cette explication ingénieuſe : quoique l'uſage de porter le van dans les Myſtères ait un autre origine que l'Auteur de

L'HISTOIRE

l'HISTOIRE DU CIEL a développée. « Parmi les différens ſymboles que les Egyptiens enfermoient dans le coffre qu'ils portoient à la fête d'Oſiris, ſoit que cet Oſiris repréſentât l'état du Monde après le Déluge, ſoit qu'il figurât ce même Monde après la retraite de l'Hyver, il eſt certain que ce Peuple admettoit le van, comme l'emblême de l'Agriculture. Oſiris, ſous les traits d'un enfant couché ſur un van, diſoit aux yeux que le Monde rajeuni ſe repoſoit ſur l'Agriculture, & ne pouvoit ſubſiſter que par elle. »

P. 186. Oui, voilà le mortel, que la voix de l'erreur
Doit dans l'ombre des nuits aſſiéger de terreur.

L'HISTOIRE nous fait voir de grands criminels qu'une terreur ſuperſtitieuſe a punis au milieu du triomphe de leur ſcélérateſſe. Après le meurtre d'AGRIPPINE, « Néron, dit l'éloquent Auteur de la Vie de Sénèque, tombe dans un ſilence ſtupide. La terreur le ſaiſit; ſa conſcience ſe révolte; tandis qu'il fait courir le bruit que ſa mère, convaincue d'un attentat ſur ſa perſonne ſacrée, s'eſt défaite elle-même, il voit ſon image, il en eſt pourſuivi. Il voit les Euménides avec leurs fouets & leurs torches; il eſſaye envain de fléchir ſes manes par un ſacrifice magique: ſon ſupplice duroit encore lors de ſa